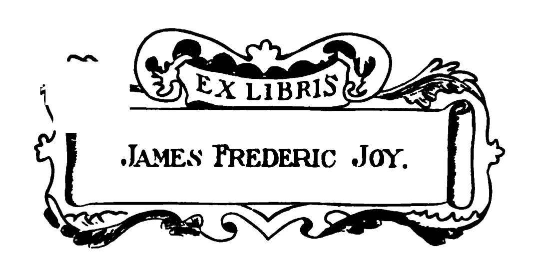
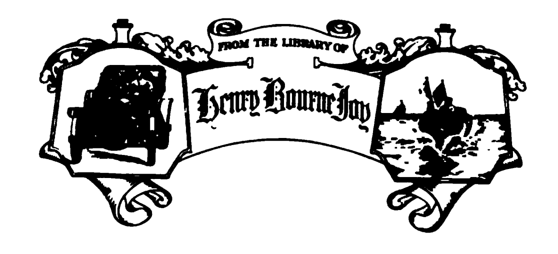

Storage
848
C91
1779
v.5


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
MONSIEUR
DE CRÉBILLON, FILS.

TOME CINQUIEME,

Contenant LE HASARD DU COIN DU FEU, & LA NUIT ET LE MOMENT.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
MONSIEUR
DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME CINQUIEME.



A MAESTRICHT,
Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

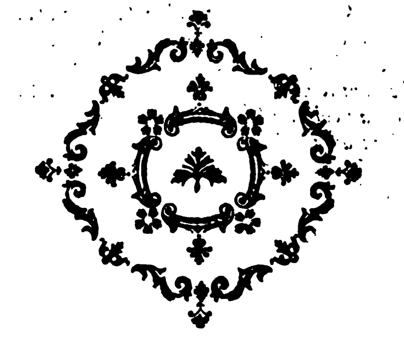
LE HASARD

DU

COIN DU FEU,

DIALOGUE MORAL.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

INTERLOCUTEURS.

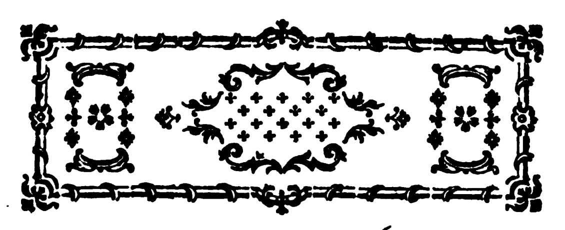
CÉLIE.

LA MARQUISE.

LE DUC.

LA TOUR, Valet-de-chambre de Célie.

La Scene est à Paris, chez Célie ; *& l'action se passe presque toute dans une de ces petites pieces reculées, que l'on nomme* Boudoirs. *A l'ouverture de la Scene,* Célie *paroît couchée sur une chaise-longue, sous des couvre-pieds d'édredon. Elle est en négligé ; mais avec toute la parure, & toute la recherche dont le négligé peut être susceptible.* La Marquise *est au coin du feu, un grand écran devant elle, & brodant au tambour.*



LE HASARD
DU
COIN DU FEU.



DIALOGUE MORAL.



SCENE PREMIERE.

CÉLIE, LA MARQUISE.

CÉLIE *pouſſant un profond ſoupir.*

EN vérité! Monſieur d'*Alinteüil*, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien ſenſiblement de vous en aller.

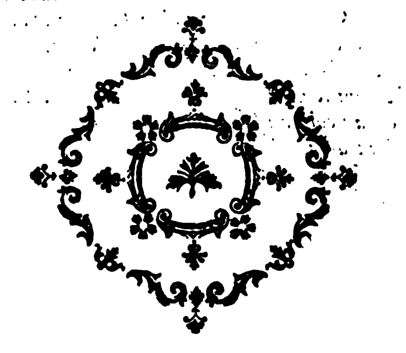
LA MARQUISE. Il eſt vrai que ſa préſence paroiſſoit vous être ſi à char-

[redacted]

LE HASARD
DU
COIN DU FEU,

DIALOGUE MORAL.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

ge, que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en eſt pas apperçu.

CÉLIE. Oh! je ne ſuis pas ſa dupe: il le voyoit bien; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'Amant outragé! Il croyoit même y mettre tant de dignité, qu'il étoit tout ſimple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui ſeroit poſſible.

LA MARQ. Les hommes, en voulant ſatisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien riſibles ſpectacles; & je doute fort que s'ils ſavoient combien ils nous amuſent quand ils prennent avec nous l'air piqué, & qu'ils n'intéreſſent pas notre cœur, ils n'aimaſſent pas mieux renfermer leur reſſentiment que de nous le montrer.

CÉLIE. Aſſurément! Quand l'Amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la leur tourne bien!

LA MARQ. Bon! l'amour! il eſt bien à préſent queſtion de cela!

CÉLIE. Quoi! eſt-ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée?

LA MARQ. Je me ſouviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit; & il m'a, en effet, tant excédée du récit de ſes tourments, qu'il ſeroit difficile que je ne me le rappellaſſe pas; mais malgré toute l'im-

portunité qu'il a cru devoir y mettre, il s'en eſt fallu beaucoup que j'aye été convaincue de ce qu'il vouloit que je cruſſe.

CÉLIE. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dìt très-vrai; mais, comme vous ne l'ignorez pas, ce n'eſt point le ſentiment que nous inſpirons, mais le ſentiment qu'on nous inſpire, qui nous perſuade.

LA MARQ. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a miſe, qu'il n'admît pas cette maxime, ou qu'il crût ce que tous les Opéra du monde diſent, & ſi fauſſement, du mérite de la conſtance.

CÉLIE. Mais qu'eſpéroit-il? Ne voyoit-il pas bien que vous aimiez Monſieur de *Clerval*? Et ſe flattoit-il de vous rendre inconſtante?

LA MARQ. Pourquoi point? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fît abandonner le deſſein de plaire?

CÉLIE. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penſer, moins l'eſpoir lui pouvoit être permis; & je m'étonne en conſéquence, qu'il en ait pu concevoir une minute.

LA MARQ. Ma façon de penser! Eh! depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une?

CÉLIE. A ce que je vois, Monsieur d'*Alinteüil* n'a été qu'un fou; & qui pis est, l'est encore. Car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, & que même il vous en ait haïe; c'est un effet du sentiment & de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injuste, ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux de Madame de *Valsy* qu'il en est aimé, il paroisse encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à sa passion, que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

LA MARQ. Cela ne me surprend pas, moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais que la vanité se souvient de ces sortes de malheurs, long-temps après que le cœur les a oubliés.

CÉLIE. S'il va porter à Madame de *Valsy* toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelqu'éprise qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve pas, ainsi que nous, de la plus mauvaise compagnie du monde.

LA MARQ. Oh! ſon auguſte front ſe déridera auprès d'elle. Mais eſt-ce qu'en nous quittant, il eſt allé à *Verſailles*.

CÉLIE. Sans doute! Il l'a dit, du moins.

LA MARQ. Je n'y avois pas pris garde : mais voilà ce qui s'appelle de l'empreſſement! Dès la nuit derniere à *Paris;* & ce ſoir auprès d'elle? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le brûle.

CÉLIE. Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQ. Et que j'ai, au ſurplus, l'injuſtice de ne regretter guere, comme vous voyez. Il eſt vrai que, tout admirable qu'il eſt, je puis dire que *j'en ai ſur moi copie :* car par le même temps qu'il va rejoindre Madame de *Valſy*, Monſieur de *Clerval* vient me retrouver. Mais dites-moi, je vous prie, comment, jaloux au point où l'eſt Monſieur d'*Alinteüil*, s'arrange-t-il avec l'objet de ſa nouvelle paſſion? Entre nous, elle penſe de maniere à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui eſt attaché.

CÉLIE. Ah! pour cela, il feroit, s'il ſe pouvoit, plus jaloux encore que le

Jaloux de Navarre, que je le défierois d'en prendre : elle ne vit exactement que pour lui.

LA MARQ. Je le crois bien; mais c'est que comme elle a déja vécu pour quelques autres avec la même exactitude, & qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne feroit absolument pas dans son tort, si, au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignoit d'elle un peu d'inconstance.

CÉLIE. Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement; car ça été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

LA MARQ. Bon! un coup de foudre! Est-ce que vous croyez aux coups de foudre?

CÉLIE. Mais, *Marquise*, est-ce que vous n'y croiriez pas, vous?

LA MARQ. Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaises têtes; & je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre comme des *Revenants*. On ne voit de ces derniers, & l'on n'éprouve les autres, qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

CÉLIE. Quoi! vous proscrivez ce mouvement dont la cause nous est in-

connue, & qui nous entraîne avec une violence à laquelle on voudroit vainement résister, vers l'objet qui nous enchante; même avant que de savoir si nous le frappons aussi vivement que nous en sommes frappés nous-mêmes ?

LA MARQ. Non : en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit, je sais qu'il existe ; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne sois tentée de le nier.

CÉLIE. Est-ce donc un si grand mal, si l'impression que l'on a reçue, est aussi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la passion tiennent du genre de la passion même ?

LA MARQ. Oui, sans doute, c'en est un très-grand : tôt ou tard les hommes nous punissent de nous être manqué ; & moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le sien même, une femme ne doit point se livrer avec une légéreté qui l'expose toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoissance. De tous les bonheurs que l'amour peut lui offrir, le premier, le plus essentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son Amant. Si le caprice ne le recherche point, l'a-

mour ne sauroit s'en passer; ou, du moins, ne s'en passe jamais sans en être cruellement puni.

CÉLIE. Et pourtant se rendre promptement; se rendre tard; être estimée à cause de l'un, méprisée par rapport à l'autre; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

LA MARQ. Je suis fort éloignée de penser comme vous sur cela; mais en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus incontestable des principes.

CÉLIE. A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choses-là.

LA MARQ. Pardonnez-moi: il y en a une entr'elles; & même beaucoup plus réelle que vous ne pensez: c'est que si les préjugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent; & que les principes nous la font braver.

CÉLIE. Quoi! ils nous font braver l'amour! les principes! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret!

LA MARQ. Non, ils ne le font pas braver: nous n'en cédons pas moins;

mais nous en cédons avec plus de noblesse. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'est que trop vrai, les principes ne triomphent point de la sensibilité du cœur, ils ont, du moins, le pouvoir de dissiper les illusions de l'amour-propre, de maîtriser l'imagination, de commander aux sens: & quand une femme n'a pas contr'elle de si redoutables ennemis, & qu'il ne lui reste plus que l'amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui en inspire; & quand la sotte ambition de tourner des têtes, & la vanité ne la séduisent point, cela ne devient pas si facile.

CÉLIE. Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire sur nous?

LA MARQ. Pour juger combien aisément on flatte la nôtre, il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

CÉLIE. Si elle est tout-à-la-fois aussi puérile & aussi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuser la nature, qui, à cet égard, peut-être, a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que sur de petits objets; & les hommes qui,

par le genre de leurs éloges, achevent toujours en nous ce que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQ. Le premier de ces reproches est très-fondé, sans doute; quant au second, on pourroit y répondre, que comme quand l'on tend un piege à quelqu'animal que ce soit, on a soin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer; de même les hommes ne nous disent tant que nous sommes belles, que parce qu'ils savent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce sera ce qui nous flattera le plus; que l'amour-propre est toujours en nous plus susceptible de reconnoissance que le cœur; & que la plus sûre voie qu'ils ayent pour gagner le dernier, est de flatter l'autre. Si donc nous ne prisions la beauté, & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet; que nous missions à être estimable; la vanité que nous mettons à n'être que belles; que nous crussions enfin (ce qui est de la derniere & de la plus incontestable vérité) que l'amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure, & que la vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet, vous verriez que leurs triomphes

& nos chûtes ne feroient pas fi fréquents; & que fi nous le craignions davantage, le malheur d'aimer ne feroit plus fi fouvent compté parmi les nôtres.

CÉLIE. Je ne fuis point furprife qu'avec une pareille façon de penfer, vous ayez tant fait attendre à Monfieur de *Clerval* fon bonheur.

LA MARQ. Il eft vrai qu'il ne m'a pas conquife à bon marché.

CÉLIE. Ah! dites-moi un peu, je vous prie, *Marquife*, comment vous attaqua-t-il?

LA MARQ. Comme, apparemment, il falloit que je le fuffe, puifqu'il m'a prife.

CÉLIE. Je vous demande pardon; mais c'eft que je me fouviens de lui avoir vu certain air léger qui, dans vos idées fur tout cela, ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

LA MARQ. A cet égard, les femmes n'ont guere à fe plaindre des hommes, que quand elles auroient à fe plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous affurer, par exemple, que fi Monfieur de *Clerval* ne m'eût pas dit quelle avoit été fur cela fa méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais malgré cela, je ne ferois point furprife

qu'en certaines occasions, l'air léger dont vous parlez, ne lui paroît encore nécessaire.

CÉLIE. Comment! en de certaines occasions! Est-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidele?

LA MARQ. Non; mais constant; &, à mon sens, c'est beaucoup plus.

CÉLIE. Quoi! vous lui passez des infidélités?

LA MARQ. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE. Assurément, vous êtes douée d'une belle patience?

LA MARQ. Bon! Quand on est sûre du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, & que l'on sent que, du côté des choses qui seules sont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans lesquels les entraînent l'occasion, le caprice, & cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant; & dont je les crois, pour le moins, aussi atteints que nous-mêmes?

CÉLIE. En vérité! je ne vous conçois point.

LA MARQ. Il est pourtant bien aisé de me concevoir: c'est que j'ai moins de vanité que d'amour; & que je ne

confonds pas avec les ſens, les ſentiments de ce que j'aime.

CÉLIE. Mais ſi je m'en ſouviens bien, je ne vous ai pas toujours vue ſi tranquille.

LA MARQ. Je l'avoue; & cela étoit tout ſimple. Monſieur *de Clerval* avoit, dans le monde, plus uſé ſon imagination que ſon cœur; mais je n'en ſavois rien; & la peur m'étoit permiſe. Rien, il eſt vrai, n'égaloit ſa vivacité pour moi; mais quoiqu'il parût fort amoureux, il ſe pouvoit qu'il ne fût qu'ardent, & qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de ſon eſprit, la nobleſſe & les agréments de ſa figure, la façon dont il avoit vécu dans le monde; ſa réputation aſſez faite pour allarmer un cœur tendre, l'idée qu'il ſembloit avoir des femmes, &, qu'à celles qui l'avoient occupé juſques-là, il ne ſe pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas priſe, juſtifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des deſirs, il ne l'auroit pas bannie; il m'a prouvé de l'eſtime, & m'a tranquilliſée.

CÉLIE. Vous êtes aſſurément une maîtreſſe bien commode! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous

fiſſions toutes, qu'ils peuvent être infideles, & n'en pas moins aimer?

LA MARQ. Sans doute, ils ſont nés libertins : tout les tente, mais tout ne les ſoumet point ; & je ne trouve pas ſi chimérique la différence qu'ils s'obſtinent à mettre entre ces deux choſes-là. Encore une fois, fantaiſie n'eſt pas amour; & ſi j'ai vu Monſieur *de Clerval* revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

CÉLIE. Je ne ſais que vous dire; mais il me ſemble que vous riſquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

LA MARQ. Je riſquerois beaucoup plus, ſelon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'eſt de les y attacher davantage, & quelquefois de leur en faire des paſſions. Je veux d'ailleurs, qu'il en ſoit ramené par le vuide qu'il y trouve; le goût du plaiſir ne s'uſe en eux que par le plaiſir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces miſeres-là, loin qu'il ſe corrigeât d'y attacher une ſorte de prix, il tiendroit ſans doute à la fureur des conquêtes juſqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le

dernier, & le plus dégoûtant des ridicules : mais il n'eſt que libertin ; & avec la façon de penſer que je lui connois, il ne me ſera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le ſecours du temps & de ſes ſeules réflexions, il ſentiroit de lui-même tout le faux.

CÉLIE. Je ne puis, *Marquiſe*, que vous admirer ; vous imiter, ne ſeroit pas en mon pouvoir. Hélas ! le pauvre *Prévanes* a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je penſaſſe comme vous : nous avons eu pour cela des ſcenes !... Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! qu'il m'eſt affreux de me ſouvenir que j'ai cent fois fait le malheur de ſa vie !... Grand Dieu ! quelle idée !.. Et il n'eſt plus !

LA MARQ. Eh ! *Célie !* Quel malheureux ſouvenir !... Mais j'entends une chaiſe : c'eſt ſûrement *le Duc*. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé ſi tard ? Vous verrez un homme bien embarraſſé. Il eſt tout-à-fait plaiſant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE. Hélas ! *Marquiſe*, que vous êtes heureuſe ! La ſeule félicité qui puiſſe me reſter au monde, eſt le ſpectacle de la vôtre. Puiſſe-t-elle être auſſi durable

que vous le méritez ! (*Elle pleure.*)

LA MARQ. Savez-vous bien qu'il va croire que c'est sa présence qui vous afflige, & qu'il se flattoit de vous retrouver plus raisonnable ?



SCENE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL, LA TOUR *annonçant M. le Duc de Clerval.*

CÉLIE.

AH ! qu'il entre, *La Tour*, qu'on dise là-bas que je ne veux absolument voir personne de la journée, & que le Suisse le retienne bien, entendez-vous ?

LA TOUR. Oui, Madame. Mais cet ordre sera, je crois, fort inutile ; & à l'heure qu'il est, Madame n'a pas de visite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il est !

LA TOUR. Oui, Madame, à cause du temps qu'il fait.

CÉLIE. Que vous êtes impatientants, vous autres, avec vos raisons ! Les importuns ne marchent-ils point par tous les temps ? (*Le Duc entre.*)

Ah ! Bon ſoir, *mon cher Duc.* Que vous vous êtes fait attendre ! Se peut-il que vous ſachiez à quel point votre préſence m'eſt néceſſaire, & que vous ayez la barbarie de m'en priver !

LE DUC. Je ne croyois en vérité pas, *ma chere Célie*, que mon abſence dureroit ſi long-temps, ſur-tout étant parti, ſûr de l'agrément de ma Charge : mais j'avois à traiter avec le Miniſtre de choſes particulieres ; & puis une promotion qui eſt venue tout d'un coup ſur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, ſavoir ſi, par haſard, je n'étois pas oublié dans la promotion ; & tout cela m'a arrêté juſqu'à cette après-dînée. Enfin, j'ai tout terminé ; & vous voyez à la fois, en ma perſonne, un des... de Sa Majeſté, & un Lieutenant-Général de ſes armées. Ne vous parois-je pas bien vénérable ?

(*Il ſalue la Marquiſe, & lui baiſe fort tendrement la main.*)

LA MARQ. Nous vous faiſons ſur tant d'honneur & de gloire, nos très-ſinceres compliments ; mais, ſans y mettre d'humeur, il me ſemble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

LE DUC. Puiſque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vrai-

ſemblable. Premiérement il falloit que je remerciaſſe....

LA MARQ. Ah! ſans doute! Vous avez dit au Roi de fort belles choſes. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC. Mais il n'en faut pas moins attendre l'inſtant de ſe montrer; j'avois, de plus, à prêter ſerment, & je n'ai pas, comme de raiſon, été maître d'en preſcrire l'heure.

LA MARQ. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui: mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous; & je ſuis très-ſérieuſement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amuſé à *Verſailles*?

LE DUC. Beaucoup, aſſurément. Ce n'eſt pourtant pas la multiplicité des plaiſirs que j'y goûtois, qui m'y a retenu; j'en étois même parti d'aſſez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt; mais le temps eſt ſi déteſtable, & le pavé ſi mauvais, que mes chevaux ſe ſont abattus vingt fois, & que j'ai cru tout autant que je ſerois forcé de coucher en route.

LA MARQ. Ah oui! voilà de belles excuſes!

CÉLIE. Mais, *Duc*, ne voudriez-vous rien prendre?

LE DUC. Je vous rends graces, Madame. J'aurois dîné par pure complaisance, si je fusse arrivé chez vous à temps pour cela; & je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, *pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.*

CÉLIE. En effet! il doit être gelé.

LE DUC. Ah, parbleu! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui: il est tel, que je ne crois point, la fameuse & terrible nuit de la retraite de *Prague*, en avoir essuyé un plus vif. Mais ne passons-nous pas ensemble le reste de la journée?

LA MARQ. C'étoit mon intention ce matin; mais j'ai tant d'envie de vous punir....

LE DUC. Eh! quand je ne vous aurois vue que d'un quart d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni?

LA MARQUISE *en lui tendant la main.* Oui, *Duc*; & trop même de la peur.

CÉLIE. Ah, M. *de Clerval*, n'auriez-vous pas en chemin rencontré *M. d'Alinteüil*?

LE DUC. D'*Alinteüil !* non, eſt-ce qu'il eſt ici ?

CÉLIE. Oui, d'hier au ſoir ſeulement.

LE DUC. Parbleu ! tant pis pour lui. Et il eſt allé à *Verſailles* comme cela, tout légérement ?

CÉLIE. Aſſurément ! Et pourquoi donc pas ? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

LE DUC. Ah ! ce n'eſt point cela : mais c'eſt que *Madame de Valſy* n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CÉLIE. Bon ! Vous verrez qu'il aura oublié de l'inſtruire de ſon retour ?

LE DUC. Mon Dieu ! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée ; mais elle pourroit, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CÉLIE. Vous me feriez mourir ? Expliquez-vous. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE DUC. Eh bien ! Madame, puiſqu'il faut parler ſans détour, c'eſt qu'il court le riſque du monde le plus grand de ne la pas retrouver abſolument telle qu'il l'a laiſſée.

CÉLIE. Ah ! c'eſt une calomnie bien atroce, & bien du pays d'où vous venez.

LE DUC. Ma foi, Madame, j'ignore si c'est, comme vous le dites, une calomnie du pays : en tout cas, j'y en ai quelquefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout-à-fait si ménagée.

CÉLIE. Cela m'outre de fureur! Une femme qui l'adore! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui!

LE DUC. Mais, Madame, est-ce que depuis que vous existez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté & d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t-on?

LE DUC. Rien autre chose que le petit *Frécourt*.

CÉLIE. Un enfant! Cela peut-il s'imaginer! Que peut-elle attendre de cela?

LE DUC. Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'est ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquiliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires, pour qu'elle eût pris *Frécourt*, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

CÉLIE. Je n'en reviens pas! Un enfant!

LE DUC. C'eſt peut-être pour ſe délaſſer des hommes faits.

CÉLIE. Si ce que vous me dites eſt vrai, je plains bien ce pauvre d'*Alinteüil*; il ſera encore plus déſeſpéré que ſurpris.

LE DUC. Oh! pour vrai, rien ne l'eſt davantage, ni mieux conſtaté. Je les ai vus enſemble; & c'eſt à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement : mais eſt-ce que d'*Alinteüil* comptoit ſur elle à un certain point? Cela ne ſe peut pas!

LA MARQ. Pardonnez-moi : le moyen qu'il pût faire autrement? C'étoit, de la part de *Madame de Valſy*, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

LE DUC. Ah! c'eſt autre choſe : je n'ignore pas qu'elle y eſt ſujette; & quand ce ſeroit un mal de famille, je n'en ſerois pas bien étonné : il y a des races ſi malheureuſes!

LA MARQ. Mais ce petit *Frécourt* avoit quelqu'un, ce me ſemble?

LE DUC. Oui, une certaine *Madame de Sprée* : cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part, & que l'on trouve par-tout, & avec qui *Frécourt* avoit tout-à-fait l'air d'une mouche

che qui se seroit établie sur un colosse.

Eh mais ! parbleu ! d'*Alinteüil* n'a qu'à la prendre, lui ; elle ne cherche qu'un vengeur ; & j'ai vû même le moment qu'elle alloit présenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

LA MARQ. L'idée est, assurément, ingénieuse : mais si *Monsieur d'Alinteüil* est si désespéré de l'inconstance de *Madame de Valsy*, il n'a qu'à regarder son aventure avec *Frécourt*, comme une distraction, & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne sera pas bien long.

LE DUC. Il y a toute apparence : de plus, quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui ; car il est convaincu qu'on ne sauroit avoir avec les femmes, de trop mauvais procédés ; & en conséquence d'une opinion si raisonnable, il en a déja perdu deux. Ah ! c'est une jolie créature ! Sans principes, sans mœurs, méchant déja comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue : aussi étoit-il en main de maître.

LA MARQ. Ah ! laissons, pour ce qu'ils sont, tous ces gens-là. Dites-moi, un peu, je vous prie, Monsieur *de Cler-*

val, avez-vous vu là-bas la *petite Duchesse*; sauriez-vous pourquoi je ne saurois obtenir un mot de réponse ?

LE DUC. Ah! parbleu ! oui, Madame, vous écrire ! Elle est vraiment bien en état de cela !

LA MARQ. Ah ! mon Dieu ! vous me faites trembler ! Que lui est-il donc arrivé ? Seroit-elle malade ?

LE DUC. Rassurez-vous, Marquise; elle n'en mourra point, à ce qu'on croit, du moins : c'est que, tout uniment, *Plessac* l'a quittée, & quelle en est d'une désolation incroyable.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée ! Ne plaisantez-vous pas ?

LE DUC. On ne peut pas moins.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée ! Voilà encore un plaisant animal, pour se donner les airs d'être inconstant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris, lui ? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC. *La grosse Comtesse*, seulement ; & l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'est pas prendre si peu de chose.

LA MARQ. Mais il faut donc que la tête lui ait tourné, d'aller quitter une femme charmante pour une.... En vérité ! vous êtes aussi trop incompréhensible.

CÉLIE. *La grosse Comtesse* est donc bien fiere ! Eh ! a-t-elle aussi quitté quelqu'un pour prendre *Plessac* ? Etoit-elle, par hasard, en état de faire un sacrifice ?

LE DUC. Oh! oui; elle avoit depuis douze ou quinze jours, un *M. des R....* la plus belle créature du Conseil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement, de la fragilité des honneurs & des plaisirs de la Cour. On m'a dit encore, qu'il avoit eu l'intention de proposer à *la Petite*, d'unir leurs douleurs & leurs cœurs ; mais que quelqu'un qui la connoît, & qu'il a consulté là-dessus, lui a conseillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les feux & dans les larmes ! Et pour qui ?

LA MARQ. Tout ce qui se passe dans le monde, est, en vérité, bien ridicule ! Eh ! pourquoi ne revient-elle pas ici ? Elle n'a, actuellement, rien à faire à la Cour.

LE DUC. Pardonnez-moi, Madame, elle y est couchée, poussant les hauts cris, & n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQ. Quelque peu qu'elle y en puisse voir, elle n'y en voit en-

core que trop. Le beau ſpectacle qu'elle y donne! C'eſt un pays où l'on eſt bien compatiſſant, & ſur-tout à des malheurs de l'eſpece du ſien, pour s'obſtiner, comme elle fait, à y reſter. Il faut qu'elle ſoit folle! Je lui écrirai demain, que je veux abſolument qu'elle revienne ici. Eſt-ce là tout ce qui eſt arrivé en inconſtances?

LE DUC. Ce ſont, du moins, les ſeules marquées, & dont on parle.

LA MARQ. Mais ce n'eſt pas trop en huit jours.

LE DUC. En effet, j'ai vu des ſemaines qui rendoient davantage. Ma foi! on a bien raiſon de le dire; tout dépérit.



SCENE III.

Les mêmes, LA TOUR.

LA TOUR, *à la arquiſe.*

MADAME, voilà une lettre pour vous, de Madame *la Maréchale* : celui de ſes gens qui l'a apportée, en attend la réponſe.

LA MARQ. De ma mere! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'eſt une de ſes femmes qui m'écrit de ſa part, qu'elle ſe trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change furieuſement ma marche. *La Tour*, je vous prie, dites que je parts, & faites avertir mes porteurs. (*La Tour ſort.*)

LE DUC. Cela arrive bien mal-à-propos! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

LA MARQ. Je ne ſens pas moins vivement que vous-même cette contradiction; mais vous ſeriez, avec juſtice, le premier à me blâmer, ſi je manquois à un devoir auſſi ſacré que l'eſt le devoir qui m'appelle: & quand je ſerois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferois, ne fût-ce que pour me conſerver votre eſtime. Adieu, ma chere *Célie;* je vous le laiſſe; c'eſt à regret que je vous quitte: mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

LE DUC. Quand vous verrai-je donc?

LA MARQ. Ce ſoir, peut-être. Ma mere, comme vous ſavez, eſt accoutumée à ſe croire plus malade qu'elle ne l'eſt. Il ſe peut donc que ce qui me pa-

roît lui causer les plus vives allarmes, soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure ; mais je m'arrête ici trop long-temps. Adieu ; à tantôt ; je m'en flatte, du moins.

CÉLIE. Adieu, *Marquise*. Je vous verrai demain, n'est-ce pas ?

LA MARQ. Oui, si cela m'est possible.

LE DUC. Avec la permission de *Célie*, Madame, je vais vous conduire à votre chaise.

CÉLIE. Je ne doute pas qu'après avoir été si long-temps sans la voir, vous n'ayez plus d'une chose à lui dire ; J'en ai, de mon côté, quelqu'une à faire, & vous m'obligerez, *Duc*, de ne pas vous gêner. (*Ils passent dans une autre piece.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE DUC.

LE DUC.

PARBLEU! j'ai donné là dans un beau piege, moi!

LA MARQ. Dans lequel, donc?

LE DUC. Quoi! N'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour sa porte? Et vous encore, qui me condamnez à passer ici la journée sans vous!

LA MARQ. Ce n'est pas moi, mais les circonstances qui vous y condamnent. Au reste, le grand malheur que de passer quelques heures tête à tête avec une jolie femme, & d'être sûr qu'on ne sera pas interrompu!

LE DUC. Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimois ce malheureux *Prévanes*, assurément; & je crois l'avoir prouvé: mais pourtant elle me fera mourir d'ennui, si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MARQ. *Prévanes!* Qui est cet homme-là?

LE DUC. Vous me confondez par cette queſtion.

LA MAR. Hélas! *Célie* pourroit vous la faire, & avec bien plus de ſincérité que moi.

LE DUC. Cela feroit-il poſſible?

LA MAR. Eh! pourquoi pas?

LE DUC. Ah! quelle horreur!

LA MAR. Celles de ce genre-là ſont ſi communes!

LE DUC. Quoi! Ce même homme qu'elle devroit éternellement pleurer, ou, du moins, n'oublier jamais; à qui elle doit tant! du ſouvenir de qui, il n'y a encore que huit jours, elle paroiſſoit ſi remplie, & dont elle vouloit qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même, eſt pour jamais anéanti dans ſon cœur!

LA MAR. A parler ſérieuſement, j'ai tout ſujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre, n'eſt pas qu'on vous en entretienne trop long-temps; à moins, cependant, que vous ne faſſiez l'étourderie de lui en parler le premier; car en ce cas, il eſt certain que, quelque épuiſé que ſoit pour elle ce ſujet, elle le traitera avec une étendue à vous déſeſpérer.

LE DUC. Qui! moi! Ah parbleu!

je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais connu : mais vous verrez que, malgré cela, je serai assez malheureux pour qu'elle m'en assassine.

LA MAR. Eh non! vous dis-je; nous avons dîné tête-à-tête : malgré son prétendu dégoût pour la nourriture, & cet estomac rebelle qui, selon elle, ne veut plus rien digérer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faisois diète depuis vingt-quatre heures. Après nous avons eu ensemble une fort longue conversation, laquelle, par parenthese, auroit pu faire présumer à quelqu'un qui l'auroit entendue, que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un Amant; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre *Prévanes*, en effet, n'y a, je crois, été nommé qu'une seule fois : encore a-ce été par hasard.

LE DUC. De bonne foi! vous croyez qu'elle ne le pleure plus?

LA MAR. Ce seroit, peut-être, un peu trop dire; mais, au moins, je doute qu'elle le pleure encore longtemps, & que même, aujourd'hui, elle ne pût se passer de donner des larmes à sa mémoire. Ce n'est pas, cependant, que, si ma conjecture est juste, ce ne

soit bien malgré elle que cela lui arrive. Elle aimoit *Prévanes*; mais c'étoit à sa maniere, & elle a, par malheur pour elle, une de ces âmes qui, quelque desir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point, & pour qui, sur-tout, la douleur est un fardeau insupportable. Aussi, ne voudrois-je pas répondre que, forcée de paroître devant nous, amis intimes de son malheureux Amant, & confidents de leur tendresse, aussi affligée qu'elle sent qu'elle devroit l'être, notre présence ne lui fût, à présent, plus à charge qu'agréable ou nécessaire.

LE DUC. En ce cas, pourquoi vouloir que nous soyons sans cesse auprès d'elle? A quoi peut lui servir cette fausseté?

LA MAR. A tâcher de nous imposer sur l'état de son cœur, & sur la honteuse facilité avec laquelle elle s'est consolée de *Prévanes* : car, dans le fond, il ne se peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus de certaines douleurs sont décidées honorables, plus aussi l'on doit cacher que l'on est incapable de les soutenir longtemps : elle tâche donc de masquer l'ame

qu'elle a, de celle qu'il feroit beau d'avoir ; & c'eft précifément ce qui fait qu'elle ne veut montrer à perfonne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puiffe être, la fienne telle qu'elle eft.

LE DUC. Mais croyez-vous qu'elle fe confole de *Prévanes* au point d'en prendre un autre ?

LA MAR. Je n'en fais rien ; mais quand cela arriveroit, je n'en ferois pas bien furprife : elle n'eft pas morte.

LE DUC. Ah! cela feroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle !

LA MAR. Affreux, j'en conviens ; fort ordinaire pourtant. Ce n'eft pas fa faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a penfé mourir, & s'il en eft mort ; elle l'a pleuré : fi ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit, du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh ! qui fait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate ? Nous ne récompenfons jamais les facrifices que l'on nous fait, que quand nous fommes dignes qu'on nous en faffe. *Célie*, charmante par la figure, avec de l'efprit, ne penfant peut-être point dans le fond abfolument mal, n'en eft cependant pas plus faite,

par ſon exceſſive légéreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

Le Duc. Ah! ce n'eſt pas non plus d'aujourd'hui que je la connois.

La Mar. Ah! ah! Eſt-ce qu'elle auroit eu des vues ſur vous?

Le Duc. Je l'ignore: & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

La Mar. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la ſienne.

Le Duc. Vous avez raiſon: il eſt, au premier coup d'œil, aſſez ſingulier que nous n'ayons pas eu de fantaiſie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en eſt cauſe, c'eſt que depuis que nous ſommes tous deux dans le monde, nous ne nous ſommes jamais vus que reſpectivement occupés.

La Mar. Bon! Vous êtes biens gens, tous deux, à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naiſſe pas de caprices.

Le Duc. Et puis, je ne ſais pas, elle ne m'a jamais plu.

La Mar. Cela eſt encore fort extraordinaire, par exemple: car j'ai vu des femmes, qui n'étoient aſſurément

faites d'aucune façon pour entrer en comparaiſon avec elle, non-ſeulement trouver grace devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête,

LE DUC. Auſſi, puis-je plus aiſément vous dire qu'elle ne m'a jamais plu, que fonder en raiſon mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois penſé différemment ſur ſon compte, depuis l'inſtant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions ſur elle auroient été fort inutiles. Elle eſt trop votre amie, pour pouvoir penſer à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MAR. Mon amie! pouvez-vous penſer que l'amitié puiſſe jamais unir deux caracteres auſſi différents que le ſont les nôtres? La parenté a commencé notre liaiſon; *Célie* l'a continuée plus par néceſſité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'eſprit de ſa mere qui, l'eſtimant déja bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été juſques à elle, & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point, ſi ſa fantaiſie ſe tournoit de votre côté : mais elle

m'aimeroit, & le plus tendrement du monde, que, ſi elle vous trouvoit à ſon gré, ce ne ſeroit point du tout pour elle une raiſon de ne ſe pas ſatisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne ſe contraint qu'à un certain point ſur ces ſortes de choſes; &, dans le fond, elle penſe ſur cela comme tant d'autres...

LE DUC. Savez-vous qui je crois qu'elle prendroit, ſi cela pouvoit s'arranger avec vous?

LA MARQ. Qui? *M. d'Alinteuil*? Vous vous trompez; elle l'a déja eu.

LE DUC. Je ne l'ignore, ni ne puis l'ignorer; car c'eſt lui qui me l'a dit: &, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de *Célie*, qu'il me diſoit exactement vrai.

LA MAR. Par lequel des deux leur affaire a-t-elle fini? Je n'ai pas trop ſuivi cela : eſt-ce par lui?

LE DUC. Mon Dieu! non : c'eſt elle qui l'a quitté pour *Manſelles*, & je l'en ai vu même furieuſement piqué.

LA MARQ. Il avoit tort: c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit conſoler du malheur que l'on éprouve, comme le ſucceſſeur qu'on a.

LE DUC. Vous avez raiſon : c'eſt dommage que dans ces circonſtances-là,

on commence par crier; & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'*Alinteüil* est devenu son ami; & c'est ce qui me feroit penser, que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQ. Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractere, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre, qu'il a été aisé de les avoir?

LE DUC. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement, elles ayent épuisé leur cœur?

LA MARQ. Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain temps, elle est usée, & usée à ne jamais renaître: si c'est le caprice, il est passé: est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage?

LE DUC. Voilà des raisons auxquelles il me semble qu'on ne sauroit rien opposer.

LA MARQ. A l'égard de *Célie*, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulez-vous parier, en supposant qu'il n'y mette point d'obstacle, que ce sera Monsieur *de Bourville*?

LE DUC. Ah ! parbleu ! j'en ferois comblé de joie : il eſt fort aimable, & mon ami. Mais ſur quoi jugez-vous que ce ſera lui ?

LA MARQ. Sur ce qu'à un ſouper qu'il fit avec elle, peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en fut ſi frappée, que, ſans tout ce qui eſt arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter *Prévanes* auſſi légérement qu'elle en a déja quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

LE DUC. Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car ſi, par les agréments, elle a de quoi tenter *Bourville*, elle n'a ſûrement pas, dans le caractere, de quoi le fixer. Je ſais, de plus, qu'il eſt actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQ. Mais vous ſavez auſſi, je crois, que cela n'empêche rien ; & que le ſentiment le plus tendre, vous laiſſe toujours de quoi avoir une fantaiſie.

LE DUC. Auſſi ne douté-je point que quand il auroit vu *Célie* avec plus d'indifférence....

LA MARQ. Eſt-ce que l'impreſſion a été reſpective ?

LE DUC. Mais oui : c'eſt-à-dire qu'il s'eſt fort bien apperçu des vues qu'elle avoit ſur lui, & qu'il ne s'é-

loignoit pas d'y répondre; & je le crois encore dans les mêmes dispositions : pour la garder, ce pourroit bien être une autre affaire.

LA MARQ. C'est ce qui me feroit desirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déja fait, en ce genre, tant de choses ridicules!... Mais, adieu, laissez-moi partir, passez chez moi tantôt; j'y serai, selon toute apparence, rentrée long-temps avant que vous puissiez y arriver; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sauriez, aussi-tôt que vous le voudriez, quitter *Célie*.

LE DUC. Ah! de grace, *Marquise*, encore un moment.

LA MARQ. Oh! pas seulement une minute : l'état de ma mere m'inquiete; & d'ailleurs, il seroit ridicule que vous laissassiez *Célie* seule plus long-temps.

LE DUC. Adieu donc, *Marquise*, puisqu'il le faut : mais, en vérité! pour les gens qui s'aiment, les bienséances & les devoirs sont de bien terribles choses! (*Il la conduit à sa chaise, & rentre dans le cabinet de* Célie.)

Comme il y a des Lecteurs qui prennent garde à tout, il pourroit s'en trouver qui

feroient furpris, le temps étant annoncé fi froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu ; & qui fe plaindroient, avec raifon, de ce manque de vraifemblance dans un point fi important. Pour prévenir donc une critique fi bien fondée, on eft obligé de dire, que pendant l'entretien de la Marquife *& du Duc*, Célie *a fonné, & que c'étoit pour qu'on raccommodât fon feu. L'Editeur de ce Dialogue s'étant, à cet égard, mis hors de toute querelle, fe flatte qu'on voudra bien le difpenfer de revenir fur cette intéreffante obfervation.*

SCENE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon, *Madame*, de vous avoir fait attendre fi long-temps. J'ai, peut-être, abufé de la permiffion que vous aviez bien voulu m'accorder : mais, ainfi que vous l'avez remarqué vous-même, j'avois plus d'une chofe à lui dire ; & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Auffi fuis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de

l'accident qui l'empêche de rester avec nous : mais ce n'est pas-là le premier tour que Madame sa mere me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure : encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme ! Et que je vous trouve heureux de lui plaire !

LE DUC. Ah ! que je sens bien aussi tout mon bonheur !

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée ! Et qu'elle y réunit de charmes ! Que de douceur & de sûreté dans le commerce ! que de tendresse & de vérité dans le cœur ! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde qui pense comme elle fait ; mais, dussé-je en fâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu ; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise, & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser : mais il

falloit que vous vécussiez avec celle-là, pour vouloir bien en paroître persuadé.

LE DUC. Oserois-je bien, Madame, vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaise foi ?

CÉLIE. Mais, sans compter le reste, ce seroit toujours une excuse de plus aux mauvais procédés.

LE DUC. Ceux d'entre nous qui s'en permettent, s'embarrassent ordinairement assez peu s'ils peuvent, ou non, les justifier ; & c'est une sorte de perfidie dont les autres n'ont pas besoin.

CÉLIE. Vous croyiez donc, vous, avant que de vous lier avec la Marquise, qu'il y eût des femmes que l'on pût estimer ?

LE DUC. Oui, je le pensois : c'étoit, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas jusques-là permis d'en rencontrer ; mais je ne m'en croyois pas pour cela plus en droit de présumer que toutes les femmes ressemblassent à celles avec qui j'avois vécu.

CÉLIE. Quoi ! pas même une exception en faveur de *Madame d'Olbray* ?

LE DUC. *Madame d'Olbray !* Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

CÉLIE. J'aurois juré que si : mais, pour vous être aussi inconnue que vous

le dites, ce nom-là vous étonne ſingulièrement.

LE DUC. Il eſt vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer, & ſur-tout à propos de moi. Me ſeroit-il, au reſte, permis de vous demander qui eſt la charitable perſonne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle?

CÉLIE. Qu'importe qui me l'ait dit? Cela eſt-il vrai?

LE DUC. Hélas! mon Dieu, oui: mais entre nous, s'entend; car j'en ſuis ſi honteux, que je ne ſaurois me réſoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE. Votre répugnance ſur cela me paroît aſſez bien fondée. Cette femme eſt affreuſe! Mais ſe peut-il qu'elle ait jamais été bien?

LE DUC. Ma foi, j'ai oui dire que non à ma grand'mere : ç'a toujours été, ſelon elle, un maſque de doguin, bien ignoble.

CÉLIE. Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été abſolument mal coupée.

LE DUC. A l'égard de la coupe, je ne ſavois pas dans ce temps-là ce que c'étoit : elle me diſoit qu'elle étoit charmante ; & je le croyois : car que faire ? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'ob-

jets de comparaiſon, à l'âge que j'avois, on jouit toujours plus qu'on ne diſcute.

CÉLIE. Fûtes-vous bien long-temps à vous arranger avec elle?

LE DUC. Non, parce qu'elle eut le bon eſprit de ne pas laiſſer cela dépendre de moi; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien ſûr encore; & elle fit fort bien : je ſerois mort de ma flamme, plutôt que d'oſer l'en inſtruire.

CÉLIE. Il y avoit bien du reſpect dans ce procédé-là : mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendreſſe, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous; &, avec un homme aſſez timide pour ne pas oſer dire qu'il aime, une femme doit être bien embarraſſée pour amener quelque choſe de plus intéreſſant.

LE DUC. Ah! Madame, l'indécence d'un côté, & de l'autre la nature, arrangent ſi bien & ſi promptement les choſes, que l'on ſe trouve tous deux du même avis, ſans pouvoir, le plus ſouvent, dire ni l'un, ni l'autre, comment cela s'eſt fait.

CÉLIE. Cela fait horreur! Et vous aimiez cette vilaine femme-là?

LE DUC. À la fureur! Je le croyois,

du moins. Eh! pourquoi donc pas?

CÉLIE. Quoi! une femme qui se livroit d'une façon si affreuse!

LE DUC. Qu'est-ce que cela me faisoit, à moi? Il étoit tout simple que ma reconnoissance fût en parité du besoin que j'avois qu'elle se rendît: comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, & que j'imaginois que d'un premier sentiment, il doit résulter de fort grandes choses, il ne me paroissoit point du tout surprenant qu'elle m'eût fait grace des préliminaires.

CÉLIE. Quoi! Vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de *Madame d'Olbray*?

LE DUC. Oui: il me sembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit passablement attendu; mais elle ne m'en étoit que plus chere.

CÉLIE. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun temps de votre vie, vous eussiez été si dupe: cela me paroît incroyable!

LE DUC. Et pourtant on ne peut pas plus vrai. J'étois né avec une simplicité singuliere.

CÉLIE. Si cela est vrai, *Monsieur le Duc*, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieusement rabattu.

LE DUC Cela n'eſt point douteux, & ne ſauroit l'être : mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aye pu me croire la premiere paſſion de *Madame d'Olbray*, avez-vous apporté dans le monde une crédulité moins grande, que celle dont vous me plaiſantez ici ; & n'y avez-vous pas été expoſée aux mêmes mépriſes !

CÉLIE (*en ſoupirant.*) Grand Dieu ! ſi je l'ai été !

LE DUC. Ce ſoupir paroît être, en vous, l'effet d'un déſagréable ſouvenir : eſt-ce que véritablement vous y avez été attrapée ?

CÉLIE. Quelle queſtion ! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis ſi long-temps ?

LE DUC. Cela eſt vrai ; je ſuis dans mon tort : mais comme je ne ſavois pas ſi vous conſentiez à paroître vous ſouvenir de ces premiers événements de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvoit me diſpenſer de l'égard de paroître moi-même les ignorer. Puiſque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que, loin d'être ſurpriſe aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le ſeriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre ; &, entre nous, l'objet qu'il avoit

avoit, ne vous en promettoit pas plus de bonheur, qu'en effet, vous n'y en avez rencontré.

CÉLIE. J'en conviens; mais je ne le ſavois pas.

LE DUC. Quoi! vous ſuppoſiez que Monſieur *de Norſan* pouvoit être fidele, ou fixé?

CÉLIE. Si, avant même que je l'aimaſſe, je ne croyois pas tout ce qu'on me diſoit de ſa perfidie, jugez, quand il eut ſu me plaire, combien j'en rabattis encore.

LE DUC. On vous avoit donc déja parlé de lui?

CÉLIE. Trop: & je puis, ſans me tromper, je crois, compter pour une des cauſes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroiſſant le regarder comme le ſeul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination, qui, d'elle-même, peut-être, ſe ſeroit fait un autre objet, ou ne s'en ſeroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de ſon inconſtance, & du nombre infini de femmes qu'il en avoit rendu victimes, ſans, en même-temps, m'appren-

dre qu'il avoit ſu leur plaire; & quoiqu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les défauts, & tous le ridicules poſſibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher ſi univerſellement, il falloit qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachois avec ſoin, mais qui ne m'en obſédoit que plus, me donna de le voir, le deſir le plus ardent; deſir dont, malheureuſement, le mari qu'on me choiſit, n'avoit pas de quoi me ſouſtraire; & qui, s'il n'étoit pas de l'amour, pouvoit du moins facilement m'y conduire.

LE DUC. Et vous avez raiſon: l'on n'occupe pas long-temps l'imagination d'une femme, ſans aller juſques à ſon cœur, ou, du moins, ſans que par les effets, cela ne revienne au même.

CÉLIE. J'ai bien ſenſiblement éprouvé la vérité de ce que vous dites-là! A peine me vis-je ma maîtreſſe, que mon premier ſoin fut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter; & cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curioſité, fut, de ma part, pouſſée ſi loin, & avec ſi peu de ménagement; je parlois de lui ſi ſouvent & avec

tant de chaleur & d'imprudence, que mes desirs & mes discours lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables, que pour profiter de celles dans lesquelles il avoit lieu de me croire déja. Nous nous rencontrâmes donc bientôt: & quoique sa figure me parût aimable, je trouvai ce surperbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étois offert, que l'impression que j'en reçus, en fut beaucoup moins vive: car enfin, ce n'étoit pas-là le fantôme à qui je m'étois déja rendue. D'ailleurs, la sorte de légéreté que lui donnerent auprès de moi les espérances qu'il avoit conçues, & qu'il ne sut, ou ne voulut pas me dissimuler, me blessa. Je sentis dans l'instant, à quel point, pour qu'il osât l'avoir avec moi, il falloit que je me fusse soumise; & sans doute parce que ce sentiment regardoit le progrès du mien, je lui sus en même-temps mauvais gré de me le faire sentir. Je ne sais s'il s'en apperçut; mais je le vis chercher à me ramener à lui peu-à-peu, par des façons moins légeres. Cette différence ne m'échappa pas; comme je

ne doute point aujourd'hui, qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, & peut-être même avant que je m'en crusse frappée, toute l'impression qu'elle produisoit sur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure, affecta des distractions, montra de l'inquiétude, & n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire, que si la crainte de me commettre, ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres transports, à quel point il me trouvoit aimable.

LE DUC. Tous ces stratagêmes, à vous parler naturellement, étoient un peu usés; & je doute, par conséquent, qu'ils produisissent aujourd'hui sur vous, l'effet qu'ils y firent alors : car, sans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adoroit?

CÉLIE. Mais non : à ce qu'il me semble, ce ne fut pas cela que je pensai; loin même de croire, comme il paroissoit le desirer, que je l'eusse si vivement frappé, tout ce qu'on m'en avoit dit me revint, & me donna pour lui une sorte de repoussement qui, loin de me permettre de souhaiter de lui plaire, me le faisoit, au contraire, re-

garder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

LE DUC. J'entends bien; mais il se pouvoit que, tout à la fois, vous craignissiez d'en être aimé, & que vous crussiez pourtant qu'il vous aimoit.

CÉLIE. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois en ce moment, tant mes mouvements étoient rapides & confus: mais autant que je puis aujourd'hui me rappeller des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnoit une sorte d'existence, est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurois plus desiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pu lui supposer de la bonne foi: mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée! Car pensez-vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui, que de tout autre, il m'eût, dès la premiere vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son ame?

LE DUC. Il seroit, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards: peut-

être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes : peut-être aussi que, si vous eussiez ignoré ses succès auprès des femmes, il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aisément, qu'on a remarqué qu'en général, vous vous défendez avec moins d'avantage, contre un homme en réputation, quel qu'il soit d'ailleurs, que contre l'Amant le plus aimable; mais qui n'offre point à votre amour-propre, l'appas de la célébrité. Eh bien! *Madame*, comment se passa cette premiere soirée?

CÉLIE. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout conspiroit contre moi : la maîtresse de la maison, quoiqu'une de ses premieres victimes, étoit sa complice: ce que je croyois une pure rencontre, étoit une affaire arrangée; & de tous ceux qui se trouvoient-là, j'étois la seule qui l'ignorasse. Tout le monde donc se faisant une loi de contribuer à ma perte; les femmes, pour avoir une compagne d'infortune de plus; les hommes, pour s'amuser, on nous fit faire ensemble une partie de Breland; il ne fut que trop m'y forcer à donner à tous ses mouvements, cette attention inquiete & intéressée, que je n'ai jamais vu être

sans danger pour nous, & qui, peut-être, est elle-même le premier symptôme de l'amour. Enfin, on servit; & vous jugez aisément que ce fut près de moi qu'on le plaça. La conversation commença par être générale; & comme il y a peu d'hommes qui ayent une superficie aussi étendue & aussi variée que la sienne, je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ses connoissances, que de l'agrément qu'il savoit répandre sur les matieres qui en sont le moins susceptibles; de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles sembloient prendre entre ses mains; de la facilité singuliere avec laquelle son esprit se plioit à tous les tons; & comment, le donnant à tout le monde, il paroissoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans mon esprit, une haute idée du sien, l'entretien se partagea : le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissoit d'être un peu plus à nous mêmes, fut de me parler de son amour; &, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois desiré, & que je ne m'y étois attendue.

LE DUC. Légérement, sans doute:

pour froidement, cela ne lui reſſembleroit pas.

CÉLIE. Peut-être aurois-je été moins bleſſée de la froideur, ou même du ſilence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ſes deſirs; & qui, tout brûlant qu'il étoit, rempliſſoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre, qu'à me toucher; & que ſûr d'avoir meilleur marché de mes ſens que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux ſeuls qu'il dût s'adreſſer. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me préſenta, & dans les expreſſions dont il ſe ſervit, ni ce qu'il devoit à mon âge & à la décence de mon ſexe, ni la pudeur que, quand il auroit penſé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me ſuppoſer: & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta, & avec quelle vivacité je ſentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

LE DUC. Eh bien! vous vous trompiez: ce n'étoit pas qu'il penſât de vous plus mal que d'une autre; c'eſt ſeulement qu'il n'en penſoit pas mieux. D'ailleurs, en paroiſſant avoir tant d'égards

pour la vertu d'une femme, & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais; on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit, peut-être, envie d'en avoir; & cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme Monsieur de *Norsan* faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du desir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination, l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on desire qu'elle n'ait plus.

CÉLIE. Assurément! cela est tout simple; mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour & de la délicatesse; & point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre, que pour en inspirer le desir. *L'amour*, comme dit *La Fontaine*, *est nud; mais il n'est pas crotté*. Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnoître.

LE DUC. Je suis, *Madame*, tout-à-

fait de votre avis là-dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur ; & je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts, que de ne pas chercher à se faire croire respectivement, que les sens & le caprice ne l'ont pas seuls formée ; & au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis. . . Et Monsieur de *Norsan* s'en tint-il avec vous aux simples propos?

CÉLIE. Comment donc! s'il s'y tint?

LE DUC. Eh mais! c'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez, sur-tout débutant d'une façon si légere, qu'il ne s'y fût pas borné; & je m'étonne que, l'ayant depuis plus particuliérement connu, vous n'ayez pas senti combien, dans cette premiere rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût si retenu, que vous lui en imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue?

CÉLIE. Que, toute indignée que j'étois d'être attaquée d'une maniere, non-seulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre; & malgré la crainte qu'il m'inspiroit, il sut enfin faire

passer dans mon cœur le poison dont il avoit infecté tant d'autres.

LE DUC. Quoi! vous lui dîtes que vous l'aimiez?

CÉLIE. Non pas absolument; mais cela n'empêcha pas que, dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

LE DUC. Si ce fût sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédée.

CÉLIE. D'aveu! je ne lui en fis point.

LE DUC. Vous lui donnâtes donc des équivalents qui le satisfirent, qui lui formerent une sorte de certitude? Car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

CÉLIE. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC. Quelques jours après, seulement! Ce ne fut donc pas lui qui vous remena?

CÉLIE. Assurément non, ce ne fut pas lui : perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela fût possible? Nous ne sortîmes même pas ensemble; mais je ne sais : il

falloit que, d'avance, & dans la suppofition du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup : mon Cocher, que cet accident sembloit autoriser à se tromper sur sa route, me mena par des rues aussi désertes que détournées : au bout d'une de ces rues, mon carrosse arrêta. Mr de *Norsan* qui, sans que j'en susse rien, m'attendoit, se lança dedans impétueusement, s'y plaça malgré moi ; & supposant obtenu l'aveu qui seul auroit pu justifier son audace, il n'y auroit rien eu que je n'eusse eu à en craindre, si, voyant que ma résistance, toute sérieuse qu'elle étoit, ne lui imposoit pas plus que la menace que je lui faisois de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faisoit pour les empêcher de percer, l'obligerent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit ; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune ; & le forçai, enfin, de me quitter, très-déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE DUC. Vous en direz ce que vous

voudrez, *Madame*; mais, avec votre permiſſion, il falloit que (& vraiſemblablement ſans vous en douter) vous vous fuſſiez cruellement commiſe, pour que, malgré ſa témérité naturelle, il oſât tant!

CÉLIE. Que voulez-vous?... Une femme timide, & qui ne ſait encore la valeur de rien... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entrepriſes... L'étonnement qu'on oſe, dès la premiere vue, en tenter de pareilles... Le goût qui combat l'indignation...

LE DUC. Eh, mon Dieu! tout cela ſe comprend de reſte; & vous voyez même que je l'avois deviné; au ſurplus, vous ne m'en croirez peut-être pas; mais voilà, j'en ſuis ſûr, la premiere inſolence qui ne lui ait pas réuſſi de prime abord.

CÉLIE. Pour moi, je ne conçois pas comment, une ſeule fois en ſa vie, cela a pu lui réuſſir: mais eſt-ce que c'eſt une façon dont vous admettiez l'uſage, vous?

LE DUC. Comme cela: oui, & non, ſelon les occaſions, encore plus ſuivant les caracteres. On croit aſſez généralement, quoiqu'à tort peut-être, que rien ne nuit à la vertu comme la ſurpriſe; & il eſt aſſez naturel que ceux qui l'imagi-

nent, cherchent plus à la ſurprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'étonnement eſt ſuivi, ou accompagné de la colere, il y en a auſſi en qui il ſuſpend toute faculté; & l'on ne ſauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévue, quoique non deſirée, ne ſoit très dangereuſe. Si l'on ſavoit quelle eſt, ſur cela, la façon de penſer d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a beſoin de l'être pour être vaincue, & les deux ſexes y gagneroient également: mais, réduit comme on l'eſt preſque toujours, ſur une choſe ſi eſſentielle, à marcher au haſard, & à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité, ou la retenue? On eſt ſi expoſé à être la dupe des phyſionomies, & même des réputations, que, quelquefois, c'eſt à la femme qui en fait le moins de cas, que l'on préſente un hommage reſpectueux; & que c'eſt avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'inſolence: pour moi, comme il arrive aſſez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis eſt, qu'il nous eſt de la derniere importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CÉLIE. Mais celle dont nous parlons eſt affreuſe! Et elle eſt en même-temps la preuve d'un ſi cruel mépris, qu'il me paroît impoſſible qu'elle détermine quelque femme que ce ſoit.

LE DUC. Plaiſanterie à part, je ſuis ſur cela totalement de votre avis : il y a, cependant, une choſe qui me tient, à cet égard, un peu en ſuſpens : c'eſt que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a, en même-temps, pas d'homme (j'entends de ceux qui ſont ou ſe diſent dans l'uſage de l'employer) qui ne ſoutiennent qu'ils s'en ſont toujours très-bien trouvés. De cette différence d'opinion ſur la même choſe, j'inférerois donc, ou que les uns ne diſent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impreſſion qu'elle fait ſur nous, s'ils s'en ſont indiſtinctement ſervi avec toutes, leur a manqué; ou que, quoique toutes paroiſſent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impoſe, non-ſeulement plus qu'elles ne diſent, mais encore plus qu'elles ne voudroient.

CÉLIE. Plus qu'elles ne voudroient! Quel conte!

LE DUC. Mais ſans doute : s'il y a

au monde quelque chofe de bien prouvé, c'eft qu'il y a des inftants où, quelque peu difpofée que, par la nature ou par fes principes, une femme foit à fe laiffer fubjuguer par la témérité, elle peut prendre beaucoup fur elle : & fi cela eft, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'eft le plus involontairement du monde qu'elle admet une chofe qui n'eft pas moins contre fa conftitution, que contraire à fes maximes. Il eft tout auffi certain qu'il y a d'autres moments où la femme qui, par toutes fortes de raifons, doit regarder l'infolence, moins comme une infulte faite à fa façon de penfer, que comme un hommage rendu à fes charmes, aura, contre fon ufage, plus de difpofition à la punir qu'à la récompenfer. Avec la premiere, on a faifi le moment; avec la feconde, on l'a manqué : & en bonne phyfique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni fe flatter de l'autre.

CÉLIE. Qu'eft-ce que le moment, & comment le définiffez-vous? Car j'avoue de bonne foi que je ne vous entends pas.

LE DUC. Une certaine difpofition des fens auffi imprévue qu'elle eft involontaire, qu'une femme peut voiler,

mais qui, si elle est apperçue, ou sentie par quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyoit ni devoir, ni pouvoir l'être.

CÉLIE. Vous en direz ce que vous voudrez : jamais vous ne me ferez croire au succès des insolents.

LE DUC. Cela est fâcheux à dire pour les mœurs : mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE. En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

LE DUC. J'en conviens; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre; il y auroit, quelquefois, trop à perdre pour nous.

CÉLIE. Ah oui! Pour vous en savoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes!

LE DUC. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse!

CÉLIE. Et c'est, cependant, ce que vous cherchez le moins, en général, s'entend : cet accord si doux du plaisir

& de la gloire, eſt, par exemple, ce qui paroît tenter le moins Monſieur de *Norſan*.

LE DUC. Quelquefois, par haſard; mais je lui ai vu des conquêtes, qui, certainement, réuniſſoient tout ce qui peut flatter; & vous en êtes une preuve.

CÉLIE. Cela ſe peut; mais vous l'avez auſſi vu courir après des *eſpeces* qui n'auroient pas ſeulement mérité les attentions du moins délicat de ſes valets-de-chambre.

LE DUC. Vous le jugiez ainſi.

CÉLIE. Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins ſurpris, ni moins ſcandaliſé que moi-même, des choix que quelquefois on lui voyoit faire.

LE DUC. On eſt ſouvent étonné, à la guerre, de voir un grand Général, s'amuſer à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ſes projets, & par conſéquent, le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroiſſent ſi peu faites pour le tenter. Il en eſt de même de Monſieur de *Norſan*: on ne voit que ce qu'il fait; mais on n'en pénetre pas les motifs. On le juge pourtant. Mais puiſque nous voilà retombés ſur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment, de l'excès d'indigna-

tion, très-méritée assurément, où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentiments qu'il vous avoit inspirés ? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CÉLIE. Je l'aimois; & vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part; & ne pouvois porter la main sur quoi que ce fût, qui n'en renfermât ou n'en couvrît une : il m'en descendoit jusques par la cheminée ! Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux Suisse que l'on m'avoit donné comme le Suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois, il ne manqueroit pas de s'attacher indécemment à tous mes pas, sur le spécieux prétexte d'une indisposition, je me renfermai chez moi ; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées, & qui devoit naturellemeut lui laisser si peu-d'espoir, une nuit que je venois de me coucher, je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Grison ; &, ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux, vous allez trouver bien plus singulier eucore, c'est que ce

ne fut qu'à une violence nouvelle & fort supérieure à la premiere, que je le reconnus parfaitement.

LE DUC. C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piquure du scorpion : eut-il tort de l'avoir cru ?

CÉLIE. Il l'eût eu, sans doute, si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise ; mais seule avec lui, (car enfin c'étoit l'être, que de n'avoir autour de moi que des valets qui lui étoient vendus ;) l'état où j'étois.... la surprise... l'effroi....

LE DUC. L'amour....

CÉLIE. L'amour? Non; ou s'il entra pour quelque chose dans sa victoire, ce fut ce qu'au milieu de tant de mouvements divers, je crus distinguer le moins.

LE DUC. Et ce qui, cependant, combattoit pour lui, beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi! si l'on vouloit considérer, de sang froid, combien de choses s'arment contre la vertu d'une femme, on seroit plus étonné de ce qu'elle peut se défendre quelque temps, qu'on n'est ordinairement scandalisé de la promptitude avec laquelle, quelquefois, elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites-là est bien

vrai! Mais ce n'en eſt pas moins une rèflexion, que les hommes, & Monſieur de *Norſau* tout le premier, ne ſe préſentent guere.

LE DUC. Bon! lui! eſt-ce qu'il croit à la vertu? Il a, ſur cela, les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce qu'il m'en croyoit ne l'effrayoit guere.

LE DUC. Oh ça! *Madame*, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faiſoit ſi bien d'en agir avec moi ſi légérement, ou, pour parler plus juſte, avec une inſolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC. Oh! pour des exemples, elle en a tant, que vous en ſeriez confondue; & croyez que ce n'eſt pas ſans raiſon que les anciens ont dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à ſe plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir, en ſecret, à vous reprocher de l'avoir trop reſpectée.

CÉLIE. Voilà, pour les anciens, de bien étranges maximes!

LE DUC. Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles sont plus fondées en raison que vous ne pensez, c'est que moi, personnellement, je n'ai jamais employé le respect, que je n'aye eu à m'en repentir. Ce n'est point, qu'en ce cas-là, on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant, & qu'on ne m'ait même promis des récompenses fort au-dessus de ce que je sacrifiois : mais, soit que, dans ces circonstances-là, une femme soit toujours blessée intérieurement des égards qu'on a pour sa vertu, soit par d'autres raisons que j'ignore, on ne m'en a pas, dans le fond, su plus de gré ; & plus par mon imbécille retenue, j'ai perdu d'occasions que depuis je n'ai pu retrouver, plus je suis convaincu que si *Monsieur de Norsan* vous eût respectée autant que vous croyez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui ; ou que, du moins, vous lui auriez fait acheter bien cher sa victoire.

CÉLIE. Tout cela est possible ; mais, du moins, il n'auroit pas eu à se reprocher de l'avoir remportée par de mauvaises voies.

LE DUC. Je ne suis pas, comme vous savez, ni plus impertinent, ni moins

délicat qu'un autre : mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaiſes voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagements qu'à la rigueur elle ne deſiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penſer, c'eſt qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aiſément une témérité, qui, en la décidant, ne lui en laiſſe pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement conſenti, qu'une timidité qui, en la conduiſant avec tout le reſpect poſſible, mais ſans aucune pitié, de conceſſions en conceſſions, lui fait eſſuyer trente fois par jour, & pour de franches miſeres, auxquelles, d'elle-même, elle ne prendroit pas garde, la honte de ſentir qu'elle ſe manque, & de ſe le dire inutilement. Oh ! je crois que ſi vous voulez juger cela ſans partialité, vous conviendrez que non-ſeulement le téméraire doit être plus ſûr de ſon ſuccès que le timide; mais encore, qu'en épargnant à une femme le double déſagrément de voir ſa vertu l'abandonner, pour ainſi dire, piece à piece, & de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

CÉLIE. Ah! vous voulez ressusciter le *persifflage* ! C'est un projet !

LE DUC. Sans m'amuser à défendre mon raisonnement, permettez-moi une question : pardonnâtes-vous, ou non, à Monsieur de *Norsan*, la violence qui vous mit dans ses bras ?

CÉLIE Assurément! je la lui pardonnai. M'avoit-il laissé d'autre parti à prendre ?

LE DUC. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'est ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tous les Suisses ; de n'avoir transformé des Ramonneurs en Grisons, ou des Grisons en Ramonneurs ; de ne s'être enfin donné des peines incroyables, que pour y trouver le bénéfice de venir se mettre à genoux au pied de votre lit ; & là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les soupirs, étouffée par les sanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis sur votre personne, & de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin, si vous lui en eussiez laissé la commodité ?

CÉLIE. Pensez-vous que cela eût été si déplacé ?

LE DUC. Mais cela ne vous auroit-il

il point paru bien ridicule ? Premiérement....

CÉLIE. Oh ! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus long-temps : vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre ; & vous & moi voyons les choses si différemment, que ce seroit entre nous deux matiere à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que vous vous trompez beaucoup, si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse.

LE DUC. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE. De grace, encore une fois, laissons cela : abstraction faite de toute autre chose, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeller l'idée du plus perfide de tous les hommes, ni à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrifier.

LE DUC. Eh bien ! je puis vous dire une chose, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du soupçon de flatterie : c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de Monsieur *de Norsan*, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne fissiez ce que mille avant vous n'avoient

pu faire ; qu'en un mot, vous ne le fixaſſiez. Auſſi ne pourrois-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée, & le peu de temps qu'il vous reſta.

CÉLIE. Oh ! pour cela, il eſt vrai que ſi vous en exceptez cette premiere fougue, qui ne prouve pas plus pour nos charmes que pour vos ſentiments, il n'a pas tenu à lui que je reſtaſſe très-convaincue que je n'avois en moi, d'aucune façon, rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE DUC. Je vais, peut-être, vous parler avec trop de franchiſe ; mais il eſt ſûr que ſi l'idée, auſſi injuſte que cruelle, que ſa propre déſertion vous avoit laiſſée de vous-même, a pu contribuer pour quelque choſe à vous faire prendre Monſieur *de Clêmes* après lui, ſon inconſtance a eu pour vous de bien déſagréables ſuites.

CÉLIE. (*en rougiſſant.*) M. de *Clêmes !*

LE DUC. Au moins, je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après ſon autorité : il m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire ; mais comme c'eſt un de ces faits qui, quand ils ne ſont pas véritables, ſont fort agréables à ſuppoſer, je ne ſerois pas

ſurpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur; & ſi vous vous rendiez juſtice, vous le trouveriez auſſi ſimple que moi-même.

CÉLIE. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureuſement pour moi, l'accuſer de s'en être vanté ſans raiſon.

LE DUC. Quoi! *Madame!* Il eſt réel qu'il vous a plu! Je vous avoue que, pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh! comment eſt-il poſſible que vous ayez donné à Monſieur de *Norſan* un pareil ſucceſſeur! Car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre; & quoiqu'on ne puiſſe équitablement lui refuſer de l'eſprit, il n'en eſt pas moins vrai que ce qu'il en a, eſt bien éloigné d'être aimable. C'eſt une prétention! un bavardage! un travers dans les idées, qui ne reſſemble à rien, & dont je ſuis confondu que vous n'ayez pas été affectée auſſi déſagréablement que j'ai vu tout le monde l'être.

CÉLIE. Mais il n'eſt pas abſolument dénué de graces; & dans le tête-à-tête, (où vous ſavez qu'on a toujours moins de prétentions) ſon eſprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui

donnez, & que je conviens qu'il a, quand il veut briller.

LE DUC. Par malheur pour lui, si mon suffrage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, & ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on doive entendre avec tant de plaisir : pour les graces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la derniere intimité avec l'homme de son siecle qui en a le plus, & de plus à lui; les graces gauches, mauffades & forcées de Monsieur de *Clêmes*, ayent pu faire sur vous quelqu'impression.

CÉLIE. Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit, apparemment, ce vuide affreux qui succede à une passion, & si pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes : son assiduité, sa patience, l'ennui du désœuvrement, un desir mal raisonné de vengeance... En vérité ! moi-même je n'y conçois rien.

LE DUC. S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre compte de ses motifs, cela n'est pas non plus sans exemple, & je connois même personnellement plus d'une femme à qui il est arrivé, comme à vous, de

prendre un engagement ſans avoir jamais pu depuis, avec quelque ſoin qu'elle s'examinaſſent là-deſſus, ſe dire ce qui les y avoit déterminées.

CÉLIE. Sans raiſonner ſur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'étoit pas vraiſemblable que je priſſe jamais cet homme-là.

LE DUC. Pour ſavoir ce qu'en ce genre-là, fait, ou peut faire une femme, ce n'eſt pas toujours dans le vraiſemblable qu'il faut le chercher.

CÉLIE. Croiriez-vous bien une choſe? C'eſt que née ſenſible, & adorée de Monſieur de *Clêmes;* moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimaſſe; mais en ayant beaucoup d'envie, (vous concevez par conſéquent, tout ce que ce deſir, & les ſens mêmes devoient produire) jamais, malgré ſes efforts & les miens, il n'a pu parvenir à me rendre ſeulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec ſon prédéceſſeur.

LE DUC. Quoi! pas même ce dédommagement?

CÉLIE. Pas même: cela eſt-il imaginable?

LE DUC. A la rigueur, oui: l'amour qu'on veut avoir, ne vaut jamais l'amour qu'on a; & puis, à dire la vérité,

Monsieur de *Clêmes*, tout de suite après Monsieur de *Norsan;* sans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laissées! Monsieur de *Clêmes* est si gourme! Il devoit être si empêtré dans son bonheur! si gauche dans ses caresses! met tant de pédanterie dans ses transports mêmes!... Ma foi! *Madame*, à tous égards, vous aviez fait-là un terrible choix! Heureusement pour vous, les circonstances l'excusoient; & plus heureusement encore, cela n'a duré que le temps que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus, vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

CÉLIE. Ce ne fut cependant pas cette considération, toute importante qu'elle est, qui me le fit quitter; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de son bonheur, que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bientôt que je n'avois fait, tout au plus, que lui rendre justice; & cette présomption si déplacée, m'éclairant sur ses ridicules, me força bientôt aussi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs, il est, comme vous l'avez remarqué très-bien, sec, pédant & gourme; il a de tout cela, plus en-

core dans l'esprit que dans la figure: il possede, de plus, le très-incommode ridicule d'aimer à régner & à dicter des loix; mais j'abhorre la domination, sur-tout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que, non-seulement je ne l'aimois pas, mais encore que, quelque chose que lui & moi pussions faire, je ne l'aimerois jamais davantage, fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui; & en effet, je remarquai, contre mon attente, que cela avoit très-bien pris dans le monde.

LE DUC. Au mieux! *Madame:* je puis vous le certifier, moi; cela y prit même si bien, que, pour peu que cela eût été d'usage, on se seroit fait écrire à votre porte; & que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste, auroit certainement été le mien.

CÉLIE. Un empressement si vif de votre part, m'auroit d'autant plus étonnée, que j'en aurois dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

LE DUC. Je ne vois pas bien comment une chose si simple auroit pu vous paroître extraordinaire.

CÉLIE. Mais pardonnez-moi: vous m'aviez vu prendre Monsieur *de Clêmes* avec tant d'indifférence, que je devois nécessairement en conclure qu'il vous étoit, on ne peut pas plus égal, que je le gardasse, ou non; & que par conséquent, une démarche de votre part, qui auroit tendu à me faire penser le contraire, m'auroit avec raison surprise.

LE DUC. Pourquoi? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on soit ami des gens, on est bien-aise de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CÉLIE. Un aussi foible sentiment que celui dont vous parlez, doit, sur tout ce qui arrive aux personnes qui ne nous en inspirent pas davantage, laisser une bien grande indifférence; & vous me forcez de croire que je prenois sur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je restasse, ou non, attachée à Monsieur *de Clêmes*.

LE DUC. Sans prendre à l'usage qu'une femme aimable peut faire de son cœur le plus vif des intérêts, il ne se peut pourtant pas, que l'on reste

indifférent sur cela à un certain point, lorsque l'on a l'honneur d'être de ses amis.

CÉLIE. Oh! ce n'est que cela! J'aurois presque imaginé toute autre chose.

LE DUC. Quoi? de l'amour?

CÉLIE. Non pas précisément; mais quelque chose de moins général, & d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez : cela a ses nuances, comme vous savez.

LE DUC. Oh! cela n'étoit pas, non plus, tout-à-fait si général!

CÉLIE. A la rigueur, cela étoit possible; mais vous ne vous conduisiez point avec moi, s'il vous en souvient, de façon à me le faire croire : car entre nous, & sans vous en faire de reproches, au moins! vous êtes de tous les hommes qui me virent alors, celui sur qui je parus faire le moins d'impression.

LE DUC. A vous parler naturellement aussi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, & obsédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le temps de distinguer si je manquois ou non dans leur foule.

CÉLIE. Il faut bien que cela ne soit

point, puiſque je m'apperçus que vous ne la groſſiſſiez pas.

Le Duc. Ce fut, peut-être, à cauſe de cela ſeul que vous vous en apperçûtes?

Célie. Vous me croyez donc bien vaine?

Le Duc. Je n'ai pas moi-même aſſez de vanité pour croire que vous duſſiez attacher à mon hommage un bien grand prix : mais c'eſt que, quelquefois, vous voyez plus en ce genre, ce qu'on vous refuſe, que ce qu'on vous rend. Quand je dis *vous*, je n'ai pas beſoin de vous dire combien c'eſt en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus qu'il y a des poſitions où, quelqu'aimable qu'une femme puiſſe nous paroître, il ne ſeroit pas convenable de le lui dire ſérieuſement, parce que l'on courroit le riſque de la tromper, ou d'être infidele, & qu'un honnête homme ne doit s'expoſer ni à l'une, ni à l'autre de ces deux choſes-là : de le lui aller dire à titre de ſimple fleurette, & ſans aucun autre objet, en eſt une qui m'a toujours paru ſouverainement ridicule; & c'eſt auſſi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

Célie. Cela eſt plaiſant! je vous aurois cru moins de ſcrupules ſur la

premiere de ces deux choses-là, & plus de goût pour la seconde; & si vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre : mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous sommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au sujet de ma rupture avec Monsieur *de Clêmes*, il sembleroit que, dans ce temps-là, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je serois en droit de vous supposer : car n'est-ce pas ce que, si je voulois, je pourrois inférer de l'empressement avec lequel vous vous seriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'usage?

LE DUC. Si ce n'est pas dans la derniere précision ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, sans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce sens-là.

CÉLIE. Pour moi, qui ne cherche assurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en présentent point d'autre; & je crois que je ne serois pas la seule qui les interprétât comme je fais.

LE DUC. C'est selon le plus ou moins de besoin qu'on auroit qu'elles le signi-

fiassent; mais comme vous ne pouvez, vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me sois trompé quand je les ai crues sans conséquence.

CÉLIE. Oh! n'ayez pas peur : mon intention n'est point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous-même.

LE DUC. Une crainte de cette espece, me donneroit un si grand ridicule, que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas supposer.

CÉLIE. Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard, que je ne pourrois vous la croire, sans m'en donner toute la premiere, un très-grand.

LE DUC. Je ne sais si c'est parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais leurs prétentions me paroissent toujours moins déplacées que les nôtres.

CÉLIE. C'est selon ce que nous sommes : car, à mon gré, ce n'est pas notre sexe, mais nos graces qui les excusent; & toutes n'en ont pas, comme vous savez. (*Ici la conversation tombe une minute, à-peu-près;* & Célie *paroît rêver assez profondément.* Le Duc *enfin lui demande ce qui l'occupe si fort.*)

CÉLIE. Je cherchois à me rappeller

quelle femme vous occupoit vous-même, lorſque Monſieur de *Norſan* me quitta.

LE DUC. Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt que je faiſois quelque choſe; mais j'aurois, je l'avoue, peine à vous dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

CÉLIE. Il falloit que cela ne vous intéreſſât pas beaucoup, puiſque vous en avez ſi peu conſervé la mémoire.

LE DUC. Aſſurément: ſelon toute apparence, c'étoit quelque fille.

CÉLIE. Et quand je quittai Monſieur *de Clêmes*?

LE DUC. C'étoit quelque choſe qui ne valoit pas beaucoup mieux.

CÉLIE. Oſerois-je bien, à préſent, vous demander pourquoi, lorſque Monſieur *de Norſan* me quitta, vous ſentant, de votre aveu même, une ſorte de goût pour moi, & ne faiſant rien qui vous impoſât la loi de le contraindre, vous ne me parlâtes point; ou pourquoi, quand je quittai Monſieur *de Clêmes*, étant, à fort peu de choſe près, dans la même poſition, vous gardâtes le même ſilence?

LE DUC. (*avec embarras.*) S'il eſt vrai que dans le temps que Monſieur *de Norſan* vous rendit votre liberté, la

mienne n'étoit pas engagée, je n'étois pas non plus absolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainsi que cela nous arrive souvent, pris sans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guere davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur; mais ses dispositions n'étoient pas restées les mêmes : elle vouloit, à toute force, que je l'aimasse : c'étoit une fantaisie qui lui étoit venue; en conséquence, elle ne se prêtoit plus avec la même résignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que, quoique par elles-mêmes, des chaînes de ce genre ne soient pas faites pour être respectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérobant sans aucune sorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme qui connoissoit ma façon de penser là-dessus, en abusoit indécemment. De sorte que quand enfin je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai, non-seulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde, dont je me serois défié le moins.

CÉLIE. Soit : mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire assuré-

ment, que je fisse rien qui pût vous empêcher de me parler, si vous en eussiez envie; car je fus plus de six mois sans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

LE DUC. Tant que cela!

CÉLIE. Oui, tout autant: c'étoit, à ce qu'il me semble, vous laisser le temps de vous expliquer.

LE DUC. Eh mais! *Madame*, avec votre permission, vous ne mîtes pas entre *de Clêmes* & *d'Alinteüil*, un si long intervalle?

CÉLIE. (*en affectant de rire.*) Monsieur *d'Alinteüil!* voilà une bonne folie! Est-ce qu'on me l'a donné dans le monde?

LE DUC. On a pris cette liberté: est-ce que vous n'en saviez rien?

CÉLIE. En voilà, je vous jure, la premiere nouvelle: & vous crûtes donc, vous, que je l'avois?

LE DUC. Ma foi, oui: sur des choses de ce genre, je crois assez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, sur-tout quand elles paroissent aussi vraisemblables que le paroissoit celle-là.

CÉLIE. Me seroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce carac-

tere de vraisemblance si frappant ?

LE DUC. La façon dont vous viviez avec lui.

CÉLIE. Elle étoit amicale, j'en conviens.

LE DUC. Oh ! oui, fort amicale.

CÉLIE. C'est qu'au fait, elle n'étoit que cela ; & que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne sais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Monsieur d'*Alinteüil* ; mais ce seroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant ; & je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi, car il est aisé de faire pis : *d'Alinteüil*, avec une figure fort agréable & beaucoup d'esprit, n'est pas un amant, ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE. Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite : je conviens d'ailleurs avec vous, qu'on ne sauroit de toutes façons, être plus aimable ; mais, comme vous savez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroît

digne d'être aimé ; & moins je pensois à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui de façon à faire penser qu'il le fût ; à moins pourtant que les plus simples témoignages d'amitié ne passent dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée ; & de ces derniers, je ne crois pas, quoique vous disiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC. Moi, *Madame* ! Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous en accuser ?

CÉLIE. Assurément, oui ! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose, est l'accuser de l'avoir faite.

LE DUC. En tous cas, je n'ai pas été le seul qui l'aye cru ; & l'on en fut même dans le monde si persuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous, (& le nombre n'en étoit pas médiocre) les retirerent, comme convaincus qu'elles leur seroient inutiles ; & assez ordinairement, nous ne prenons point une pareille conviction à si bon marché, quand elle a de quoi blesser nos sentiments, ou mortifier notre amour-propre.

CÉLIE. Eh ! vous fûtes, apparemment, du nombre de ceux qui l'eurent, & qu'elle effraya ?

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvanté qu'un autre.

CÉLIE. Si vous y prenez garde, vous éludez ma queſtion plus que vous n'y répondez.

LE DUC. Eh ! oui, *Madame*, je fus de ce nombre : quelle raiſon, encore une fois, aurois-je eue pour n'en être pas ?

CÉLIE. Votre embarras me fait rire ! Mais auſſi, de quoi vous aviſez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun temps de votre vie, vous ayez penſé à moi d'une certaine façon, lorſque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables ?

LE DUC. Toutes ces preuves qui dépoſent, à ce que vous croyez, ſi fortement en faveur de votre opinion, ſe réduiſent à mon ſilence ; & ce même ſilence ne me paroît rien prouver du tout dans les circonſtances où vous & moi étions alors.

CÉLIE. Je ne ſais pas ; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit ſeulement qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il le devienne, ou parle de ſon

ſentiment actuel, ou prépare les voies à ſon ſentiment à venir : il me ſemble du moins, qu'en général, c'eſt aſſez votre uſage.

LE DUC. Je l'avoue, *Madame*; mais vous ne devez pas non plus ignorer que, quelque général que ſoit un uſage, il n'eſt pas ſuivi par tout le monde; ou qu'en l'adoptant, chacun d'après ſon caractere, le reſtreint ou le modifie.

CÉLIE. Si vous avez toujours été de la même circonſpection, vous avez dû perdre bien des occaſions d'être heureux; ou vous avez forcées à de bien déſagréables avances, les femmes qui vous diſtinguoient; car il ſeroit injuſte de croire qu'il ſoit également commode pour toutes, de parler les premieres; & indépendamment même de la violence qu'on a à ſe faire pour en venir-là, c'eſt une démarche dont, quelqu'aimable qu'on puiſſe être, le ſuccès eſt ſi peu certain, & qui, d'ailleurs, expoſe à donner de ſoi des idées ſi ſingulieres, qu'il faut néceſſairement, pour ſe la permettre, l'amour le plus tendre...

LE DUC. Ou une bien grande douceur de mœurs.

CÉLIE. Mais vous, *Duc*, que penſeriez-vous d'une femme qui, nourriſſant

depuis long-temps dans ſon cœur, je ne dis pas un ſentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choſes des deux parts, l'auroient empêchée de ſe livrer, & qui, auſſi laſſe de le contraindre que de ne le pas voir pénétrer, l'avoueroit, enfin, à celui qui l'auroit fait naître?

LE DUC. Vous ſuppoſez, ſans doute, qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du ſentiment qu'elle auroit, & qui eût pu le faire deviner?

CÉLIE. Je ne le ſuppoſois pas: mais quand cela ſeroit?

LE DUC. Dans la queſtion que vous me préſentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'uſage du monde?

CÉLIE. Oui, ſi vous le voulez: mais quand il n'en auroit pas?

LE DUC. C'eſt que, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la queſtion ne ſera plus du tout le même.

CÉLIE. Je ne vois point pourquoi, quelque ſuppoſition, de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la queſtion en ſera ſi fort changé.

LE DUC. Mais pardonnez-moi, *Madame;* la différence de l'homme qui n'eſt pas inſtruit, à l'homme qui l'eſt, n'eſt

point, à ce dont il s'agit, aussi étrangere que vous le pensez. Dans une très-grande jeunesse, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéresse le plus ce qui s'y passe pour nous ; & elle peut, sans risque, nous l'apprendre, parce que si ce n'étoit pas l'amour qui reçût sa déclaration, ce seroit le desir ; & que, quand une femme ne nous inspireroit rien, pas même la plus légere curiosité, il suffiroit, pour qu'elle nous en fît naître, ou même pour que nous nous en crussions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons su lui plaire : mais si c'est un homme que l'usage du monde ait éclairé, qu'elle a pour objet, & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, sans hasarder beaucoup, aller plus loin ; parce qu'il est à présumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle sent pour lui, qu'il ne l'ignore en effet ; & qu'un aveu de cette espece ne sauroit être fait avec succès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de son indifférence pour elle, un fort tacite, il est vrai ; mais pourtant on ne peut pas plus marqué.

CÉLIE. Rien, sans doute, n'est

mieux vu que ce que vous me dites; & c'eſt dommage qu'il réponde ſi peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois ſavoir ſimplement, c'eſt ce que vous penſeriez, vous, d'une femme qui ſe mettroit dans ce cas-là.

LE DUC. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonſtances, il faudroit avoir éprouvé une ſituation, ſinon toute ſemblable, du moins à-peu-près pareille; & comme il ne m'eſt point encore arrivé de recevoir de pareilles déclarations, il me ſeroit difficile de vous dire affirmativement de quelle façon je pourrois en être affecté.

CÉLIE. Premiérement, je ne crois point, avec votre permiſſion, qu'il ſoit bien vrai qu'à cet égard, on ne vous ait jamais prévenu de politeſſe; mais quand cela feroit, je n'en ſerois pas moins perſuadée qu'il y a des choſes que, pour décider la ſorte de ſenſation qu'elles pourroient faire ſur nous, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir éprouvées; &, ſi je ne me trompe, ce que je vous propoſe eſt de ce nombre.

LE DUC. (*embarraſſé.*) Mais... pardonnez-moi.... D'abord les circonſtances où l'on peut ſe trouver, doivent

néceſſairement influer beaucoup ſur le fond de la choſe... Tel aveu que, dans un certain temps, je recevrois avec transport, peut, dans un autre, ne me pas intéreſſer. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme, & me bleſſer dans la bouche d'une autre; ou, ſans faire ſur moi une ſi déſagréable impreſſion me laiſſer, du moins, ſur ſes ſentiments, dans la plus profonde indifférence. En général, il me ſemble que, pour cela, nous dépendons beaucoup de notre façon de penſer, du plus ou du moins qu'en cet inſtant, une femme nous paroît ſacrifier; & de nos préjugés ſur ces choſes-là, qui ſont, aſſez ordinairement, la regle & la meſure de notre reconnoiſſance; &, comme en quelque ſituation que nous puiſſions nous trouver, nous ne perdons jamais de vue, à un certain point, les intérêts de notre vanité; cela dépend encore de la portion d'eſtime qu'elle s'eſt acquiſe, parce qu'il ne ſauroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons, ait de quoi flatter ou humilier notre gloire, & que, peut-être, nous tenons encore plus à cela qu'au plaiſir même. Ce n'eſt pas, cependant, que ſi elle eſt extrêmement jolie, ou ſeulement qu'elle paſſe pour tel-

le, qu'en faveur de ses agréments, ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence; & qu'à fort peu de chose près, nous n'attachions d'abord à notre victoire, le même prix que si elle eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras, la modestie, la pudeur, ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être séduite, & qu'enfin, le cœur est ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns....

CÉLIE. Les uns! les autres! Qu'est-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage! Ce que je veux savoir n'est pas ce qui affecte plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là; mais ce qui vous affecte, vous, personnellement. Il ne se peut pas que depuis que vous existez, vous ignoriez ce qui, soit par votre constitution, soit par votre façon de penser, pourroit prendre le plus sur vous; & c'est ce que je vous demande inutilement depuis deux heures: voudrez-vous bien enfin me répondre?

LE DUC. A l'égard de la façon de penser, j'en ai une à moi, rien n'est plus sûr; mais elle est, comme celle de tous les

hommes du monde, si subordonnée aux circonstances, qu'il y auroit, à moi, une sorte de mauvaise foi à m'en donner une d'après laquelle j'agisse toujours. Pour ma constitution, elle est telle, je l'avoue, que je ne voudrois pas répondre de moi bien long-temps, si l'on cherchoit plus à aller à mes sens qu'à mon cœur.

CÉLIE. (*en souriant.*) C'est-à-dire qu'avec un peu d'indécence, on auroit bon marché de vous.

LE DUC. J'en conviens, je la déteste; mais elle m'entraîne; pourvu, cependant, que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande; car je le répete encore, ce ne seroit pas-là le moyen de m'en donner.

CÉLIE. Jureriez-vous bien de cela?

LE DUC. Tout homme sensé, surtout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le pense, ne doit, selon moi, jurer de rien. Tout ce que je sais seulement, c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des desirs, il m'a, jusques ici, du moins, rendu inaccessible à l'amour.

CÉLIE. Que vous méprisassiez une

femme qui, en effet, n'en voudroit qu'à vos ſens, je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me ſemble que vous devriez un ſentiment tout contraire à celle qui, vous aimant aſſez pour braver en votre faveur tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercheroit à attaquer vos ſens, que dans l'intention d'aller par eux juſques à votre cœur. Vous me direz, peut-être, que cette confiance en ſes charmes, pourroit annoncer de ſa part un peu trop d'amour-propre ; mais quand elle a de quoi le juſtifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC. S'il eſt vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inſpire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce ſeroit bien injuſtement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en méritât-elle, ce n'eſt pas dans l'inſtant ce qu'elle riſque le plus, & qui nous frappe davantage : le deſir ne diſcute rien. En ſuppoſant toutefois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oſerois-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit, de préférence, la voie qui l'expoſeroit preſqu'infailliblement à manquer le but qu'elle ſe propoſe ?

CÉLIE. De préférence! Non: je ſuppoſe qu'elle ne l'employeroit que parce qu'il ne lui en reſteroit pas d'autre; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de ſe faire entendre; & qu'enfin, ce ſeroit une choſe moins de choix que de néceſſité. Il me ſemble, de plus, qu'une femme, ſûre d'avoir dans le cœur de quoi juſtifier une démarche qui ne bleſſe que des idées, adoptées, peut-être, ſans beaucoup d'examen, & dont encore il eſt à conſidérer qu'elle a l'amour pour excuſe, peut à la faire, riſquer moins que vous ne prétendez; & qu'enfin, un mépris momentané doit l'effrayer moins que le malheur conſtant de vivre ſans ce qu'elle aime.

LE DUC. Momentané! Eh! qui l'aſſure donc tant qu'il le ſoit?

CÉLIE. (*fort impatientée & d'un ton d'aigreur.* Oh! Monſieur le *Duc!* Vous me permettrez de vous le dire, pour un homme de votre rang, & qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde, comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques & les plus inattendus!

LE DUC. Peut-être auſſi ſont-ce des principes : chacun, comme vous ſavez, a ſa façon d'enviſager les choſes:

cependant, il devroit y en avoir....

CÉLIE. (*avec excessivement d'humeur, & du ton du dédain.*) Ah! de grace, ayez la bonté de ne m'en définir aucune: la *Marquise* a tantôt parlé là-dessus avec tant d'étendue, que je ne verrois pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

LE DUC. Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE. C'est dommage, n'est-il pas vrai, que je vous arrête sur cela? C'étoit, pour le coin dn feu, la plus délicieuse conversation!

LE DUC. Elle pourroit, à mon sens, s'y supporter tout comme une autre. (*Il paroît tomber dans une rêverie assez profonde, & il garde quelque temps le silence.*)

CÉLIE. Pourroit-on, sans troubler trop votre auguste rêverie, vous en demander le sujet?

LE DUC. Je considérois en moi-même, avec assez de surprise, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous, les opinions des gens, dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

CÉLIE. Cela peut être vrai: mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la question présente?

LE DUC. Que ce que vous appellez en moi les préjugés les plus gothiques, & (pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules, vous paroissoit dans la bouche de *Prévanes*, des principes que vous n'auriez ni contestés, ni même souffert que l'on contestât.

CÉLIE. (*froidement.*) Monsieur de *Prévanes* avoit, sans doute, trop d'honneur, pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre ; mais ces principes étoient, ce me semble, un peu moins gourmés, & un peu plus analogues à la nature, que ne le sont les vôtres.

LE DUC. En vérité ! ils étoient exactement les mêmes : mais vous l'aimiez ; & vous aviez raison. (*Ici il prend un air & un ton attendris.*) Ah ! *Madame!* quelle perte pour vous ! Combien il vous adoroit ! combien, même dans ces instants affreux où la nature accablée nous laisse à peine le sentiment de nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de vous !... Que je vous plains ! Ah ! le malheur que vous venez d'essuyer, est un de ces coups dont on se sent, & dont on ne peut que s'affliger tout le reste de sa vie !

CÉLIE. (*sans se laisser gagner par le*

ton tragique du Duc, *& avec sécheresse.*) Oui; ou dont on est, pour parler plus juste, long-temps affecté d'une façon bien cruelle, & dont je crois même que l'on ne se consoleroit jamais totalement, si la nature nous permettoit sur quoi que ce fût, une sensibilité éternelle.

LE DUC. Pour moi, je suis si convaincu que l'ame ne s'émousse jamais, à un certain point, sur des pertes de ce genre, que quelque vivement que je parusse aimé d'une femme qui auroit été dans la même situation que vous, je regarderois toujours sa tendresse pour moi, beaucoup moins comme un sentiment qu'elle auroit, que comme une distraction qu'elle voudroit se faire.

CÉLIE. A vous permis d'être injuste; ce ne seroit peut-être pas la premiere fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

LE DUC. Quoi! *Madame*, est-ce qu'en pareil cas, vous n'auriez pas les mêmes craintes?

CÉLIE. J'avoue que ce ne seroit point pour moi une raison de douter du goût que j'inspirerois; & que, croire qu'un homme seroit devenu incapable d'aimer, parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché, me

sembleroit une chose assez absurde. Ce seroit comme si j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi, venant de faire ou d'essuyer une infidélité, ne pourroit pas m'aimer sérieusement : & chacune de ces craintes seroit, selon moi, assez peu sensée.

LE DUC. Ainsi donc, cela vous paroîtroit revenir au même ?

CÉLIE. Si ce n'est, pourtant, que je compterois plus sur le sentiment du premier que sur le sentiment de l'autre.

LE DUC. Cette préférence me confond.

CÉLIE. Voici donc sur quoi je l'appuye. Un infidele, sans compter qu'il annonce dans le caractere, une légéreté assez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne, & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de se supposer pour lui. Les hommes, quelquefois, croyent leur cœur éteint, lorsqu'il n'éprouve dans le fond qu'une lassitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le remettre ; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtresse n'existe plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice ou votre vanité ne rendent que trop fréquents.

D'ailleurs, celui qui vient d'éprouver une infidélité, peut ne se livrer à un engagement nouveau, que par désœuvrement, par dépit, ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte, combien aisément il a pu réparer sa perte; & être plus occupé de ce dont il ne jouit plus, que de ce qu'il possede. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir, très-tendre à la vérité, mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir, & dont même, sans son secours, le temps ne nous laisseroit, à la fin, que de très-foibles traces, que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu se faire, le desir de retrouver, & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC. De sorte donc que vous ne pensez point que la perte de *Prévanes* vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur; ou ne point aimer, autant que vous l'avez aimé lui-même, celui qui lui succédera?

CÉLIE. En amitié, comme en amour, vous êtes, assurément, un homme bien étrange! Ce qu'ordinairement on cherche avec le plus de soin, c'est d'écarter

du ſouvenir des pertes qu'ils ont faites, l'eſprit de ſes amis ; & il n'y a, vous, rien que vous ne faſſiez pour me ramener au ſentiment de la mienne. Si vous prenez ce ſoin-là pour un ſervice d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC. Il faut toujours que j'aye tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE. Je laiſſerai tomber cela, je vous en avertis : toute ſimple qu'en devroit être la diſcuſſion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matiere à un très-long diſcours ; &, ſoit dit ſans vous déplaire, ils ne me plaiſent pas autant qu'à vous.

LE DUC. Ma foi ! vous êtes la ſeule qui, depuis que j'exiſte, m'ayez pris pour un raiſonneur.

CÉLIE. Si cela eſt, on eſt bien loin de vous rendre juſtice ; mais comment va notre feu ?

LE DUC. A merveilles.

CELIE. Quoi ! il n'eſt pas tombé ?

LE DUC. Il eſt, au contraire, très-ardent.

CÉLIE. Il faut donc que le froid augmente : je me ſens gelée !

LE DUC. Avec tout l'édredon qui vous couvre ?

CÉLIE. (*d'un air ſec & railleur.*) Oui,

avec ; & malgré tout cet édredon-là, j'ai froid : cela ne ſe peut-il pas, à la rigueur, ſans bleſſer ni préjugés, ni principes ?

LE DUC. Ah ! belle *Célie*, vous prenez de l'humeur !

CÉLIE. Non : mais c'eſt que je n'aime point les opinions déraiſonnables ; & qu'il peut m'être permis d'être ſurpriſe de vous en voir, dont votre propre conduite devroit ſi peu vous laiſſer ſoupçonner !

LE DUC. La façon de penſer d'un homme, eſt quelquefois ſi différente de ſa façon d'agir, qu'il ne feroit pas toujours bien ſûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE (*avec un peu d'emportement.*) Tout comme il vous plaira, Monſieur *de Clerval ;* mais je vous jure que ſi vous avez la fureur de diſſerter, vous aurez le plaiſir de diſſerter tout ſeul.

Elle fait un mouvement pour ſe lever ; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquiſe : *elle s'y jette, & s'y place d'une façon tout-à-fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir ſenti qu'avant que de quitter ſa main, elle lui a preſſé aſſez ten-*

drement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une sorte d'émotion & d'intérêt, qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils sont, suffisent au moment. Ce seroit d'ailleurs connoître mal les hommes (Monsieur de Clerval *fut-il même annoncé aussi fidele que l'on sait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de* Célie, *sans que, malgré son indifférence pour elle, & sa tendresse pour la* Marquise, *il n'ait pas été, par des dégrés, disposés à les remplir. Il ne seroit pas même impossible que cette opération se fût faite en lui, sans qu'il en eût eu la preuve complete qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au desir; & quelquefois même, pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable, que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire, réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous!* Célie *qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du* Duc, *le regarde à son tour. Le desir, la confusion, se peignirent à la fois dans ses yeux : ils sont beaux : personne n'ignore, de plus, à quel point une*

femme s'embellit dans ces moments ; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui eux-mêmes en sont une, répandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvements ; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens, & le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc *tout agité que* Célie *le voit, garde le silence, & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé. Que faire? quel parti prendre? Montrer du sentiment? Détail long, dont l'effet est peu sûr; & pendant lequel, peut-être, l'impression qu'elle a su faire s'affoiblira : chercher par quelqu'autre moyen à l'augmenter? c'est s'exposer à la faire tout-à-fait disparoître : car les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point, on les émeut; qu'on le passe, on les révolte.* Célie, *enfin, ne sachant à quoi s'arrêter, & rêvant au point qu'elle finit par se croire seule; d'ailleurs, pénétrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigeroit d'elle sa décence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagere, ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer : car enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou le moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que*

Célie *a la jambe parfaitement belle ; mais occupée comme elle l'est, est-il bien sûr qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du Duc, elle le déterminera ? L'on convient que cela est probable ; mais aussi, tout ce qui est probable n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit, & en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose, & qui, de plus, passe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que le Duc, en portant, & arrêtant ses yeux sur le spectacle qui leur est si innocemment offert, paroît tout-à-la-fois céder à l'impression qu'il fait sur lui, & tâcher de la combattre : cependant ce n'est qu'un homme ; & c'est dire assez que le desir doit enfin l'emporter en lui sur la réflexion. Il est, de plus, à noter que* Célie *est dans un de ces grands fauteuils qui sont aussi favorables à la témérité, que propres à la complaisance ; & que sa position semble plus faite pour annoncer l'une, que pour décourager l'autre.* Le Duc *cédant enfin à une situation trop forte pour sa vertu, & qui pourroit bien aussi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ses desirs que par tout l'emportement qu'elle étoit, depuis quelques minutes, en droit d'en espérer, ou d'en craindre.*

LE DUC, *du ton du reproche & du desir.*

Ah! traîtresse!

CÉLIE, *tout-à-fait étourdie de l'audace de M.* de Clerval.

Ah!... Monsieur *de Clerval!*... Y pensez-vous!... Monsieur *de Clerval!*... Devois-je?... Eh bien donc!... Aurois-je dû?... Et vous ne m'aimez pas!... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez!

Le Duc *continue de faire ce qu'on lui reproche, & de se taire sur ce qu'on desire de lui.* Célie, *qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus; &, sur une supposition si bien fondée, consent, enfin, à se comporter comme si elle l'avoit obtenu; & que même elle ne pût pas douter qu'il ne lui dit très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard; & même qu'il en abuse, quoiqu'en toute regle, il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre.*, Le Duc, *enfin, lui prend une de ses mains, & la lui baise: de l'autre, elle se couvre le visage. Comme, dans un état si violent, il est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admira-*

tion de M. de Clerval. *Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoissance & la galanterie, dans les éloges dont il l'accable : toute satisfaite, cependant, que nous avons sujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, & des transports dont il l'accompagne, la décence, la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins : car M.* de Clerval *vient d'acquérir de si grands droits, qu'il est très-douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager, que la décence même. Il est, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant* Célie *à se couvrir le visage, il ne lui reste qu'une main, dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle voudroit; & qui, quand elle seroit absolument libre, seroit encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle auroit à en faire.*

CÉLIE. (*toujours le visage couvert, & du ton le plus languissant.*) Ah! Monsieur *de Clerval*, je vous en conjure, laissez-moi! N'avez-vous pas assez abusé de ma foiblesse, & peut-il, à cet égard, vous rester quelque chose à faire?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, & qu'il continue toujours de la louer, & de lui prouver, par les caresses les plus ar-

dentes, qu'il ſent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.

CÉLIE. (*continue:*) Ah! toujours des éloges! penſez-vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit? S'ils ſuffiſent à la vanité, qu'ils ſont peu faits pour contenter le cœur!

Comme il ne ceſſe de s'obſtiner au ſilence, & de mettre ce qu'il ſent à la place de ce qu'il ne ſent pas, Célie, *enfin, le repouſſe; & ſe ſervant de ſes deux mains, s'arrange de façon que ce n'eſt plus que de ſouvenir qu'il peut encore louer ſes charmes: il ſe réveille. On ſent aſſez, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le dire, que s'il y a d'un côté, beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras.* Célie, *enfin, après avoir quelques inſtants attendu que le* Duc *lui parle, comme elle le deſire, voyant qu'il reſte les yeux baiſſés, & debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque temps avec la plus forte indignation, ſe leve avec fureur, ſe promene avec violence, & tantôt les yeux au Ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois auſſi ſur Monſieur* de Clerval, *avec l'expreſſion de la colere la plus vive, & du reſſentiment le plus marqué. Cette ſcene paroît faire, de plus en plus, repentir le* Duc,

de l'inſtant de fragilité qui l'a amenée, ſans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne ſeroit toutefois queſtion, pour s'en tirer, que de dire à la Dame outragée, de ces galanteries vagues qui ne ſignifient que ce qu'on veut; que la paſſion, ou la vanité d'une femme, interpretent comme elle a beſoin qu'elles le ſoient, & qu'un homme réduit aiſément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorſqu'il lui devient de quelqu'importance qu'elle ceſſe de s'y tromper. A propos de quoi donc, de la part du Duc, *cette obſtination à ſe taire qui paroît ſi peu fondée? On peut en donner deux motifs : l'un, que le deſir éteint, ou, du moins, fort affoibli, il ne ſent plus que le regret d'avoir manqué à* la Marquiſe : *l'autre, qu'il entrevoit les conſéquences que peut entraîner ſa foibleſſe. Quelqu'un répondra, ſans doute, qu'il faut au deſir, pour renaître, moins de temps que le* Duc *n'en employe à rêver, ſur-tout lorſque l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour; & qu'en occupant* Célie *des ſiens, il l'a diſtrairoit, peut-être, de cette fantaiſie de ſentiment qui lui a pris ſi mal-à-propos; & qui, effectivement, pourroit, s'il s'y rendoit, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos Lecteurs, ni l'honneur de croire que la reſſource qu'ils vou-*

droient que le Duc *se cherchât ici, ne coûtât rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fût également pénible pour tous; nous croyons pouvoir repliquer que si jamais peut-être, une passion, quelque vive qu'elle fût, n'a empêché un homme de se livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la renaissance des desirs, par l'empire que, ce caprice une fois satisfait, elle reprend sur ces mêmes sens qui viennent de la sacrifier d'une façon si cruelle; & que, quelqu'aimable que puisse être une femme, il n'appartient qu'à celle qui est véritablement aimée, de ne pas voir le desir s'éteindre, ou d'en voir prendre la place par des transports qui ne lui en laissent pas même soupçonner le repos. Si* le Duc *étoit bien sûr qu'il suffît à* Célie, *pour l'intérêt de sa gloire, pour l'excuse de sa distraction, ou pour contenter le goût momentané qu'il se peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dît ce qu'elle en exige, & qu'elle voulût bien, l'instant passé, ne se le pas rappeller plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuseroit pas: mais qui peut lui répondre de l'usage qu'elle en fera, & du prix qu'elle voudra y attacher? Eh bien! en ce cas-là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit: ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais? Pardonnez-moi: tous les jours;*

mais toutes les situations ne se ressemblent point, & ne veulent pas la même marche. Si la Marquise & Célie *ne vivoient pas ensemble avec tant d'intimité, il lui importeroit peu d'être obligé de garder quelques semaines cette derniere, parce qu'alors rien ne lui seroit plus aisé que de cacher cette aventure; & en supposant qu'il la confiât à* la Marquise, *il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard, qu'il ne devroit point douter qu'elle ne la lui pardonnât. Nous en convenons : mais pardonnera-t-elle à cette même* Célie *d'avoir cherché à rendre son amant infidele, & d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrieres que lui opposoient ce qu'elle devoit à l'amitié, ce qu'elle se devoit à elle-même, & à l'honneur de son sexe; & l'indifférence que ce même homme avoit pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, si* la Marquise *a le plus léger soupçon de ce qui s'est passé; & si cette affaire dure seulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, & qui, sans se croire aimée, ni même sans se soucier de l'être, n'imagine prouver de l'amour, qu'autant qu'elle affiche de l'indécence? Il ne sauroit donc trop-tôt enchaîner, à cet égard, les idées de* Célie, *& l'empêcher, & de se faire*

des illusions, & de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé; & il ne le peut mieux qu'en rejettant, avec toute l'opiniâtreté possible, tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus légere apparence de sentiment. Lorsque, pour déterminer une femme, on a eu besoin d'orner le desir du masque de l'amour, on ne peut, sans la derniere cruauté, le lui arracher dans l'instant même où, si quelque chose peut la consoler de sa foiblesse, c'est la certitude d'être aimée; mais loin qu'il ait eu besoin, avec Célie, *de cette ressource trop fréquemment employée, c'est lui qui s'est défendu contr'elle un temps si considérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après son triomphe sur elle, un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter, & qui, peut-être, le mettroit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui, par toutes sortes de raisons, ne peut être ni trop courte, ni trop ignorée. Comme cependant, il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colere de* Célie, *que de ses transports dans un autre genre, il lui est de la derniere importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui sera possible, à se désister de ses prétentions, & à ne se souvenir de ce qui s'est passé en tr'eux, qu'autant, & que lorsqu'il voudra bien lui-même se le rappel-*

ler. Nous osons croire sort délicate cette situation ; mais il n'y a que ceux de nos Lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver, qui puissent la juger telle qu'elle est ; & nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois, Célie & le Duc, *ne peuvent pas, l'un rêver, l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte, on ne sauroit. non plus, en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger, & pour s'en aller après, soit parce qu'on ne veut point parler, ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne sauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la personne : & Monsieur de* Clerval, *pour être du même rang, n'en est que plus fait, non-seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, si cela est nécessaire : la premiere chose à laquelle la politesse, & même son intérêt, lui paroissent le condamner, c'est de prendre sur lui tous les torts : & il s'y résigne sans peine : il se rapproche de* Célie *avec soumission ; elle s'éloigne de lui sans le regarder : il tente une seconde fois la même chose ; & ce n'est pas avec plus de succès : il veut l'arrêter : pour lors* Célie, *en s'échappant, l'appelle* monstre ; *c'est, comme chacun sait, l'injure con-*

ſacrée dans les querelles de ce genre-là. Quand il voit qu'elle perſiſte dans ſa rébellion, perſuadé que l'air ſoumis qu'il a pris, n'eſt propre qu'à l'y confirmer, il la ſaiſit, l'entraîne ſur ſa chaiſe longue; & là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entrepriſe qui lui a ſi bien réuſſi au coin du feu: qu'il ne la tente que parce qu'il a oui dire qu'en général les femmes, en ſe plaignant de ces coups d'autorité, y cedent toujours; ou parce qu'il a des raiſons particulieres de croire que Célie *en ſera encore plus étourdie qu'une autre; ou encore, que ce ne ſoit qu'un eſſai qu'il veut faire à tout haſard; c'eſt ce qu'à cauſe de la témérité qu'il y auroit à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainſi qu'il nous convient, au ſimple récit des faits,* Célie *ſe défend d'abord contre l'audace* du Duc, *de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente, ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la ſubjugue. Pourſuivra-t-il? ne pourſuivra-t-il pas ſon entrepriſe? L'un & l'autre de ces partis ont leurs riſques: mais ſans compter la honte qu'il attache à céder, qui ſait ſi quelques inſtants de plus d'opiniâtreté, ne lui feront point emporter la victoire? Mais, dira-t-on, ſi ce triomphe l'intéreſſe ſi peu, pourquoi le chercher? Eſt-*

ce pour avoir avec Célie, *un tort de plus ? Tout au contraire : c'est pour que ce soit elle qui en ait un de plus avec elle-même. Ah ! cette idée est bien barbare ! Point du tout, puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a ; & qu'il n'y est conduit que par le besoin où elle le met d'échapper, s'il lui est possible, à l'aveu pour lequel elle le persécute. Pourra-t-elle, en effet, vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'usage du monde & des femmes, mettre sur le compte de la violence seule (& de quelle violence encore) ! la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui, sur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractere qui ne permette pas à* Célie *de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin, n'y trouvât-il d'autre avantage que de se tirer, ne fut-ce même que pour quelques minutes, d'une situation fort critique, sera-ce donc pour lui si peu de chose ? Il est, d'ailleurs, impossible que* Célie *ne prenne rien sur lui ; il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer, & qui n'en excitent pas moins les desirs.*

Quoique de la façon dont il a plu à Monsieur le Duc *de parler sur le moment, il ait semblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'usage des femmes ; il n'en sera pas moins vrai que les hommes font, autant qu'elles,*

soumis à son empire. Soyons justes jusques au bout : que de raisons qu'il est inutile d'énoncer ici, pour qu'ils le soient bien davantage ! Mais quand cet instant-ci, malgré tout son amour pour la Marquise, *agiroit moins sur Monsieur de* Clerval, *ceux qui connoissent les hommes, savent trop combien, même avec une passion dans le cœur, de nouveaux plaisirs leur sont précieux, & tout ce que peut sur eux la curiosité, prise dans toutes ses acceptions, pour croire que, n'eût-il même, pour agir comme il fait, aucune raison de politique*, le Duc *se conduisît différemment.*

CÉLIE. (*enfin, d'un air fort sérieux, mais d'un ton qui décele plus de trouble qu'elle ne voudroit qu'on lui en crût.*) Ecoutez, Monsieur *de Clerval :* la situation où j'ai le malheur de me trouver avec vous, ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre, & qui me sauveroit de l'insolence de ses entreprises. Je me tais sur tout ce que mériteroient les vôtres ; puisque vous le sentez si peu vous-même, ce que je vous dirois sur cela, seroit bien inutile. Il est, au reste, bien singulier que ce soit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorsque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuser !

(*Elle*

(*Elle attend ici un instant qu'il réponde ; & lui fait, d'un ton le plus doux, la question qui suit.*) Eh bien ! vous n'en voulez donc rien tenir de l'amour ?

LE DUC. Mais se peut-il que vous me soupçonniez de sentir si peu l'effet de vos charmes ?

CÉLIE. Ce n'est-là qu'une galanterie, & que j'ose même dire que tout autre m'accorderoit comme vous, & à meilleur marché, assurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours ?

LE DUC. En vérité ! j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'esprit que vous en avez, on peut tenir à ce point à de pareilles miseres.

CÉLIE. En effet ! j'ai le plus grand tort du monde ! Je me donne même le dernier des ridicules, d'exiger d'un homme qui exige tout de moi, qu'il me dise qu'il m'aime !

LE DUC. Oui, vous vous en donnez un, puisqu'à cet égard, le doute ne vous est pas permis ?

CÉLIE. Que de mots pour un, & qui ne le valent pas !

Le Lecteur remarquera, s'il lui plaît, que, pendant ce dialogue, Monsieur de Clerval *n'a pas un moment suspendu ce qui l'occu-*

poit; & que Célie*, soit qu'elle se flatte qu'il ne sauroit s'y fixer sans que cela le conduise où elle veut; ou qu'elle soit de ces personnes qui ne sauroient faire deux choses à la fois, dans l'instant qu'elle a recommencé à parler, a cessé toute résistance; & en ne sachant même la Physique que médiocrement, on n'aura pas de peine à concevoir que sa fierté ne peut qu'en être considérablement altérée; Monsieur* le Duc*, sur-tout, n'ayant pas un seul instant perdu son objet de vue.*

CÉLIE. (*avec plus de desir que de pouvoir de se fâcher beaucoup.*) Monsieur... je vois bien quelle est votre intention... mais je vous avertis, si vous n'aimez pas les statues, que vous en trouverez une.

LE DUC. (*Du plus grand sérieux.*) Qu'à cela ne tienne : cette menace ne m'effraye pas; il semble que *Prométhée* m'ait légué son secret.

Pour trouver cet endroit un des plus beaux de cette histoire, aussi intéressant qu'il l'est, il faut se rappeller combien il importe à Monsieur de Clerval *de ne laisser à* Célie *aucun prétexte; & combien il importe à celle-ci de pouvoir s'en réserver un. La menace qu'elle fait au* Duc*, annonce assez, & peut-être même un peu trop, ses projets, puisqu'elle ne peut les lui laisser deviner sans l'engager à faire,*

pour qu'elle ne mette point ici toute la séchereſſe dont elle ſe flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait : mais ſans compter qu'elle ignore les vues du Duc, *on ſait aſſez combien la colere eſt imprudente. L'impreſſion que nous font les choſes, ne dépendant pas toujours des diſpoſitions de notre ame, & y étant même quulquefois toute contraire; ce n'eſt pas à empêcher la ſenſation actuelle, mais à la maſquer ſi bien, que* le Duc *ne la ſaiſiſſe pas, que* Célie *croit devoir ſe borner. Ce n'eſt pas que, s'il eſt vrai que* Prométhée *lui ait fait le legs dont il ſe vante, la diſſimulation qu'elle veut ſe preſcrire, ne devienne d'un fort difficile uſage. Il eſt plus aiſé de feindre ce qu'on ne ſent pas, que de cacher ce que l'on ſent; & de ſe preſcrire la loi qu'elle s'impoſe, que de s'y conformer, ſur-tout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais peut-être qu'il ſe vante? A tout haſard, la plus grande majeſté doit ouvrir la ſcene, du côté de* Célie, *ſauf à en rabattre, ſi elle s'y trouve forcée; comme, du ſien,* le Duc *doit tout tenter pour qu'elle ne puiſſe la conſerver. Ce n'eſt pas, comme l'on ſait, que, dans le fond, il lui importe fort de la mettre dans le cas de ſe manquer de parole. Il y a des délicateſſes qui n'appartiennent qu'à l'amour, & des*

inquiétudes dont le desir seul ne sauroit être susceptible : mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire, est ce qu'il veut tenter; n'étant pas naturel que Célie *ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour, lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer, n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos Acteurs, tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici, c'est qu'après un long combat,* Célie *est forcée, non de s'avouer vaincue, mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au* Duc *de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant, & ne voulant pas l'être, il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.*

LE DUC. (*d'un ton presqu'aussi léger que son propos même.*) Si ces sortes de familiarités n'étoit, comme vous le dites, permises qu'à l'amour, à quoi donc serviroit l'amitié?

CÉLIE. Ah! *Monsieur*, les effets de ce sentiment ne se confondent pas plus que ces sentiments mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE DUC. Parlez-moi, je vous prie, avec franchise : vous le pouvez à pré-

fent : eft-ce que je fuis effectivement le feul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces privileges que les amants s'arrogent à l'exception de tout le monde; & fans qu'on fcache trop pourquoi ?

CÉLIE. Voilà bien, je crois, pour ne rien dire de plus, la queftion la plus ridicule qui fe foit jamais faite! Mais vous m'avez mife dans le cas de tout fouffrir de vous, & j'ofe dire que vous en abufez cruellement.

LE DUC. Se peut-il que vous me rendiez affez peu de juftice, pour me foupçonner du deffein auffi honteux qu'il feroit barbare, de chercher à vous humilier ?

CÉLIE. Ah ! je ferois par moi-même, bien loin de vouloir le penfer : mais s'il eft poffible que vous ne l'ayez point, comment voulez-vous donc que j'interprete vos difcours? Pouvez-vous me foupçonner capable de ce que vous imaginez, fans m'apprendre en même-temps, le peu d'eftime que vous avez pour moi ?

LE DUC. Vous croyez donc bien extraordinaire, votre conduite avec moi? Hélas! ce qui vient de fe paffer entre nous, fe paffe actuellement peut-être

au coin de plus de cent cheminées de Paris; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'auſſi bonnes raiſons que nous.

CÉLIE. S'il vous reſte encore pour moi, *Monſieur*, quelque ſentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure, & laiſſez-moi m'affliger éternellement d'une foibleſſe qui étoit ſi peu faite pour moi; & que, par cette raiſon, je n'ai pas aſſez craint.

LE DUC. Je n'avois, en vous en parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en conſoler; & je croyois ne le pouvoir mieux, qu'en vous diſant combien cette même foibleſſe que vous vous reprochez ſi cruellement, a d'exemples.

CÉLIE. Ingrat! puiſque vous pouviez ſi peu vous tromper à ce qui ſe paſſoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un inſtant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-temps pour vous, m'a jettée malgré moi-même? Tout vous faiſoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour ſeul, & même un amour auſſi tendre que le mien, pouvoit vous excuſer de le porter à ſon comble. Hélas! je me ſuis crue aimée; & dans les moments mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'é-

toit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

Le Duc. Je suis coupable, sans doute; & le suis même d'autant plus, que le reproche que vous me faites, est moins injuste. Je pourrois, si je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien sincérement je suis attaché à *la Marquise* : mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore que, dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont su que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes, ayant tant & de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête?

CÉLIE. Non, *Monsieur*, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens ; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entiere à l'amour & à ses erreurs, que dans les instants mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (& avec quelle inhumanité encore !) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous, autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

LE DUC. Quoi ! moi ! ne le prononcer que pour le reprendre ; & presqu'au même instant que vous l'auriez entendu !

CÉLIE. Ah ! cruel ! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche !

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

CÉLIE. Que de délicatesse ! Eh ! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même ? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effet : il vous en auroit coûté des plaisirs ; & c'est ce qu'un homme n'a jamais su sacrifier.

LE DUC. Mais, ma chere *Célie*, ne

ſoyez pas injuſte, & daignez un inſtant conſidérer votre poſition & la mienne. Je ſuppoſe que je répondiſſe à vos ſentiments, comme vous le voudriez, & que moi-même je le deſirerois....

CÉLIE Ah! ſi vous le deſiriez!

LE DUC. Eh bien! que voudriez-vous que je fiſſe? Amie intime de *la Marquiſe* comme vous l'êtes, me preſcririez-vous de vous la ſacrifier?

CÉLIE. L'amour feroit mon excuſe.

LE DUC. Vous vous abuſez, ma chere *Célie*, j'oſe vous en répondre: loin qu'il vous excuſât, on ne voudroit voir en vous qu'une femme ſans mœurs & ſans principes, qui auroit immolé juſques au ſentiment le plus reſpectable de tous, au plaiſir paſſager de ſatiſfaire un caprice. Si l'amour ne juſtifie pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous fait commettre, comment peut-on ſe flatter qu'il les affoibliſſe aux yeux des autres?

CÉLIE. Un caprice! Eh! penſez-vous que tout le monde me rendît auſſi peu de juſtice que vous m'en rendez?

LE DUC. Non, aſſurément! On ne vous rendroit pas la même; & plût au Ciel que chacun pût, comme moi, lire

au fond de votre cœur ! Mais, encore une fois, quel en pourroit être le fruit ? Vous, qui connoissez si bien le public, pouvez-vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi qu'il rejettât la plus odieuse des infidélités ; ou, puisqu'il faut le répéter, qu'il consentît à vous en faire une excuse ?

CÉLIE. Ah ! s'il est vrai que ce soit un crime, que des femmes me condamneroient, ou l'ayant déja commis, ou avec l'intention de le commettre, & peut-être avec moins d'effort que moi !

LE DUC. Je n'en doute pas plus que vous-même : mais puisqu'il paroîtroit inexcusable à celles mêmes qui s'en feroient, ou s'en feroient fait le moins de scrupule, quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarteroit le plus ? Non, ma chere *Célie*, non, quelqu'amour qui vous transportât, jamais vous ne voudriez livrer au mépris, & dévouer à l'exécration publique, ni vous, ni ce que vous aimeriez.

CÉLIE. J'avoue, & vous me le faites sentir, qu'une pareille aventure feroit, en effet, à ma réputation, un tort peut-

être irréparable : mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vît, qu'une inconstance à laquelle on est trop accoutumé de votre part, pour qu'on vous fît de celle-là, un beaucoup plus grand crime que des autres?

LE DUC. Voilà ce qui, avec votre permission, n'est point aussi vrai qu'il vous le semble. On est, & j'en conviens, fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légérement, & à les quitter comme je les ai prises ; mais quelles sont celles, aussi, que je rends victimes de mon inconstance? Si l'on peut même me pardonner de les prendre, ayant un engagement auquel je devrois tant de respect, c'est qu'on est sûr que, malgré le caprice qui m'emporte, tout y est, & y sera toujours immolé : mais plus ce même public envie, & peut-être ne comprend pas trop mon bonheur; plus il honore la *Marquise* de son estime, moins il me pardonneroit de payer tant d'agréments, de vertus, & d'amour, de la plus lâche & de la plus noire des ingratitudes. Moi! la quitter! Ah! je lui ferois horreur, & je devrois me la faire à moi-même.

CÉLIE. Encore une fois, je sens tout ce que vous me dites; & j'avoue que

je n'ai rien à y oppoſer. Mais ſi je vous euſſe été un peu chere, la *Marquiſe* ne vous auroit pas perdu, & je vous aurois conſervé.

LE DUC. (*avec tout l'air du tranſport.*) Eh ! grand Dieu ! Que deſiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites enviſager ! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condeſcendance qui paroîtroit devoir aller ſi peu avec l'amour ?

CÉLIE. J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime : mais le malheur de le perdre, doit être inconteſtablement plus grand encore.

LE DUC. (*comme enchanté.*) Ah ! il n'y a que l'amour, & l'amour même le plus tendre, qui puiſſe être capable d'un ſi grand ſacrifice !

CÉLIE. Bien des gens, peut-être, n'y trouveroient que peu de délicateſſe.

LE DUC. C'eſt que ces gens-là ſeroient plus accoutumés à ſacrifier à la vanité qu'à l'amour.

CÉLIE. Je le crois à préſent comme vous ; mais ce matin encore, je penſois comme eux.

LE DUC. Hélas ! c'eſt que ce matin vous n'aimiez pas.

CÉLIE. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne croyois pas aimer.

LE DUC. Cela revenoit donc au même : car le sentiment qu'on s'ignore, doit être, à bien peu de chose près, comme le sentiment qu'on n'a point.

CÉLIE. Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte *la Marquise* : je vous la passe ; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

LE DUC. Eh quoi! pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance ?

CÉLIE. Vous le devriez, sans doute : mais vous avez depuis long-temps contracté une habitude à la légéreté, qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

LE DUC. Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidele ; mais parlons à présent un peu des arrangements qui nous restent à prendre. Vous ne desirez sûrement pas plus que moi, que *la Marquise* ait la plus légere suspicion de ce qui se passe entre nous.

CÉLIE. Ah ! Ciel !

LE DUC. Vous n'ignorez pas qu'elle

eſt d'une fineſſe & d'une pénétration exécrables ?

CÉLIE. Elle m'en a donné aſſez de preuves, pour que je doive en être plus convaincue que perſonne.

LE DUC. Ce n'eſt pas-là tout : elle joint à ſa ſagacité naturelle, une opinion de vous qui doit néceſſairement la rendre plus difficile à aveugler ſur le genre de la liaiſon que nous venons de former, que ſi elle ne l'avoit pas. Elle eſt, & je ne ſais pourquoi, perſuadée qu'il n'eſt point en vous de demeurer ſans rien faire ; & ſans doute, ſi vous vous obſtiniez à paroître toujours à ſes yeux, dans le déſœuvrement de cœur où vous étiez tout-à-l'heure, elle ne voudroit jamais croire qu'il fût réel ; vous obſerveroit ſans rien dire ; nous devineroit bientôt ; & je n'ai pas beſoin, je crois, de vous répéter à quel point il vous eſt important que cela n'arrive pas.

CÉLIE. Cela eſt dit, & convenu ; mais penſez-vous qu'en lui paroiſſant toujours occupée également du ſouvenir de *Prévanes*, & de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinſſe point à la tromper ſur mes diſpoſitions actuelles ?

LE DUC. Je doute fort que cela ſuffit :

ſans compter que, quelque bien qu'on puiſſe jouer un ſentiment qu'on n'a plus, il eſt impoſſible de le rendre comme quand on l'avoit, ſur-tout à des yeux qui l'ont vu dans toute ſa vérité; elle eſt déja, on ne peut pas plus ſûre, que vous avez à préſent plus d'envie de regretter *Prévanes*, que vous n'en avez le moyen, & que, de plus, vous ne ſoupirez qu'après l'heureuſe occaſion de ne vous en plus ſouvenir du tout.

CÉLIE. Je ne ſais ſur quoi Madame *la Marquiſe* a pu imaginer tout cela: moi-même, juſques au moment où vous m'avez déterminée, je n'avois, je vous jure, aucune raiſon de penſer que j'en fuſſe moins remplie; & je ne conçois pas, par conſéquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC. Ah! ſur cela, les autres voyent ſouvent bien mieux que nous-mêmes; & de plus, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de *Prévanes* n'ait point perdu dans votre cœur, en proportion de ce que j'y gagnois; & que de cet inſtant, vous ne l'ayez, ſans le croire, plus mollement regretté, que quand vous y étiez toute entiere.

CÉLIE. Oui, ſi je fuſſe convenue avec

moi-même de l'impreſſion que vous faiſiez ſur moi ; mais, en vérité, je ne m'en doutois pas.

LE DUC. Mais, pour croire ne pas aimer, m'en aimiez-vous moins ; & penſez-vous que ce ſentiment, tout ſourd qu'il étoit dans votre ame, y fût abſolument ſans effet ?

CÉLIE. Vous-même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fuſſions ce ſoir enſemble comme nous y ſommes ?

LE DUC. Non : je me doutois bien, cependant, de quelque préférence en ma faveur : ce n'étoit pas qu'en même-temps je ne la ſentiſſe fort reſtreinte ; mais il me paroiſſoit tout ſimple que, dans la poſition où vous ſaviez que j'étois, vous craigniſſiez de me la montrer dans toute ſon étendue ; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même, eſt en effet, le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'eſt-il pas vrai ?

CÉLIE. (*fort tendrement.*) Si je vous aime !

LE DUC. Vous deſirez, par conſéquent, que je puiſſe toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inſ-

pirez, & en recevoir de vos sentiments?

CÉLIE. (*en le serrant dans ses bras.*) Si je le desire! quelle question!

LE DUC. Je vous ai fait, ce me semble, sentir l'impossibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte *la Marquise*?

CÉLIE. Que trop?

LE DUC. Vous ne doutez pas plus à présent du desir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus?

CÉLIE. Je crois, en effet, sans trop me flatter, que vous ne me perdriez pas sans regret.

LE DUC. Je le dis avec chagrin; mais la loi de tromper *la Marquise* nous est prescrite par tant de raisons, que nous ne pouvons ni vous, ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver; je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

CÉLIE. Vous avez raison: mais à d'autres égards, cela me paroît bien scabreux.

LE DUC. Scabreux! point du tout: & serez-vous, d'ailleurs, la premiere à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas?

CÉLIE. C'eſt une injuſtice qu'on ne nous fait que trop ſouvent ; & même les trois quarts du temps, ſans que nous en ſachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu d'*Alinteüil* : je vous dirai pourtant que cela n'eſt pas agréable. . . .

LE DUC. Il me ſemble, pour moi, que ſi j'étois femme, j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas, que ceux que j'aurois.

CÉLIE. On pourroit accepter le marché, ſi l'un pouvoit ſauver de l'autre ; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC. Dans le fond, ces miſeres-là ſont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre poſition. Qui prendrons-nous pour tromper *la Marquiſe* ?

CÉLIE. En vérité ! je n'en ſais rien.

LE DUC. Pourquoi pas d'*Alinteüil* ?

CÉLIE. (*d'un air de dégoût*) Oh non ! on me l'a donné déja.

LE DUC. Eh bien ! on vous le redonneroit : le mal eſt-il donc ſi grand ?

CÉLIE. (*d'un ton plus affirmatif encore.*) Je n'en veux point : il eſt jaloux comme un tigre ; & s'il s'aviſoit de devenir amoureux, il ſeroit inſuppor-

table. Vous ſavez, de plus, comment il eſt avec *la Marquiſe* ; cela peut-il s'arranger ?

LE DUC. Vous avez raiſon : je n'y penſois pas. Aimeriez-vous mieux *Manſelles* ?

CÉLIE. Eh ! bon Dieu ! qui vous fait donc penſer à cet homme-là ? C'eſt l'être le plus ennuyeux !

LE DUC. On prétend que non ; & l'on aſſure même que, quoique dans un tête-à-tête, de quelque longueur qu'il ſoit, il ne ſe diſe pas quatre paroles, nous n'avons perſonne qui ait l'art de les rendre auſſi intéreſſants que lui.

CÉLIE. Ah ! *l'horreur !* lui-même doit avoir bien mauvaiſe opinion d'une femme qu'il fait intéreſſer. Eh bien !

LE DUC. Cela devient embarraſſant.

CÉLIE. Eh quoi ! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là ?

LE DUC. Qu'importe qu'il y en ait d'autres, ſi vous ne voulez d'aucun ?

CÉLIE. Mais enfin, vous ne m'en avez nommé que deux : je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raiſons.

LE DUC. Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même ?

CÉLIE. Parce que ce n'eſt pas moi que cela regarde, & que, de plus, je

ne crois point qu'il me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC. C'est-à-dire, que vous craindriez que je ne divinsse jaloux d'un homme, par la seule raison qu'il se seroit, plutôt qu'un autre, présenté à votre idée. Ah! je ne suis pas si tracassier! voyons donc, puisqu'il faut que tout roule sur moi: connoissez-vous *Bourville*?

CÉLIE. Oui; mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous?

CÉLIE. Je vous dirai que j'ai pensé assez peu là-dessus.

LE DUC. Votre indifférence sur cela m'étonne.

CÉLIE. Elle n'a pourtant, à mon sens, rien que de fort naturel: pourquoi voudriez-vous que je me fusse plus arrêtée sur Monsieur *de Bourville* que sur mille autres?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule, & que nous avons peu d'hommes d'une figure aussi distinguée.

CÉLIE. J'ai trouvé sa figure fort bien, & il m'a paru même qu'il y joint de l'esprit. Je pourrois, au reste, si j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément; car il n'a pas

tenu à lui que je ne le rendisse fort amoureux de moi.

LE DUC. Ah! ah! je ne m'en étonne donc plus.

CÉLIE. Eh! de quoi?

LE DUC. Du desir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire sa cour.

CÉLIE. Il me l'a marqué aussi: mais comme il débutoit avec moi par des sentiments auxquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craignisse; mais Monsieur *de Prévanes* étoit d'une jalousie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus maltraité.

LE DUC. Vous fîtes fort bien; mais l'amour *de Bourville* me dérange dans mes projets.

CÉLIE. Quels sont donc ceux que vous aviez formés?

LE DUC. Comme il est aimable, j'avois imaginé de l'offrir aux soupçons de *la Marquise*; mais puisqu'il est amoureux, cela ne se peut plus.

CÉLIE. Bon! amoureux! parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit, vous croyez que je le prendrai pour tel? De plus, il a une affaire à présent.

LE DUC. Ah! une affaire, si vous voulez : ce qu'il a ne mérite pas même ce nom-là ; & je puis vous répondre qu'il n'a point de la chose, une autre opinion que moi : au surplus, quand il y attacheroit plus d'importance, je suis bien sûr, n'eût-il même pas déja essayé de vous rendre sensible, qu'il ne vous verroit pas long-temps sans en avoir l'envie.

CÉLIE. Cela pourroit fort bien aussi ne pas arriver : ce qu'il a senti pour moi étoit peut-être moins vif qu'il ne me le disoit, & que vous ne l'imaginez; peut-être même ne sentoit-il rien.

LE DUC. Ah! C'est ce qui est impossible : n'importe : comme qui que ce fût que nous prissions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le diroit; toutes réflexions faites, rival pour rival, j'aime encore mieux *Bourville* qu'un autre.

CÉLIE. Vous devez être bien sûr que pour mon cœur, cela revient au même.

LE DUC. Vous consentez donc que je vous le présente?

CÉLIE. Oui; lui, un autre, qui vous voudrez; puisqu'il en faut un, cela m'est égal.

LE DUC. Voulez-vous que je vous l'amene demain ?

CÉLIE. Demain ! cela eſt bien prompt ! Il ſembleroit à votre empreſſement ſur cela, que vous ne pouvez vous voir aſſez tôt un rival.

LE DUC. Je ne dois pas avoir beſoin de me juſtifier là-deſſus ; mais je vous avoue que la pénétration de *la Marquiſe* me fait trembler ; & d'ailleurs, dans la poſition où nous ſommes reſpectivement, tant de choſes dont on ne s'apperçoit pas ſoi-même, échappent de deux parts, que pour l'empêcher de fixer ſes regards ſur nous, je ne ſais ce que je n'imaginerois pas, & combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CÉLIE. Aſſurément ! vous avez une belle peur de la perdre !

LE DUC. Je ne croyois pas que, dans le ſoin que je prends de vous dérober à ſes ſoupçons, ce fût cela que vous duſſiez voir.

CÉLIE (*fort affectueuſement.*) Ah ! *Duc*, ne nous brouillons pas !

LE DUC. Soyez donc raiſonnable, & n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des ſoins qui doivent ſi évidemment vous prouver le contraire.

CÉLIE. Eh bien donc ! je les prends pour ce que vous voulez. (*après un peu de réflexion.*) Mais parlez-moi naturellement, & songez que c'est ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC. Soyez sûre que ce sera aussi lui qui vous répondra.

CÉLIE. Ce que je vous inspire est-il de l'amour ?

LE DUC. Si je n'en avois point pour *la Marquise*, je ne douterois pas que ce n'en fût.

CÉLIE. Puis-je raisonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi, devienne jamais un sentiment?

LE DUC. Je l'ignore ; mais, pour pousser la franchise jusques au bout, je ne le présume pas.

CÉLIE. Vous me donnez un bel exemple ! & je vais l'imiter. Je connois peu Monsieur *de Bourville* : je ne sais si la froideur avec laquelle je l'ai vu, venoit de ma prévention pour un autre ; ou si c'est parce qu'il n'est pas né pour me plaire davantage : je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il est impossible qu'il plaise ; & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés : est-ce une disposition à lui rendre encore plus de justice ? N'en est-ce

est-ce pas une ? Encore une fois, je n'en fais rien. S'il est vrai qu'il ait, lui, un goût de préférence pour moi....

LE DUC. Je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

CÉLIE. Depuis trois mois !

LE DUC. Oui, plus ou moins.

CÉLIE. Non, vous ne vous trompez pas au temps; j'ai des raisons particulieres d'en être sûre. Puisque dans des circonstances qui ne devoient pas lui laisser le même espoir, que celles où il aura lieu de me supposer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas long-temps sans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui imposer silence, il faudra bien, sur-tout avec les idées que nous avons, que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le desirerois, je ne vous cache pas que cela me paroît possible.

LE DUC. (*Après avoir paru rêver un*

inſtant.) Eh bien! vous l'aimerez! heureuſement les droits de l'amant, & les complaiſances qu'on veut bien avoir pour l'ami, ne ſont point incompatibles.

CÉLIE. (*Après avoir auſſi rêvé.*) Pas abſolument, il eſt vrai, à la rigueur... Cependant...

LE DUC. Quoi! vous héſitez!

CÉLIE. Mais, non;... cela me paroît pourtant aſſez difficile à arranger.

LE DUC. Point du tout! C'eſt une erreur! à moins, toutefois, que les complaiſances que vous avez bien voulu avoir pour moi, ne vous devinſſent onéreuſes. En ce cas...

CÉLIE. (*Avec beaucoup de tendreſſe.*) Onéreuſes! Pouvez-vous le penſer! je puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez juſtice ni à vous, ni à moi. Mais voyons moins les choſes telles qu'elles ſont, que comme un jour, elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvez-vous pas devenir jaloux des ſentimens que je prendrai pour lui, s'il parvient à m'en inſpirer?

LE DUC. Ah! cela feroit d'une déraiſon dont je ne ſaurois me croire capable.

CÉLIE. Ne la ſuppoſons donc point: ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre, la ſorte d'amitié qu'il y aura entre nous, & en ſoupçonner le genre & l'étendue?

LE DUC. *Bourville* n'eſt point jaloux. D'abord de plus, comment voulez-vous que, préſenté ici de ma propre main, il puiſſe jamais, moi ſur-tout paroiſſant non-ſeulement approuver ſes ſoins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival?

CÉLIE. Tout cela eſt vrai; mais s'il venoit, malgré toutes vos précautions & les miennes, à avoir des inquiétudes? Vous ſentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliſer l'amant, il faudroit néceſſairement retrancher à l'ami les complaiſances qu'on auroit eues pour lui, ou, du moins, les ſuſpendre; & cela pourroit bien ne ſe pas faire ſans le fâcher.

LE DUC. C'eſt à celui qui a le moins de droit, belle *Célie*, ou qui, pour parler plus juſte, n'en a que d'abſolument précaires, à ſe ſacrifier; &, pénétré comme je le ſuis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites enviſager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas

une plainte que vous ne puſſiez pas entendre.

CÉLIE. Convenez que l'indifférence rend bien raiſonnable.

LE DUC. (*D'un air de dépit.*) Beaucoup moins que vous n'êtes injuſte.

CÉLIE. (*toujours tendrement.*) Allez-vous vous fâcher? Suis-je donc ſi injuſte de croire que vous ne m'aimez pas, lorſque vous ne ceſſez pas vous-même de me le dire?

LE DUC. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour & ce mouvement que nous appellons le goût; & vous penſez vraiſemblablement, qu'un cœur, parce qu'il eſt rempli du premier, eſt inacceſſible à l'autre?

CÉLIE. On prétend que cela devroit être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'eſt pas.

LE DUC. J'en ſuis un moi-même: j'aime *la Marquiſe* paſſionnément; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inſpiriez un goût ſi vif, qu'il m'eſt bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvements toute la différence qu'on dit.

Pour terminer, (car enfin, il faut finir) Célie *paroît douter de ce que le Duc vient de lui dire; & comme par la différence*

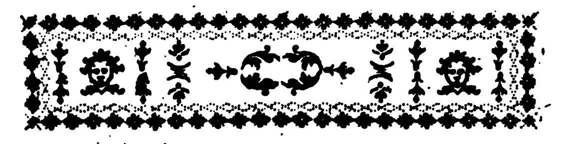
très-réelle qu'il y a, quoi qu'il en dise, entre ces deux mouvements, ce qui ne seroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc *donne à* Célie *une conviction complete qu'il ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparlent de leur arrangement, & s'y confirment. Ensuite, on vient annoncer à* Célie *qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos Lecteurs dans la salle à manger : après le souper, ils repassent dans le boudoir :* Célie *y montre encore des doutes ;* le Duc *les leve. L'heure de se séparer arrive : il quitte* Célie, *& va chez* la Marquise, *qui, si, pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.*

FIN.

LA NUIT
ET
LE MOMENT,
OU
LES MATINES
DE
CYTHERE.

Lisez, Censeurs rigides ; il n'y a point ici d'amour criminel. OVIDE.

[redacted]



LA NUIT ET LE MOMENT.

DIALOGUE.

CIDALISE, CLITANDRE.

CIDALISE, *voyant entrer Clitandre en robe de chambre.*

AH, bon Dieu ! Clitandre, quoi ! c'eſt vous ?

CLITANDRE. Votre ſurpriſe, Madame, a de quoi m'étonner ; je vous croyois accoutumée à me voir vous faire ma cour, & je ne comprends pas ce que vous trouvez de ſi extraordinaire dans la viſite que je vous fais.

CID. C'eſt que je croyois avoir quel-

que raiſon de penſer, que ſi vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un, ce ne feroit pas avec moi, & que, dans les idées que j'avois, votre préſence m'a étonnée.

CLIT. Cérémonie à part, ne produit-elle ſur vous que cet effet? Ne vous embarraſſé-je pas plus encore que je ne vous ſurprends? C'eſt qu'à la rigueur, cela feroit poſſible au moins.

CID. Cette idée vous eſt nouvelle. Me permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître?

CLIT. Mon intention n'eſt point de vous en faire un myſtere: mais voudrez-vous bien me dire auſſi pourquoi vous avez été ſi étonnée de me voir chez vous ce ſoir, lorſque tant d'autres fois cela vous a paru ſi ſimple?

CID. Il me le paroiſſoit alors que vous me donnaſſiez vos moments perdus; mais je ne vous crois pas aujourd'hui auſſi déſœuvré que je vous ai vu l'être quelquefois.

CLIT. J'avois ſur vous la même idée; & c'eſt ce qui fait préciſément que je ne ſuis pas ſans quelque ſorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma viſite un peu déplacée.

CID. Un peu déplacée! J'admire

tout à la fois le ménagement de vos termes, & passez-moi celui-ci, l'extravagance de vos idées. Voudrez-vous bien, au reste, me faire la grace de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui ?

CLIT. Oui, pourvu qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma présence ici vous cause tant d'étonnement.

CID. Vous serez bientôt satisfait. (*Elle passe dans sa garde-robe, revient, change de chemise : on la déchausse.*)

CLIT. Ah, Dieu ! quelle jambe !

CID. Oh ! finissez, Monsieur, vos éloges ne me font point oublier votre témérité.

CLIT. Je ne sais pas si c'est la premiere fois que je la loue; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas la premiere que j'admire.

CID. Allez vous mettre là-bas, ou sortez.

CLIT. Vous me traitez singuliérement, Madame; mais j'obéis. (*Elle se couche, dit à une de ses femmes de rester : Clitandre s'assied sur un fauteuil auprès du lit.*)

CID. Quoi ! réellement, Clitandre, vous n'avez de rendez-vous avec personne ?

Clit. Quoi! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Erafte?

Cid. Erafte! Mais, en vérité, vous n'y penfez pas mon pauvre Comte.

Clit. Et je vous jure, belle Marquife, que je ne penfe pas plus à aucune des femmes qui font chez vous, que vous ne fongez à lui.

Cid. Quoi! pas même à Araminte?

Clit. Araminte! Ah, parbleu! la plaifanterie eft délicieufe! Eft-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici, que vous croyez qu'il faut que je l'y amufe?

Cid. Certes, le tour eft fin! C'eft-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne favez pas pourquoi elle eft ici?

Clit. Oh! pardonnez moi: pour les efpérances qu'elle y a, je les devine; & vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y eft. Je ne vous comprends pas! il faut affurément bien craindre de manquer de monde, pour fe charger d'une pareille *efpece*.

Cid. En vérité, Clitandre, voilà une difcrétion bien inutile, ou un *perfifflage* bien ridicule! Vous verrez auffi que c'eft moi qui vous ai joué le mauvais tour de prier Célimene, & que c'eft

encore ma faute si Belise, Luscinde & Julie se trouvent chez moi en même-temps.

CLIT. Oh! pour celles-là, il ne se peut pas qu'ayant chez vous Cléon, Oronte & Valere, vous pensiez qu'elles y sont pour moi.

CID. Mais je ne jurerois pas que vous fussiez dans l'honneur qu'elles me font, pour aussi peu que vous le prétendez.

CLIT. Quelle folie! il y a plus de huit jours que je suis ici; ils y sont eux d'avant hier; elles y sont d'aujourd'hui, & il me paroit à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuser d'être venues pour moi, que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

CID. Vous ne me croyez pas non plus assez imbécille pour m'en flatter.

CLIT. Vous auriez tort, au reste, de vous plaindre de Valere, d'Eraste & de Cléon. Il sont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendoient: ils sont dans les grandes regles; & je parierois qu'ils n'en font pas autant pour tout le monde.

CID. Je sens toute la politesse de leur procédé; mais Clitandre, il est donc bien vrai que ce n'est pas vous qu'elles cherchent ici?

CLIT. Vous savez ce qu'elles font.

CID. En sais-je plus ce qu'elles voudroient faire ?

CLIT. Ah, Madame ! ce n'est pas, permettez-moi de vous le dire, sur des femmes qui pensent aussi-bien que celles-là, qu'on peut avoir de pareilles idées.

CID. En vérité, Clitandre, vous devenez bien ridicule ! Je ne vous presserai pas là-dessus, puisque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être; mais je ne pardonnerai jamais à Eraste d'être venu me gâter un souper qui devoit être si délicieux.

CLIT. Il ne me paroît pas extraordinaire que vous l'y ayez trouvé de trop: mais je vous avoue que je ne vois pas pourquoi, s'il n'y eût pas été, ce souper auroit été si agréable pour vous ?

CID. Quoi ! vous ne sentez pas ce que votre embarras, au milieu de quatre femmes que vous avez eues, & qui, sans doute, conservent encore des prétentions sur vous, auroit eu de réjouissant pour moi ?

CLIT. Il y auroit à moi de la sottise à vous soutenir que je n'ai eu aucune d'elles; mais il y auroit assurément plus que de l'indiscrétion à dire que je les

eus toutes. D'ailleurs, en ſuppoſant qu'elles m'ayent toutes honoré de quelque bonté, qu'eſt-ce que cela importe aujourd'hui à elles & à moi ? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde, des gens, que le haſard, le caprice, des circonſtances ont unis quelques moments, ſe ſouviennent de ce qui les a intéreſſés ſi peu ? Ce que je vous dis, au reſte, eſt ſi vrai, que ſoupant il y a quelque temps avec une femme, je ne me la rappellois en aucune façon, & que je l'aurois quittée comme m'étant inconnue, ſi elle ne m'eût pas fait ſouvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

CID. Je m'étonne que ce ſoit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces ſortes d'aventures.

CLIT. Je ſais qu'on vous en accuſe; mais il m'a paru qu'à cet égard, le manque de mémoire eſt égal dans les deux ſexes.

CID. Il eſt cependant plus ſingulier dans une femme que dans un homme.

CLIT. Je crois, tout préjugé à part, que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à ſacrifier. Si, par le plus grand haſard du

monde, il se trouvoit qu'une femme n'eût pas plus de sacrifices à faire que nous-mêmes, je ne vois pas à propos de quoi l'on voudroit qu'elle se rappellât de certaines choses plus que nous. Il n'est cependant pas aussi commun qu'on l'imagine peut-être, que deux personnes, qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaison, quelque peu de sentiment même qu'elles y ayent mis, s'en souviennent si peu; mais en même-temps, je ne crois pas qu'un oubli total de ces choses-là soit absolument sans exemple.

CID. Pour moi, j'aime à penser que cela n'est pas possible. Vous vous souvenez de Célimene, n'est-ce pas ?

CLIT. Cela est fort différent. Notre affaire a été longue, & je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pu l'oublier à ce point.

CID. Si vous dites vrai, elle est bien heureuse !

CLIT. J'en doute, puisque je ne m'en souviens que pour la mépriser au-delà de tout ce que je pourrois dire.

CID. Cruel ! j'ai pourtant à vous parler de sa part.

CLIT. De sa part ! à moi ! après tout, rien ne m'étonne d'elle.

CID. Elle prétend que vous lui faites les injustices du monde les plus criantes, & que vous vous obstinez à la condamner sans l'entendre.

CLIT. Vous savez mon histoire comme moi-même, Madame; & puisque vous ne me trouvez aucun tort, vous voudrez bien que je m'inquiete peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrois même m'empêcher d'être surpris que sachant à quel point vous la connoissez, elle eût osé vous prier de me parler pour elle, si Eraste, qui a eu pour vous & devant moi, les plus condamnables procédés, ne m'avoit pas prié aussi de vous parler pour lui.

CID. Sérieusement, Clitandre, il vous en a parlé?

CLIT. Oui, Madame, & avec une vivacité dont vous auriez sans doute été contente, si vous en aviez été témoin.

CID. Oh! très-contente! cela n'est pas douteux! Et selon toute apparence, il me charge de tous les torts de notre rupture?

CLIT. Il est naturel qu'il vous en donne quelques-uns; cependant, à ceux qu'il a lui-même, je le trouve assez modéré sur cet article; & à votre humeur

près ; que vous masquez, dit-il, sous le nom de délicatesse, pour pouvoir vous y livrer avec moins de scrupule, il dit que vous êtes assez bonne femme, & que vous ne manquez absolument pas de principes.

Cid. L'insolent ! je ne dirai sûrement pas de lui la même chose : mais n'avez-vous pas été confondu de l'air léger dont il est venu s'établir ici ?

Clit. Il est vrai que son apparition m'a un peu surpris. Ce n'est pourtant pas que j'aye cru qu'il vînt ici sans être sûr que vous ne le trouveriez pas mauvais ; c'est le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

Cid. De mon aveu ! pouvez-vous le croire ? Sept ou huit jours avant mon départ, je soupois avec lui chez la petite Comtesse. Il y fut question du séjour que je comptois faire ici ; il eut l'audace de me dire qu'il viendroit m'y faire sa cour. Comme je sais qu'il a des projets sur cette pauvre petite femme, & que jusques à présent elle n'entre pas dans ses vues, je crus que pour la déterminer, il vouloit lui donner de la jalousie, & qu'il me faisoit l'honneur de croire que j'ai de quoi l'allarmer ; mais j'avois reçu si froidement sa politesse, que je

vous avoue que je me flattois qu'il n'oseroit pas venir dans un lieu où il doit être vu avec moins de plaisir que personne, & que rien ne peut égaler la surprise que j'ai eue en l'y voyant arriver. Aussi l'ai-je traité comme vous avez fait Araminte, à qui il me semble que vous en voulez encore plus qu'à Célimene même.

Clit. Ma foi! en cas, comme je vous en soupçonne, que ce soit pour vous procurer quelques scenes agréables que vous avez voulu avoir cette femme, il faut convenir que vous avez bien réussi, & que le souper a été d'une gaieté merveilleuse.

Cid. Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarrassant & plus triste. Vous, entre deux femmes de qui les prétentions vous gênoient, (car vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avoient sur vous.) Moi, en face d'Eraste, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ses prétentions, de ses regards & de ses propos; non! en vérité! j'ai cru que j'en mourrois d'ennui & de fureur!

Clit. On en meurt à moins tous les jours, & je n'étois pas, je vous jure, plus à mon aise que vous.

CID. Pour votre féchereſſe avec Célimene, je n'en ai pas été bien ſurpriſe ; mais à l'égard d'Araminte que vous avez.....

CLIT. Moi! j'ai Araminte! voilà bien la plus abominable calomnie?

CID. Mon Dieu! ne vous fâchez pas tant contre moi! Eſt-ce ma faute, ſi le Public vous la donne?

CLIT. Le Public! le Public, avec ſa permiſſion, feroit mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il eſt encore plaiſant le Public?

CID. Clitandre! vous n'êtes pas de bonne foi!

CLIT. (*Lui répond fort bas.*) Il eſt ſûr que ſi vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me ſera pas aiſé de vous entendre.

CID. La belle fantaiſie! A propos de quoi donc cet air de myſtere?

CLIT. (*Toujours fort bas.*) Eh! Juſtine?

CID. Eh bien! que vous fait-elle?

CLIT. Oh! rien! c'eſt ſeulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, & que je ne puis, tant qu'elle reſtera dans votre chambre, m'expliquer librement ſur certains articles.

CID. Je ne vois pas pourquoi vous voulez l'en bannir aujourd'hui : tous ces jours derniers, elle ne vous y a point paru de trop.

CLIT. Cela se peut ; mais en le supposant comme vous, je n'avois pas les mêmes choses à vous dire. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais il me semble que si vous vouliez bien que nous fussions seuls, cela n'en feroit que mieux.

CID. Voilà une singuliere idée ! Justine est une petite fille fort sûre.

CLIT. Je n'attaque point sa discrétion, & je ne doute point que vos secrets ne soient fort bien entre ses mains ; mais vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille mettre les miens qu'entre les vôtres.

CID. Elle dort, & sûrement elle ne vous entend pas.

CLIT. Elle peut le feindre, & m'entendre : enfin, Madame, qu'elle soit ou non endormie, sa présence m'inquiete & me gêne. Ou permettez-moi de me taire sur ce que vous me demandez, ou consentez que nous soyons seuls.

CID. Seuls !... Mais pourquoi ?... en vérité ! cela est ridicule ! Non, toutes réflexions faites, je n'y consentirai jamais.

CLIT. Comme il vous plaira, au reste; mais je vous avoue que j'ai peine à comprendre votre répugnance sur une chose si simple, qui me paroît tirer si peu à conséquence pour vous, & qui m'est à moi si nécessaire.

CID. (*D'un ton piqué.*) Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît; mais assurément vous me ménagez peu! Justine, Justine! Voyez comme elle ne dormoit pas! Justine! vous pouvez vous coucher.

JUST. A quelle heure Madame veut-elle qu'on entre demain?

CID. (*Embarrassée.*) Mais voilà une singuliere question! A l'heure ordinaire, apparemment?

JUST. On attendra que Madame sonne. (*Elle sort.*)

CID. Eh bien! Monsieur, vous venez de l'entendre! elle vient de me tenir un joli popos! Voilà pourtant à quoi vous m'exposez!

CLIT. Mais, Madame, daignez donc vous mettre à ma place.

CID. Mettez-vous vous-même à la mienne, Monsieur. Croyez-vous de bonne foi qu'elle sorte de ma chambre sans la plus forte persuasion qu'elle nous y gênoit beaucoup; que nous sommes

arrangés, & que ceci, qui n'eſt bien aſſurément qu'une choſe de hafard à laquelle nous n'avons penſé ni vous ni moi, ne ſoit un rendez-vous très-décidé?

CLIT. Elle a donc l'eſprit bien mal fait, votre Juſtine!

CID. (*D'un ton un peu bruſque.*) Elle l'a comme tous les gens de ſon eſpéce; cela ne ſuffit-il pas? Vous-même, que penſeriez-vous ſi vous appreniez demain qu'un des hommes, qui ſont ici, a paſſé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'auroit employée qu'à me raconter des hiſtoires?

CLIT. Il eſt certain que je vous croirois pour cela quelque raiſon particuliere; mais Juſtine, qui eſt votre confidente, & qui ſait qu'il n'y a rien entre vous & moi, ne doit pas penſer là-deſſus comme je pourrois faire. Eh! plût au Ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux, & que je le fuſſe autant qu'elle me feroit l'honneur de le croire!

CID. Son abſence vous a rendu bien galant!

CLIT. Non, mais il eſt aſſez ſimple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'avois dû rien gagner à ſon départ;

que m'auroit fait qu'elle fût partie ?

CID. (*D'un ton fort sérieux & d'un air un peu allarmé.*) Au moins, Monsieur....

CLIT. Eh! Madame, vous me connoissez. D'ailleurs, que gagnerois-je à vous manquer, quand vous ne m'accorderiez rien de tout ce que je pourrois vous demander, ou que je vous offenserois si je voulois tenter quelque chose ?

CID. Au vrai, Clitandre, vous n'aimez donc pas Araminte ? (*Clitandre hausse les épaules.*) Mais pourtant vous l'avez eue ?

CLIT. Ah ! c'est autre chose.

CID. En effet, on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

CLIT. Et je crois de plus que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

CID. Vous m'étonnez. Je croyois que c'étoit une obligation que l'on avoit à la Philosophie moderne.

CLIT. Je croirois bien aussi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, elle a rectifié nos idées ; mais qu'elle nous a plus appris à connoître les motifs de nos actions, & à ne plus croire que nous agissons au hasard, qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous sussions raisonner si bien, nous

nous faiſions ſûrement tout ce que nous faiſons aujourd'hui ; mais nous le faiſions, entraînés par le torrent, ſans connoiſſance de cauſe, & avec cette timidité que donnent les préjugés. Nous n'étions pas plus eſtimables qu'aujourd'hui ; mais nous voulions le paroître, & il ne ſe pouvoit pas qu'une prétention ſi abſurde ne gênât beaucoup les plaiſirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai : eh ! que n'en réſulte-t-il pas pour nous ? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la ſociété ; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On ſe plaît, on ſe prend. S'ennuye-t'on l'un avec l'autre ? on ſe quitte avec tout auſſi peu de cérémonie que l'on s'eſt pris. Revient-on à ſe plaire ? on ſe reprend avec autant de vivacité que ſi c'étoit la premiere fois qu'on s'engageât enſemble. On ſe quitte encore, & jamais on ne ſe brouille. Il eſt vrai que l'amour n'eſt entré pour rien dans tout cela ; mais l'amour, qu'étoit-il, qu'un deſir que l'on ſe plaiſoit à s'exagérer, un mouvement des ſens, dont il avoit plu à la vanité des hommes de faire une vertu ? On ſait aujourd'hui que le goût ſeul exiſte ; & ſi l'on ſe dit encore qu'on s'aime, c'eſt bien moins

parce qu'on le croit, que parce que c'eſt une façon plus polie de ſe demander réciproquement ce dont on ſent qu'on a beſoin. Comme on s'eſt pris ſans s'aimer, on ſe ſépare ſans ſe haïr, & l'on retire du moins, du foible goût que l'on s'eſt mutuellement inſpiré, l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconſtance imprévue d'un Amant accable-t-elle une femme ? à peine lui laiſſe-t-on le temps de la ſentir. Des raiſons de bienſéance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un Amant ennuyeux, ou qui a ceſſé de paroître aimable ? tous ſes amis ſe relaient pour l'étourdir ſur le malheur de ſa ſituation. Lui prend-t-il un caprice ? dans la minute il eſt ſatisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumération ? nous trouvons les mêmes reſſources dans la reconnoiſſance des femmes avec qui nous avons un peu intimement vécu ; & je crois, à tout prendre, qu'il y a bien de la ſageſſe à ſacrifier à tant de plaiſirs quelques vieux préjugés qui rapportent aſſez peu d'eſtime, & beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la regle de leur conduite.

CID. Aſſurément, ſi vous croyez

tout ce que vous venez de me dire, vous avez jusques à présent agi bien peu d'après vos maximes; vous qui n'êtes pas encore consolé de l'inconstance de Célimene, & qui l'avez si tendrement aimée.

CLIT. Je l'ai adorée, j'en conviens! mais peut-être aussi est-ce moins ma façon de penser que je viens de vous peindre, que celle qu'il semble que quelques personnes ont aujourd'hui.

CID. Ah! quelques chagrins que la vôtre vous ait procurés, n'en changez pas. Il est possible, croyez-m'en, que vous rencontriez une femme plus digne de vos sentiments que ne l'a été Célimene; & vous auriez trop à vous reprocher, si vous cherchiez à vous venger sur une Maîtresse estimable, des affreux procédés de celle-là.

CLIT. Ce n'est pas non plus mon intention; & si vous connoissiez celle que mon cœur desire, vous ne me soupçonneriez pas d'une idée aussi injuste qu'elle seroit barbare.

CID. Vous n'aimez donc plus du tout Célimene?

CLIT. Non, je vous le jure; mais en revanche, je ne connois personne qui m'inspire un si souverain mépris.

CID. Prenez-y garde, Clitandre. Vous croyez la haïr; & quand on hait encore ce qu'on a tendrement aimé, il s'en faut beaucoup que le cœur ſoit guéri.

CLIT. Je l'ai haïe ſans doute, & avec une violence qu'il me ſeroit difficile de vous exprimer: mais il ne me reſte plus à préſent pour elle que ce mépris froid & paiſible dont perſonne ne pourroit ſe diſpenſer de l'honorer, ſi tout le monde ſavoit comme moi, combien elle en mérite; ce mépris enfin que vous, qui la connoiſſez ſi bien, avez pour elle.

CID. Seroit-ce Araminte qui l'auroit ſi abſolument bannie de votre cœur? j'aurois peine à le croire, & je vous avoue que j'en ſerois fâchée.

CLIT. Araminte! Mais de bonne foi, cela peut-il ſe ſuppoſer! Penſez donc du moins une femme que l'on puiſſe aimer un peu.

CID. Mais que vient-elle donc faire ici?

CLIT. Je crois que je m'en doute; mais cela ne dit pas que je l'aime.

CID. Pourquoi auſſi ne vous ſentant point en diſpoſition de la traiter mieux, ne l'avez-vous pas laiſſée à Paris? Car,

toute plaisanterie à part, c'est sans que je l'aye en aucune façon priée, & même sans qu'elle m'ait pressentie, qu'elle est venue s'établir chez moi; & je vous le dis naturellement, elle me feroit plaisir de s'en retourner.

CLIT. Et à moi aussi, je vous le proteste. Je vous assure de plus, que si elle ne s'en va pas, c'est que je m'en irai, moi.

CID. Non, Clitandre, elle restera, & vous ne vous en irez pas.

CLIT. En vérité! Madame, il est aussi trop singulier que vous croyiez que l'on puisse rester dans un lieu où l'on a le malheur de trouver une Araminte, surtout quand elle s'avise d'y être tendre.

CID. Oh çà! Comte, je suis votre amie, & je crois que vous ne doutez pas de ma discrétion. Puisque le hasard de la conversation nous a portés sur elle, ouvrez-moi votre cœur, & ne me cachez rien de ce qui s'est passé entre elle & vous. (*Il rêve.*) Ah! je vous en prie! au fond, après être convenu avec moi de l'avoir eue, doit-il tant vous en coûter pour me dire comment elle s'est engagée avec vous?

CLIT. Vous avez raison, & je sens bien que je ne devrois pas vous refuser

ce que vous me demandez; mais ce font des chofes fur lefquelles, foit principe, foit préjugé, je ne parle pas volontiers. Ce n'eft pas que je ne fache qu'elle mérite peu de ménagements, & que mille autres pourroient dire d'elle ce qu'elle m'a mis à portée d'en favoir; cependant....

Cid. Le beau fcrupule! Vous l'avez eue, je le fais; que vous refte-t-il à m'apprendre que des détails?

Clit. Cela eft vrai, & c'eft à caufe de cela précifément que je ne conçois pas votre curiofité. Ces fortes d'aventures font fi peu variées, que qui en fait une, en fait mille. Au refte, puifque vous le voulez, je ne vous cacherai rien.

Cid. Avant tout, ouvrez un peu plus ce rideau, je ne vois pas.

Clit. J'étois allé, au commencement de l'été, à la campagne chez Julie. Il y avoit beaucoup de monde, Araminte entre autres, que perfonne ne defire, & qui fe prie par-tout. Je commençois à perdre beaucoup de la douleur que l'inconftance de Célimene m'avoit caufée, & de jour en jour ma liberté me devenoit plus à charge. Je brûlois de me rengager; & fi vous me permettez de

vous le dire, mon cœur, qu'à votre entrée dans le monde vous aviez assez vivement blessé, reprenoit pour vous ses premiers penchants ; mais vous aimiez encore Eraste. Je me représentai fortement l'inutilité de mes vœux. La certitude de ne pas réussir, & la crainte de vous ennuyer & de vous déplaire en vous poursuivant avec cette opiniâtreté fatigante, que nous croyons nous devoir quand une fois nous avons expliqué nos desirs, m'obligerent à garder le silence.

CID. Vous fîtes fort bien. J'aimois en effet Eraste avec la plus grande vivacité ; & sûrement vous n'auriez pas eu à vous louer du succès.

CLIT. J'avois aussi quelques raisons de croire que quand même vous auriez été libre, vous ne m'en auriez pas rendu plus heureux. Quoi qu'il en soit, je n'imaginai même pas de vous informer des perfidies qu'il vous faisoit tous les jours. J'étois sûr que cette confidence ne feroit que vous tourmenter, & toutes réflexions faites, je crus devoir me taire, & sur mes desirs, & sur ses infidélités.

CID. L'ingrat! que je l'aimois! Croiriez-vous bien que depuis qu'il m'a for-

cée de rompre avec lui, il n'y a que bien peu de temps que je me sens pour lui cette indifférence profonde qu'il n'est plus possible de surmonter ?

CLIT. En ce cas, il est donc bien sot de n'avoir pas avancé son voyage ; car à ne vous rien cacher de ses idées, il n'est venu ici que pour se raccommoder avec vous, & il en a l'espérance.

CID. Ce n'est en lui qu'un ridicule de plus; mais j'avoue que je voudrois qu'il fût devenu sincérement amoureux de moi.

CLIT. Ah! qu'il entre encore d'amour dans ce desir!

CID. Je conviens que l'on pourroit le soupçonner ; mais je vous donne ma parole d'honneur que c'est sans aucune idée, que je doive me reprocher, que je le forme.

CLIT. A vous parler franchement, j'ai tant de peine à croire que vous l'aimiez, que je croirai bien aisément que vous ne l'aimez plus. Mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi, je vous prie, comment un petit homme si mauvais plaisant, si peu fait pour plaire, d'une si misérable santé...

CID. Ah! Clitandre, me feriez-vous l'injure de croire que j'aye pu faire

quelque attention à ce dernier article?

CLIT. Non, assurément! Mais c'est qu'un Amant malade, pour ainsi dire, de profession, est, à ce que je crois, toujours moins amusant qu'un autre. Vous conviendrez du moins que si ce n'est pas une raison de rejetter un homme, ce n'en est pas non plus une de le prendre.

CID. Aussi ne fut-ce pas ce qui me détermina en sa faveur. Grand Dieu! que l'amour est un sentiment bisarre! Quand je vois aujourd'hui ce même objet qui, il n'y a encore que si peu de temps, avoit sur moi tant de pouvoir; lorsque je juge de sang froid cet homme qui a été si dangereux pour mon cœur, j'avoue que j'ai peine à comprendre qu'il ait pu me tourner si violemment la tête, & que j'en sens contre moi-même la plus forte indignation.

CLIT. Vous êtes donc bien sûre que vous ne renouerez pas avec lui?

CID. Quelle idée! Dans le temps même que je mourois de douleur de l'avoir perdu, il a tenté vainement de me ramener à lui; & les dispositions où je me trouve, ne me permettent pas de craindre qu'il puisse à présent ce qu'alors il ne put pas.

CLIT. (*Avec inquiétude.*) Eſt-ce que vous penſeriez à en prendre un autre?

CID. Non, je vous le jure; mais s'il étoit vrai que j'aimaſſe, je me flatte que je ſaurois triompher de mon amour, & le laiſſer même ignorer à celui qui en ſeroit l'objet.

CLIT. Cruelle! pouvez-vous former de pareils projets!

CID. Eh! que vous importe que... Mais reprenez votre hiſtoire.

CLIT. Croyiez-vous que je n'euſſe rien de plus intéreſſant à vous dire?

CID. Je ne ſais; mais vous ne pouvez me dire rien qui me faſſe autant de plaiſir.

CLIT. Ce que vous me dites eſt aſſez peu poli; mais vous affligez plus mon cœur, que vous ne mortifiez mon amour-propre.

CID. Finiſſez donc! Attendrai-je éternellement? Vous êtes inſupportable!

CLIT. Eh bien! Araminte, en me voyant, me deſtina *in petto* au glorieux emploi de l'amuſer. Vous ſavez avec quelle promptitude elle fait connoiſſance, vous connoiſſez ſon indécente familiarité, & ſes agaceries, mille fois plus indécentes encore. Nous ſommes libertins: je n'avois rien dans le cœur

pour me défendre d'elle. Elle ne me toucha point, mais elle me tenta. Je lui parlai ſur le ton qui convenoit également à ſon caractere & à la ſorte d'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi. Loin de s'en offenſer, les deſirs les moins flatteurs pour elle, & les moins tendrement exprimés, lui parurent une paſſion violente qu'elle ne pouvoit récompenſer trop tôt. La façon vive & aſſez peu honnête dont je lui expoſai mes intentions, acheva de me concilier ſon eſtime. Je lui dis des choſes très-libres; elle les prit pour des galanteries. Je ne voulois pas, comme vous le croyez bien, d'affaire en regle avec elle; mais je la jugeois bonne pour une paſſade, & je réſolus de m'en amuſer tant qu'elle reſteroit chez Julie. En revenant de la promenade, le haſard nous fit paſſer par un petit boſquet aſſez obſcur. Par le même haſard, nous nous étions inſenſiblement ſéparés de la compagnie. Je trouvai, & le lieu très-propre à prendre avec elle les plus grandes libertés, & elle ſi diſpoſée à me les ſouffrir, que je ne ſais comment elle eut la force de ne m'en pas remercier. En me priant le plus poliment du monde de finir, elle me laiſſoit con-

tinuer avec une patience admirable. Cependant une foibleſſe lui prit; & ce que je me reprocherai toujours! j'eus l'indignité d'abuſer de l'état où je l'avois réduite.

CID. Ah! grand Dieu! comment! vous!....

CLIT. Oui, Madame, on ne ſauroit pouſſer plus loin le manque de reſpect; j'en ſuis encore d'une honte!

CID. Mais, Clitandre, avec votre permiſſion, les faits ſont-ils bien tels que vous me les racontez?

CLIT. Ils ſont ſi ſimples, que je m'étonne que vous y trouviez de quoi vous faire une hiſtoire. Vous me connoiſſez aſſez pour ſavoir qu'ordinairement je ne ments pas. D'ailleurs, tout cela n'eſt qu'un coup de foudre, & ils ſont, depuis quelque temps, devenu auſſi communs que l'on prétend qu'ils étoient rares autrefois.

CID. Je vous avoue que je ſais qu'Araminte a eu quelques affaires, & que le Public la croit peu cruelle; mais elle eſt étourdie, aſſez méchante. Sa conduite eſt légere, ſa langue ne l'eſt pas moins. J'ai cru que la calomnie lui prêtoit beaucoup de choſes, & qu'elle étoit dans le fond plus coquette que

galante. Vous me confondez! Après!

CLIT. Je ſuis poli, moi; & quoiqu'elle ne me fît pas de reproches, je crus qu'il étoit de la bienſéance que je lui fiſſe des excuſes. Elle les reçut comme une ſuite de bons procédés de ma part, & en fut ſi enchantée, qu'elle voulut abſolument que j'allaſſe, quand tout le monde ſeroit couché, les lui réitérer dans ſa chambre. Cette affaire, comme vous le voyez, ne commence pas tout-à-fait ſur le ton du ſentiment, & il me ſemble qu'elle s'étoit miſe elle-même dans le cas de ne m'en pas oſer demander. Je lui rends juſtice; d'abord elle n'y penſa pas plus que moi. Le ſouper fut fort gai : elle m'y honora de toutes les faveurs qu'une femme, qui ne ſe contraint qu'à un certain point, peut accorder à quelqu'un en aſſez nombreuſe compagnie. Je les reçus comme je le devois, ou plutôt comme je ne le devois pas, puiſque j'y répondis. Cependant, par vanité, je la priai de vouloir bien ſe contenir un peu. Elle fut tout l'après-ſouper d'une tendreſſe exécrable. Enfin, on alla ſe coucher, & je paſſai dans ſa chambre le plutôt qu'il me fut poſſible.

CID. Vous y allâtes!

CLIT. Assurément! que vouliez-vous donc que je fisse ? Pouvois-je manquer à ma parole ? Elle m'attendoit ! Je la trouvai couchée, & j'avoue que je crus qu'après toutes les libertés qu'elle m'avoit laissé prendre, celle de me mettre dans son lit n'avoit rien qui dût la choquer à un certain point. En effet, la seule chose qu'elle me demanda, fut de vouloir bien éteindre les bougies, ou de fermer les rideaux. Cela ne me parut qu'un caprice : je ne les aime pas, & je lui refusai durement la grace qu'elle me demandoit. Quand elle vit que je ne me prêtois pas à ses intentions, elle eut la complaisance de plier à mes volontés. Les bougies resterent allumées, & les rideaux ouverts. Nous commençâmes à en agir ensemble familiérement ; & j'étois sur le point de lui avoir encore les dernieres obligations, lorsqu'une tendre inquiétude la saisit. Elle se rappella que je ne lui avois pas encore dit que je l'aimois, & me protesta, si je ne la rassurois pas sur mon cœur, que quelque extraordinaire que fût le goût qu'elle avoit pour moi, & quelques preuves même qu'elle m'eût déja données de sa foiblesse, elle sauroit indubitablement la vaincre. Je sen-

tois bien que si elle m'eût aimé, elle n'auroit pas eu lieu d'être contente de ce qu'elle m'inspiroit; mais la bienséance, & l'état où j'étois, ne me permettoient que de la tromper, & je lui répondis que je ne concevois pas qu'avec les preuves actuelles que je lui donnois de mes sentiments, elle pût s'obstiner à en douter. Elle avoit jusques-là paru ne se livrer à sa tendresse qu'avec contrainte; mais la certitude d'être aimée bannissant ses scrupules, elle devint d'une tendresse, d'une vivacité, d'une ardeur incompréhensibles. Ah! si vous aviez vu, Madame! Non! c'est que cela étoit d'une beauté!...

CID. (*Séchement.*) Je le crois, Monsieur le Comte; mais n'en supprimez pas moins ces agréables détails.

CLIT. Enfin, quoique j'eusse dans le fond plus à me plaindre d'elle qu'à la remercier, je crus que la politesse me condamnoit à lui faire des remerciments; & si ce ne fut pas du fond du cœur que je lui en fis, je mis du moins dans les miens tant de galanterie, & elle en fut si contente, qu'elle n'oublia rien pour que je lui en fisse encore. Mon Dieu! quand j'y songe, que c'est une digne femme! Cependant, malgré tout

ce que je lui devois, & la forte d'égarement où nous mettent toujours les premieres bontés d'une femme, soit que nous devions, ou ne devions pas les recevoir avec transport, il m'avoit paru que j'aurois été plus heureux encore, & que j'aurois eu moins à prendre sur mon imagination, si elle eût eu autant à se louer de la nature, qu'elle sembloit le croire. J'ai le malheur d'être fort curieux. Mon doute me tourmentoit, je la priai donc de le faire cesser. Rien n'étoit si simple, ni même si galant que cette priere. Vous ne pourriez cependant que difficilement imaginer combien j'eus de peine à la lui faire agréer. Cette proposition blessoit mortellement sa pudeur.

CID. Ah! quel conte! Ce scrupule étoit bien placé!

CLIT. Enfin, elle ne vouloit pas, mais je voulois, moi; & quelque résistance qu'elle m'opposât, je voulus si bien, qu'elle fut obligée de céder. Ah! Madame...

CID. Quoi donc?

CLIT. Ah! quel monstre!

CID. Elle! vous m'étonnez! Je ne comprends pas ce que cette femme peut avoir de si horrible. Sa gorge n'est point

parfaite, mais elle n'eſt pas mal non plus. Elle a le bras bien tourné, la main aſſez jolie, le pied aſſez bien, & j'ai ouï dire que tout cela devoit faire penſer....

CLIT. Eh! mon Dieu! Madame, ſi vous ſaviez combien peu il faut ſe fier aux regles, & combien tous les jours, ſoit d'une façon, ſoit d'une autre, nous y ſommes attrapés, vous ne feriez pas ſi ſurpriſe de ce qu'Araminte ne tient pas tout ce qu'elle ſemble promettre.

CID. Qu'avant l'aventure du boſquet, vous jugeaſſiez d'elle comme je faiſois tout-à-l'heure, cela me paroît tout ſimple; mais ce que je ne conçois pas, c'eſt qu'après vous ayez été la trouver dans ſa chambre avec autant d'empreſſement que ſi vous l'euſſiez trouvé charmante.

CLIT. Si j'avois l'honneur d'être un peu plus intimement connu de vous, vous ne me feriez pas cette queſtion. D'ailleurs, après ce qu'elle avoit bien voulu faire pour moi, comment vouliez-vous que je lui refuſaſſe d'aller la trouver? Il ne me reſtoit de parti à prendre que de la ſatisfaire, ou de m'enfuir. Le dernier auroit ſans doute été le plus ſage; mais malheureuſement, il

ne me vint pas dans l'esprit. Au surplus, je m'étois instruit dans le bosquet moins que vous ne pensez. L'insolence n'a jamais permis l'examen; & si je n'eus pas de quoi la croire parfaite, du moins ne pus-je pas non plus la trouver aussi détestable qu'elle l'est en effet.

Cid. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'une femme, telle que vous me dépeignez Araminte, soit aussi galante. L'amour-propre devroit au moins lui tenir lieu de principes; car en supposant qu'elle se fût cru, en entrant dans le monde, tous les charmes imaginables, il ne seroit pas possible que tous les hommes qu'elle a eu, se fussent accordés pour servir sa vanité, ou que s'ils ont eu la politesse de la ménager, ou la fausseté de l'entretenir, que le peu de temps qu'ont duré les liaisons qu'elle a voulu former, & mille autres circonstances aussi propres à nous faire ouvrir les yeux sur nous-mêmes, ne l'eussent pas désabusée.

Clit. Nous sommes sur cet article aussi faux ou aussi polis que vous le croyez, & nous quittons ordinairement une femme sans chercher à l'humilier, à moins cependant que notre vanité ne soit intéressée à le faire. Il est certain,

au reste, que si j'eusse su combien la noble confiance qu'Araminte a en elle-même est mal fondée, je ne l'aurois pas prise ; mais j'étois à cet égard dans le cas du monde le plus cruel. Il y a fort peu de gens qui ne l'ayent eue ; mais il n'y a pas un homme d'un certain genre qui ait cru devoir se vanter de l'avoir possédée, & elle est peut-être la femme de France que l'on connoît le plus, & sur laquelle pourtant on trouveroit le moins de renseignements. Elle est enfin de ces sortes d'especes dont on ne dit rien, ou par égard pour soi-même, ou par méchanceté pour les autres.

CID. Vous ne la connoissiez donc point du tout ?

CLIT. Pardonnez-moi. Je la connoissois comme nous nous connoissons tous. Je l'avois trouvée deux fois à l'Opéra dans la loge de Julie ; j'avois soupé avec elle autant de fois, je crois, chez la même ; je l'avois rencontrée à la Cour chez les Princesses : mais dans toutes ces occasions, nous nous étions parlé fort peu ; & soit que mon attachement pour Célimene lui imposât, soit qu'elle-même eût à la Cour, contre sa coutume, quelque affaire suivie, elle m'avoit regardé avec une indifférence

que je voudrois bien qu'elle eût eu la bonté de me conserver.

CID. Je n'ai pas à présent de peine à le croire. Mais voilà un insupportable rideau, de retomber toujours! Arrangez-le donc de façon qu'on n'ait pas besoin de l'arranger sans cesse.

CLIT. Si vous le vouliez, je pourrois mieux faire. Vous n'êtes pas prude, je ne suis point impertinent; je vais m'asseoir sur votre lit. (*Elle lui fait place.*)

CID. Vous dûtes au moins lui trouver des charmes, qui en général vous touchent assez? Vous m'entendez, sans doute?

CLIT. A elle! elle n'en a point.

CID. Ah! pour cela, Clitandre, je ne saurois vous croire. Après ce que vous m'avez dit de ses transports, de sa vivacité....

CLIT. Vous vous trompez. Tous ces transports n'étoient pas plus causés par ce que vous pensez, que par l'amour-même, qui sûrement n'y entroit pour rien. C'étoit une galanterie qu'elle me faisoit gratuitement; pure générosité de sa part, ou, pour parler plus juste, habitude & fausseté. Elle sait que les femmes, qu'il nous est impossible d'intéresser, ne nous plaisent pas, & elle ne

feignoit tant d'ardeur, que pour me faire croire qu'elle m'aimoit, & pour m'en donner à moi-même.

CID. Puisqu'elle avoit dans le fond si peu de sensibilité, quel besoin avoit-elle de vous voir si ardent ?

CLIT. Elle a l'imagination fort vive & fort déréglée ; & quoique l'inutilité des épreuves qu'elle a faites en certain genre, eût dû la corriger d'en faire, elle ne veut pas se persuader qu'elle soit née plus malheureuse qu'elle croit que d'autres ne le sont, & elle se flatte toujours qu'il est réservé au dernier qu'elle prend, de la rendre aussi sensible qu'elle desire de l'être. Je ne doute même pas que cette idée ne soit la source de ses déréglements, & de la peine qu'elle prend de jouer ce qu'elle ne sent pas. Ajoutons aussi que ces sortes de femmes sont fort vaines, & que sans avoir besoin en aucune maniere qu'un homme soit si singulier, leur amour-propre desire de le voir tel, comme le nôtre quelquefois nous fait faire des efforts qui passent nos forces ou nos desirs. Je dirai plus, c'est qu'aujourd'hui il est prouvé que ce sont les femmes à qui les plaisirs de l'amour sont le moins nécessaire, qui les recherchent avec le plus de fureur, & que les

trois quarts de celles qui se sont perdues, avoient reçu de la nature tout ce qu'il leur falloit pour ne l'être pas.

CID. C'est une chose que je sais comme vous, & que j'ai encore plus de peine que vous à comprendre.

CLIT. C'est, je vous l'avoue, un fort plaisant siecle que celui-ci, & délicieux à considérer un peu philosophiquement.

CID. Faisons dans cet instant ce que ce siecle paroît faire toujours; ne refléchissons point. Cette admirable Araminte vous trouva-t-elle digne de tout ce qu'elle vouloit bien faire pour vous?

CLIT. Il faut que vous me croyiez bien peu vain & bien vrai pour me faire une pareille question. Qu'il y a de femmes à qui je mentirois, si elles m'en faisoient une pareille!

CID. Cela feroit assez égal avec moi.

CLIT. C'est ce que je pense; & pour vous dire la vérité, si elle eut de quoi ne pas regarder, comme perdus, les moments qu'elle vouloit bien me donner, elle n'eut pas lieu non plus de les regarder comme absolument bien employés. Elle, ne piquant pas à un certain point ma fantaisie, moi, n'étant plus assez jeune pour que la vanité me tînt lieu du goût qu'elle ne m'inspiroit pas,

vous pouvez aisément juger que la conversation languissoit quelquefois entre nous. Ne sachant plus que faire de cette grosse femme-là, connoissant assez ses ridicules pour ne pouvoir plus m'en amuser, ne pouvant avec décence la quitter si-tôt, & craignant l'ennui, je me divertis à chercher si elle étoit en effet aussi singuliérement tendre qu'elle se croyoit obligée de le paroître. Malgré l'art avec lequel elle jouoit ce quelle n'étoit pas, je m'étois fort bien apperçu de ce qu'elle est. Mais comme sur certaines choses les femmes sont extrêmement capricieuses ; que ce qui ne paroîtroit pas à l'une, digne de la plus légere attention, est pour l'autre un objet considérable ; qu'il y en a beaucoup qui, par une tournure d'esprit particuliere, préferent l'illusion à la réalité ; que chacune enfin a ses idées & même ses manies, je crus, puisque le sérieux l'avoit intéressée si peu, qu'il falloit l'essayer par les minucies. Ce parti non-seulement étoit le plus raisonnable ; mais encore, (ce qui peut-être vous étonnera) c'est qu'il me parut le plus convenable. Devineriez-vous bien, Madame, ce que j'eus l'honneur de lui dire ?

CID. Vous ne vous flattez pas peut-

être que je répondrai à cette question ? Quel fut le succès de vos soins ?

CLIT. De m'ennuyer à périr, & de me lasser comme un chien. Enfin, excédé d'elle & de ma sotte curiosité, j'allai gagner mon lit, en me promettant bien de ne plus faire de pareilles épreuves, du moins avec si peu de raison de les tenter.

CID. L'avez-vous eue long-temps ?

CLIT. Plus que je devois : cinq ou six jours, à ce que je crois, plus ou moins.

CID. Quoi ! cette femme que vous trouviez si horrible ? Libertin !

CLIT. Lorsque nous revînmes à Paris, nous en usâmes comme si c'eût été aux Eaux que nous nous fussions pris. Nous nous rencontrâmes plus d'une fois sans nous parler de rien, & même sans qu'elle & moi en pussions dire la raison; nous n'avions l'un pour l'autre que la plus simple politesse. Enfin, un mois après, je la trouvai à un souper que Valere nous donnoit à sa petite maison. Luscinde, elle, Julie, une petite Provinciale, parente de Luscinde, étoient les femmes. Les hommes étoient Valere, Oronte, Philinte, & moi. Le souper fut on ne peut pas plus fou. Lorsqu'il fut fini, chacun de nous s'écarta. Nous nous

partageâmes

partageâmes le jardin. Araminte, qui, pendant le souper, s'étoit ressouvenue de m'avoir vu quelque part, & m'avoit fait d'assez tendres agaceries, me dit, quand nous fûmes seuls, qu'elle avoit une grande nouvelle à m'apprendre, qu'il lui étoit arrivé un grand bonheur. Je devinai aisément ce qu'elle vouloit me dire, & mon premier mouvement fut de l'en croire sur sa parole; mais nous étions seuls: j'avois soupé; je me souvins qu'il n'y avoit rien sur quoi elle méritât d'être crue, & je voulus voir si elle me disoit vrai. Croiriez-vous bien, Madame, qu'elle m'avoit menti?

CID. Je m'en doutois. Une si noire perfidie ne vous donna pas apparemment le desir de renouer avec elle?

CLIT. De renouer! Je l'aurois battue! Cependant, depuis cette malheureuse nuit, elle a jugé à propos de s'acharner sur moi, a décidé que dans toutes les regles j'étois obligé de l'aimer, m'a suivi, tourmenté, excédé par-tout. Qu'elle y prenne garde! on n'a des complaisances pour elle que parce qu'on la croit sans conséquence; je la perdrai si je parle.

CID. Mais, Clitandre, ne me supprimez-vous pas quelques soins, quelques

lettres tendres, quelques ferments d'aimer toujours, mille chofes enfin qu'ordinairement les hommes comptent pour rien, & que nous avons toujours le malheur de compter pour trop? Eft-il bien vrai que vous n'ayez pas trouvé dans fa poffeffion plus de charmes, & que fa conquête ne vous ait pas coûté plus de temps que vous ne me l'avez dit?

CLIT. Non, Madame, je vous jure. Le fentiment, le goût & le plaifir ne font entrés pour rien dans notre affaire; & ce qu'elle me fait aujourd'hui eft d'une injuftice affreufe. En arrivant ici, elle m'a fignifié avec hauteur qu'elle venoit pour me faire expliquer. Je lui ai répondu avec tout le refpect que j'ai pour fon fexe, & tout le mépris que peut infpirer fa perfonne, qu'il ne fe pouvoit pas que nous euffions rien à démêler enfemble. Quand elle m'a vu fi bien armé contre la dignité, elle eft revenue au fentiment, & m'a demandé en grace d'aller cette nuit dans fa chambre, ou de la recevoir dans la mienne, & je l'ai bien cordialement affurée que je ne ferois ni l'un, ni l'autre.

CID. C'étoit en effet ce que vous pouviez faire de mieux: auffi dans le fond n'étoit-ce pas dans cette chambre-là que je vous croyois des affaires.

CLIT. Je n'en avois, comme vous voyez, que dans la vôtre. Mais à laquelle des femmes, qui sont chez vous, votre imagination m'avoit-elle donc destiné?

CID. A Julie, au moins.

CLIT. A Julie! Mais est-ce que je l'ai eue donc?

CID. Comment? si vous l'avez eue! En vérité! la question est admirable!

CLIT. Elle ne me paroît pas, je le confesse, aussi déplacée qu'à vous. Je trouve Julie fort aimable; mais vous m'étonnez de me croire avec elle d'aussi intimes liaisons; lorsque je ne lui ai jamais rendu de soins.

CID. Je crois pourtant savoir ce que je dis. Mais qu'avez-vous, Clitandre? vous frissonnez. Est-ce que vous vous souviendriez d'Araminte?

CLIT. Je ne serois pas surpris que son idée produisît sur moi cet effet; car véritablement ce n'est jamais sans horreur que je me la rappelle.

CID. Vous paroissez mourir de froid?

CLIT. Cela n'est pas bien extraordinaire. La nuit devient fraîche, je n'ai pour tout vêtement que ma robe-de-chambre, & je commence à la trouver terriblement légere.

CID. J'en ſuis fâchée. Je deſirois d'apprendre votre hiſtoire avec Julie, & ce contre-temps me choque à un point que je ne puis dire. De quoi auſſi vous aviſez-vous de n'avoir qu'une robe-de-chambre de taffetas ? La belle idée ! Mais il ne ſe peut pas, du moins je me plais à le penſer, que deſſous vous ſoyiez tout nud.

CLIT. Le plus exactement du monde. Eh ! pourquoi pas ? nous ne ſommes encore qu'au commencement de l'automne.

CID. (*Fort ſèchement.*) Vous pouvez être dans votre appartement comme il vous plaît ; mais vous me permettrez de vous repréſenter que pour paſſer dans le mien, vous vous êtes mis dans un aſſez ſingulier équipage.

CLIT. (*Embarraſſé.*) Vous me faites faire une réflexion qui me peine, & je ne ſaurois vous exprimer à quel point je ſuis honteux de vous faire penſer un inſtant que j'aye pu avoir l'intention de vous manquer.

CID. (*Avec dignité.*) Je crois ne mettre dans ceci ni humeur, ni ce qu'aujourd'hui l'on appelle *begueulerie*, & qui pourroit bien être ce que l'on appelloit *pudeur* autrefois ; mais je vous avoue que

je ne comprends pas comment vous aviez imaginé de paroître devant moi dans l'état où vous êtes.

CLIT. (*En lui baisant respectueusement la main.*) Ah ! Madame, vous me percez le cœur. Je n'étois qu'à demi, s'il faut dire, dans le dessein de passer chez vous. Je le voulois, je ne le voulois pas. Je craignois de prendre mal mon temps ; & si vous me permettez d'être vrai jusqu'au bout, l'idée du rendez-vous que je vous supposois, me tourmentoit au-delà de toute expression. Je n'ai jamais pu résister au desir de savoir si en effet vous en aviez donné un. Absorbé dans ma rêverie, je me suis machinalement laissé déshabiller ; je l'étois enfin quand je me suis déterminé à entrer chez vous. La confusion de mes idées, notre conversation qui a commencé sur le champ, une forte préoccupation ne m'ont pas permis de songer à l'état où j'étois, où j'ai le malheur d'être encore, & dont je vous demande autant de pardons que si j'eusse effectivement eu le dessein de vous offenser.

CID. (*Avec plus de douceur.*) Je suis bien-aise d'avoir moins à me plaindre de vous que je ne pensois ; mais vous

conviendrez, je crois, que toute autre à ma place auroit trouvé votre procédé d'une légéreté inexprimable.

CLIT. Je n'aurois pas été ſurpris non plus que toute autre que vous m'eût ſuppoſé quelque idée qui pouvoit prouver aſſez peu d'eſtime; mais vous, Madame, vous qui me connoiſſez, vous qui ſavez à quel point je vous reſpecte, (quoique vous ignoriez peut-être encore combien il me feroit impoſſible non-ſeulement de vous manquer, mais encore d'en former le deſir) comment ſe peut-il que vous me mettiez dans la néceſſité de m'en juſtifier?

CID. Je me ſens en effet ſi peu faite pour être mépriſée, qu'il ne vous ſera pas bien difficile de me faire croire que vous ne me mépriſez pas. Mais laiſſons cela, parlons d'autre choſe. Eh bien! Julie?

CLIT. Julie ſûrement ne meurt pas de froid comme moi à l'heure qu'il eſt; & cela ne m'inquiete guere.

CID. Il m'eſt aſſez égal auſſi que vous en mouriez; & dans quelque poſition que vous vous trouviez, je veux, ne fût-ce que pour vous punir, que vous me diſiez ce que je vous demandois lorſque vous m'avez forcée de m'interrompre.

CLIT. Vous desirez donc cette histoire bien vivement?

CID. Oui, très-vivement, je n'en disconviens pas.

CLIT. Eh bien! puisque c'est absolument que vous le voulez, je sais un moyen qui me mettra en état de vous la conter, si vous l'agréez.

CID. Et c'est.

CLIT. Mais c'est ce que vous ne voudrez peut-être pas?

CID. Voyons toujours.

CLIT. C'est... de me laisser coucher avec vous.

CID. Rien que cela?

CLIT. Pas davantage.

CID. (*D'un air moqueur.*) Vous avez perdu l'esprit, Clitandre, de me prendre pour une Araminte.

CLIT. Je n'ai pas une si lourde méprise à me reprocher. C'est, je vous jure, en tout bien & en tout honneur que je vous propose....

CID. Après tout ce que je viens de vous dire, ce seroit à moi une assez belle inconséquence de vous accorder ce que vous me demandez.

CLIT. Eh! Cidalise quand il est question de sauver la vie à quelqu'un, qu'est-ce qu'une inconséquence?

CID. Allez, Clitandre, vous êtes fou, mais de ceux qu'on enferme.

CLIT. Mais se peut-il que vous doutiez de mon respect pour vous ?

CID. Non, je veux croire que vous me respectez beaucoup ; & comme c'est une idée qui me flatte, je ne vous mettrai assurément pas à portée de me la faire perdre.

CLIT. Songez donc à ce que vous me dites. Nous sommes seuls. Tous vos gens sont loin de vous, hors Justine, qui ne vous seroit pas d'un grand secours, puisqu'il n'y a au monde personne de si difficile à réveiller. Vous êtes dans un état qui vous livreroit, presque sans défense, à mes emportements, si j'oubliois assez ce que je vous dois pour oser tenter rien qui vous déplût, & pourtant vous voyez que même vous trouvant plus aimable que quelque femme que ce soit, je ne vous ai seulement pas fait la plus légere proposition. Je ne vois pas bien pourquoi je serois moins sage dans votre lit que je ne l'ai été dessus. Accordez-moi, de grace, ce que je vous demande ; rien ne tire moins à conséquence.

CID. (*En colere.*) Oh ! Clitandre, vous m'excédez. Je n'y consentirai jamais.

CLIT. Eh bien ! Madame, il faut donc vous épargner la douleur d'y consentir. (*Ici il ôte sa robe-de-chambre, la jette dans la ruelle, se précipite dans le lit de Cidalise, & la prend dans ses bras*).

CID. (*Avec effroi.*) Clitandre ! Monsieur ! si vous ne quittez point mon lit ! si vous ne me laissez pas ! si vous ne vous en allez point, je ne vous reverrai de mes jours !

CLIT. (*Vivement.*) Mais, Madame, y pensez-vous ? Songez-vous que l'on peut entendre vos cris ? Que voudriez-vous, si quelqu'un venoit ici, que l'on imaginât de la situation dans laquelle on nous trouveroit tous deux ?

CID. (*Avec emportement.*) Tout ce qu'on voudroit. Il n'y a rien que je ne m'expose à faire penser, plutôt que de me voir réellement victime de votre témérité.

CLIT. Ah ! Madame ! Lucrece même ne pensa pas comme vous.

CID. (*Avec fureur.*) Je crois encore que vous plaisantez !

CLIT. Cela seroit assez déplacé dans la colere où j'ai le malheur de vous mettre, & je vous le proteste, beaucoup plus innocemment que vous ne pensez.

CID. (*Toujours du même ton.*) Allez,

Monſieur ; il eſt infame à vous d'abuſer, comme vous faites, de mon eſtime & de mon amitié. Laiſſez-moi, je vous abhorre ! Laiſſez-moi, vous dis-je.

CLIT. Si je vous retenois, c'étoit beaucoup moins pour vous faire violence, que pour vous empêcher de prendre un mauvais parti. Vous voilà libre ! eh bien ! que vous fais-je ? Je ſuis pourtant avec vous dans le même lit ; à ma ſageſſe, devriez-vous le croire ?

CID. Taiſez-vous ; je vous déteſte ! Que voulez-vous que penſent demain mes gens quand ils verront mon lit ?

CLIT. Rien du tout, Madame ; car je le referai avant que de m'en aller.

CID. Ah ! ſans doute ce ſera, je crois, un bel ouvrage.

CLIT. Vous verrez. Oh çà ! ne m'abhorrez donc plus tant ; rapprochez-vous un peu de moi, & que la tranquillité où vous me voyez auprès de vous, vous raſſure.

CID. Vous pouvez compter que ſi vous oſez tenter la moindre choſe, vous ſerez à jamais l'objet de ma plus cruelle averſion.

CLIT. Soit. Puiſſiez-vous en effet me haïr autant que je deſire que vous m'aimiez, ſi vous avez à vous plaindre de moi !

CID. Je ne pardonne pas même une proposition, quelque modérée qu'elle puisse être.

CLIT. Cela est dur, par exemple! N'importe, je le veux bien. Point de proposition; aussi-bien ne seroit-ce pour moi qu'une honte de plus.

CID. Je voudrois bien que vous le crussiez.

CLIT. Je ne sais pas comment les autres pensent sur ces sortes de choses; mais pour moi, je n'ai jamais trouvé plaisant d'être refusé. N'en étions-nous pas à Araminte?

CID. Non, nous l'avions passée. Mais est-ce que réellement vous comptez rester dans mon lit?

CLIT. Eh! Madame, il me sembloit que cela étoit arrangé, & que nous avions fait nos conditions.

CID. (*Riant.*) Quoique je sois assurément très-fâchée contre vous, il m'est impossible de ne pas rire de la singularité de ce qui m'arrive.

CLIT. Dans le fond je crois qu'il est plus sage à vous de vous en faire un objet de plaisanterie qu'un sujet de colere.

CID. De quoi vous avisez-vous aussi de vous opiniâtrer à entrer dans un lit

où l'on ne vous desire pas du tout, lorsqu'il y en a tant ici où je suis sûre que vous auriez été reçu à bras ouverts?

CLIT. Je ne puis pas douter, par exemple, qu'Araminte ne m'eût bien voulu faire cette grace; mais je crois qu'elle est la seule chez vous de qui je puisse l'attendre.

CID. Et la seule peut-être de qui vous ne la voulussiez point recevoir. Si Julie, par exemple....

CLIT. Julie actuellement ne me tente pas plus qu'Araminte, ou pour mieux dire, je ne desire pas l'une plus que l'autre; mais il est vrai pourtant que si bien absolument Julie le vouloit, je ne lui tiendrois pas rigueur comme à l'espece de monstre dont vous me parlez. Est-ce que cela ne vous paroît pas tout simple?

CID. C'est-à-dire que vous avez plus trouvé dans Julie de cette espece de sensibilité qui vous amuse tant, que l'autre ne vous en a montré.

CLIT. A mérite égal sur cet important article, n'est-il pas vrai que Julie devroit avoir la préférence?

CID. Cela n'est pas douteux. Mais en supposant que, pour parler comme vous, le mérite ne fût pas égal, je crois que l'on auroit beau jeu à parler contre la plus aimable des deux.

CLIT. Vous êtes donc bien convaincue que cette vertu, quand nous la rencontrons chez une femme, nous tient absolument lieu de tout ?

CID. Non, mais je suis persuadée qu'elle vous leur fait pardonner beaucoup de choses.

CLIT. Il est réel qu'elles nous en plaisent davantage, en général s'entend ; car tous les hommes ne sont pas là-dessus du même avis.

CID. Autant que j'ai pu le remarquer, vous n'êtes pas moins injustes à notre égard sur cet article, que vous ne l'êtes sur beaucoup d'autres. Une femme est-elle comme Araminte ? elle vous ennuye. Joue-t-elle ce qui lui manque ? elle vous choque. En a-t-elle ? quelque plaisir qu'il en résulte pour vous, vous la craignez. Comment faut-il donc qu'elles soient à cet égard pour vous plaire, ou pour ne pas vous causer d'inquiétude ?

CLIT. Comme vous, Madame ; qu'elles ayent cette sensibilité modérée que l'Amant lui-même est obligé de chercher, qui n'est émue que par sa présence, déterminée que par ses caresses, & que tout autre que lui voudroit vainement éveiller.

CID. Oserois-je bien vous demander qui vous a donné sur moi de si belles connoissances ?

CLIT. Eraste, sans doute, puisque je ne vis pas avec Damis.

CID. L'indigne ! Quoi ! il est donc vrai que les hommes se confient ces choses-là ?

CLIT. Oui, quand, ce qui leur arrive souvent, ils n'en ont pas d'autres à se dire ?

CID. Quelle horreur !

CLIT. Je n'aurai pas de peine à convenir que cela n'est pas bien ; mais ils n'attaquent presque tous une femme que par vanité ; & la vanité seroit-elle satisfaite d'un triomphe qu'on ignoreroit ?

CID. Que nous sommes à plaindre de ne le pas savoir !

CLIT. Je ne lui aurois sûrement pas fait les mêmes confidences, moi.

CID. Eh ! qui le sait ?

CLIT. (*Vivement.*) Quoi ! Cidalise, vous en doutez ? C'est quelqu'un que vous honorez de votre estime, que vous pouvez croire capable d'une pareille indignité ! Quelle réparation ne m'en devriez-vous pas ? Vous ne répondez rien ?

CID. C'eſt que je crois vous avoir aſſez peu offenſé. J'aime mieux, au reſte, avoir à vous demander pardon d'avoir trop mal penſé de vous, que de me mettre dans le cas d'être forcée de me reprocher d'en avoir penſé trop bien.

CLIT. C'eſt-à-dire que vous ne doutez pas que vous ne fuſſiez victime de la confiance que vous pourriez prendre en moi ?

CID. Je crois qu'il vous eſt aſſez égal qu'à cet égard je penſe de vous mal ou bien; & moi-même, pour vous dire la vérité, je n'ai pas encore arrangé tout-à-fait mes idées ſur votre compte.

CLIT. (*D'un air piqué.*) Oh! pour cela, vous n'aviez pas beſoin de me le dire. Il y a long-temps que je ne doute pas que je ne vous ſois l'homme du monde le plus indifférent.

CID. J'aimerois aſſez que vous m'en fiſſiez une querelle; il y auroit à cela bien de la vanité.

CLIT. Je croyois bien que vous y en trouveriez plus que de ſentiment; mais, avec votre permiſſion, cela ne dit pas que vous rencontraſſiez juſte.

CID. Ah! ah! cela eſt aſſez nouveau! Eh, ce que vous voudriez me

faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

CLIT. (*En s'approchant d'elle d'un air tendre & soumis.*) Mais de bonne foi, vous-même ne le croyez-vous pas ?

CID. Non, en honneur !

CLIT. (*En s'approchant d'elle un peu plus.*) En honneur ! vous me confondez. Je ne me flattois pas de vous trouver reconnoissante ; mais je vous avoue que je vous croyois plus instruite.

CID. (*Fort sérieusement.*) D'un peu plus loin, je vous prie.

CLIT. Quel sang froid ! & qu'il est insultant !

CID. (*Sèchement.*) Je ne sais s'il vous choque ; mais il me semble qu'il ne devroit pas vous surprendre. A ce que je vois, vous avez formé de grands projets, & conçu de terribles espérances !

CLIT. Je ne croyois pas me conduire de façon à mériter de pareils reproches.

CID. Mon Dieu ! je sais que vous n'en méritez aucun, & je crois aussi ne vous en pas faire ; mais je voudrois bien toujours que vous vous en allassiez.

CLIT. Je vous obéirois ſans balancer, puiſque j'ai le malheur de vous déplaire où je ſuis, ſi je ne trouvois pas de danger pour vous à vous quitter actuellement. Araminte ſûrement m'ira chercher, j'ignore quel temps elle prendra pour me faire ſa viſite.. J'ai à craindre, en ouvrant votre porte, de la trouver à la mienne, & cette aventure ſeroit d'autant plus affreuſe, que, comme vous ſavez, mon appartement eſt en face du vôtre.

CID. Ah! pourquoi vous a-t-on logé-là?

CLIT. Je n'en ſais rien; mais on ne m'auroit pas ſans doute donné cet appartement, ſi vous ne me l'aviez pas deſtiné.

CID. A quelle heure comptez-vous donc me quitter?

CLIT. Que ſais-je, moi? Demain matin. On ne ſe leve pas ici de bonne heure. Je m'en irai avant que l'on entre chez vous, & perſonne ne pourra ſe douter que j'ai paſſé la nuit dans vos bras.

CID. Dans mes bras!...

CLIT. Hélas! je me trompe : c'eſt vous qui êtes dans les miens, & qui ne m'en rendez que plus à plaindre.

CID. Ah! ne me rappellez point ce qui se passe entre nous; j'en suis d'une honte!... Mais, car il faut tout prévoir, si nous nous endormions? Il est vrai que c'est Justine qui entre toujours la premiere... Je serois cependant bien fâchée qu'elle vous trouvât ici. Il seroit impossible qu'elle imaginât qu'ayant fait une chose aussi singuliere que celle de vous laisser coucher avec moi, je n'eusse rien de plus à me reprocher.

CLIT. Véritablement elle ne le devroit pas; & par votre jolie conduite vous n'aurez pas dormi, vous vous serez ennuyée, & Justine par-dessus le marché, me croira l'homme du monde le plus heureux, & ne gardera peut-être pas ses conjectures pour elle toute seule.

CID. Non, toutes réflexions faites, je ne puis me prêter à cela. Il est au moins douteux qu'Araminte aille chez vous. D'ailleurs, la nuit s'avance: si son intention est de vous aller trouver, il y a apparence qu'elle l'a déja fait, & vous ne me persuaderez pas qu'elle attende dans le coridor que vous ayez la bonté de lui faire ouvrir. Non, encore une fois, Monsieur, il faut que vous vous en alliez; je le veux, & le veux absolument.

Clit. Soit, Madame, puiſque vous en voulez bien courir les riſques.

Cid. Ah! les riſques que vous voulez me faire enviſager, ne ſont rien, exiſtaſſent-ils, au prix de ceux qu'en effet vous me feriez courir, ſi vous reſtiez ici.

Clit. Ah! que craignez-vous de moi? Ce n'eſt pas avec les ſentiments, que vous m'inſpirez, que l'on oſe le plus.

Cid. (*D'un air moqueur.*) Vos ſentiments!....

Clit. C'eſt-à-dire que vous ne croyez pas que je vous aime?

Cid (*Avec humeur.*) Non aſſurément, je ne le crois pas: mais demain je pourrai peut-être vous dire mieux que ce ſoir, ce que je penſe de votre cœur. Vous me ferez, je vous le répete, le plus grand plaiſir du monde de ſortir de mon lit, & je voudrois bien n'être plus forcée de vous le redire.

Clit. (*Vivement.*) Pardonnez ſi je vous oblige à me le dire encore plus d'une fois. Le bonheur de me trouver avec vous, comme j'y ſuis en cet inſtant, eſt ſi doux pour moi, malgré les bornes que vous y avez miſes!... Ah! Madame, quelle idée? Eſt-il con-

cevable que je ſois couché avec la plus aimable femme du monde, & celle de toutes dont les faveurs me flatteroient le plus! que je la tienne dans mes bras, que je l'y ſerre! qu'il n'y ait entre elle & moi que les obſtacles les plus légers, & qu'elle ne me permette pas de les franchir!

CID. C'eſt en effet à moi une grande cruauté!

CLIT. Eh quoi! payerez-vous toujours mes ſoins de cette affreuſe indifférence?

CID. Je n'ai jamais dû croire que vous m'en rendiſſiez de bien ſérieux. Je ſais, à la vérité, que quelquefois je vous inſpire des deſirs; mais, Clitandre, des deſirs ne ſont pas de l'amour; & quoique vous les exprimiez, à peu de choſe près, comme la paſſion même, j'ai trop d'uſage du monde pour m'y méprendre. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez pas, & mille femmes feroient ſur vous la même impreſſion que moi.

CLIT. Que vous vous plaiſez à le croire! Cruelle!...

CID. Clitandre, nous ſommes amis depuis trop long-temps pour que j'uſe avec vous de tous les petits détours que

nous croyons ordinairement devoir à la décence de notre ſexe, & que dans le fond nous ne mettons en œuvre que pour ſatisfaire notre coquetterie. De votre côté, faites-moi grace de ce jargon frivole, & de cette fauſſeté avec leſquels vous faites tous les jours tant de dupes. Il ſeroit infâme à vous de me parler d'amour ſans en reſſentir, & je crois pouvoir vous dire que notre amitié, même à part, vous me devez d'autres procédés. Ou vous ne m'aimez pas aujourd'hui, ou (ce que j'ai des fortes raiſons pour ne pas croire) vous m'aimez depuis bien long-temps.

CLIT. Oui, Madame, je vous aime depuis l'inſtant que mon bonheur vous a offerte à mes yeux.

CID. Vous conviendrez donc, en ce cas, que vous vous êtes plu à vous chercher des diſtractions. Car enfin, ſans compter toutes les femmes de l'eſpece d'Araminte avec leſquelles vous vous êtes amuſé, vous avez eu, depuis que nous nous connoiſſons, Aſpaſie & Célimene. Vous les avez toutes deux très-tendrement aimées. La mort de la premiere a pu ſeule rompre les nœuds qui vous attachoient à elle; & ſi l'autre ne vous avoit pas fait la plus noire des per-

fidies, vous y tiendriez encore. Il est, permettez-moi de vous le dire, bien singulier que m'aimant autant que vous me le dites, vous ayez pu vous attacher si fortement à d'autres, & que vous ne m'ayez même jamais parlé de vos sentiments.

CLIT. Eh! comment vouliez-vous que je fisse? Lorsque nous nous connûmes, vous aimiez éperduement Damis. Il vous quitta, j'étois en Italie. Quand j'en revins, Eraste s'étoit attaché à vous. Si vous ne l'aviez pas encore, il vous plaisoit déja. Quel temps donc pouvois-je prendre pour vous parler de ma tendresse?

CID. Vous faisiez bien de vous taire, puisque vous me croyiez prise; mais vous auriez peut-être mieux fait de ne le pas croire si légérement. Il est encore naturel que je pense que si vous m'aviez aimée, vous auriez tâché de faire diversion. C'étoit du moins ce qu'un autre auroit fait; mais chacun a ses maximes.

CLIT. J'ai là-dessus celles de tout le monde, & vous m'auriez trouvé pour le moins aussi empressé qu'Eraste, si vous eussiez répondu avec moins de froideur à la lettre que je vous avois écrite de Turin sur l'inconstance de Damis, &

que vous euſſiez paru faire un peu d'attention à l'offre que je vous y faiſois de mon cœur.

CID. En effet, il eſt très-ſingulier que dans le temps que je mourois de douleur des infâmes procédés d'un homme à qui j'étois attachée depuis mon entrée dans le monde, je n'aye pas répondu favorablement à des propoſitions aſſez tendres, il eſt vrai; mais que je devois beaucoup plus attribuer à la politeſſe qu'à l'amour.

CLIT. Vous les auriez attribuées à leur véritable cauſe, ſi elles euſſent eu de quoi vous plaire. Non, Madame, mon amour vous auroit importunée, & ſans doute il vous importuneroit encore.

CID. Cela ſe pourroit; ma tranquillité me plaît. Les deux épreuves que j'ai faites, n'ont pas dû me diſpoſer à un nouvel engagement, & d'ailleurs je penſe de façon à ne pas vouloir paſſer perpétuellement des bras d'un homme dans ceux d'un autre. Fort jeune encore, j'ai eu le malheur d'avoir deux affaires; je m'en mépriſe. Le Public a été indigné de l'inconſtance de Damis, que je ne méritois aſſurément pas; mais il m'a blâmée d'avoir pris Eraſte, & avec un cœur tendre & vrai, n'ayant été que

foible, peut-être on me croit galante, ou du moins née avec de grandes dispositions à le devenir. Je dois, & je veux me laisser oublier.

CLIT. Eh! Madame, quand vous avez pris Eraste, est-ce d'avoir une nouvelle passion que le Public vous a blâmée? & pensez-vous que le choix de l'objet n'y soit entré pour rien? C'est une tyrannie de sa part peut-être; mais enfin, il veut que ce qui nous paroît aimable, lui plaise, & ne nous pardonne pas d'attacher un certain prix à ce qu'il ne juge point à propos d'estimer, & vous ne pouvez pas ignorer qu'Eraste ne s'est pas acquis son estime. J'oserai même vous dire que si vous m'aviez choisi, l'on n'en auroit point parlé de même. Eraste peut l'emporter sur moi par les agréments; mais j'ose dire que l'on fait de ma façon de penser un autre cas que de la sienne; & je n'en veux pour preuve que ce qui arrive à Célimene, plus perdue peut-être pour m'avoir quitté, qu'Araminte ne l'est pour se donner à tout le monde. Les dispositions où vous êtes, ne dureront pas toujours. Vous êtes née tendre; & si les malheurs que vous avez éprouvés, vous ont fait craindre l'amour, ils n'ont point

point détruit en vous le besoin d'aimer. Je crois vous devoir l'égard de ne vous pas importuner de mes sentiments; mais si jamais vous voulez vous rengager, n'oubliez pas, je vous en conjure, que je vous ai demandé la préférence.

CID. Nous verrons alors. Tout ce qu'à présent je puis, & crois même devoir vous dire, c'est que vous êtes de tous les hommes du monde celui que j'estime le plus, & que je veux bien même ne pas douter que je n'eusse été aussi heureuse avec vous que je l'ai été peu avec les deux indignes mortels à qui je me suis donnée.

CLIT. (*En lui baisant tendrement la main.*) Ah! Madame, vous comblez mes vœux! Je puis donc enfin vous parler de mon amour.

CID. On ne peut pas moins, à ce qu'il me semble. Vous venez de vous engager tout-à-l'heure à ne m'en parler jamais, & c'est une parole que je vous avertis que je ne vous rends pas.

CLIT. Ah! pouvez-vous penser que je vous l'aye donnée sérieusement, & que je puisse garder le silence sur une passion renfermée si long-temps, lorsque je puis me flatter qu'en le rompant, je ne vous déplairai pas?

CID. Je ne crois pas que ce ſoit cela que je vous ai dit ; mais laiſſons, de grace, cette diſcuſſion. Vous ne mourez plus de froid à préſent, & vous m'obligeriez de vous ſouvenir que vous me devez l'hiſtoire de Julie.

CLIT. En vérité ! Madame, il eſt affreux pour moi que vous vous ſouveniez encore qu'elle eſt au monde. D'ailleurs, je n'ai rien à dire de Julie, moi.

CID. Ah ! des réſerves ! j'en ſuis bien aiſe ! vous m'en verrez à votre tour.

CLIT. Encore une fois, Madame, je n'ai rien à vous dire de Julie. Si vous ſaviez de plus à quel point je raconte mal dans un lit, vous ne voudriez ſûrement pas m'y transformer en hiſtorien.

CID. Toutes ces excuſes ſont inutiles. Ou nous parlerons de Julie, ou nous ne parlerons plus de rien. Combien y a-t-il que vous l'avez eue ?

CLIT. Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, ſinguliérement opiniâtre ! Mais en ſuppoſant que j'euſſe eu Julie, & qu'il y eût dans notre affaire quelque choſe de fort plaiſant, & qui la diſtinguât de toutes les autres de ce genre, ce ſeroit actuellement l'hiſtoire la plus déplacée qu'il y eût au monde.

CID. Pour vous, peut-être !

Clit. Et si déplacée, que si l'on écrivoit notre aventure de cette nuit, & que dans la position où nous sommes ensemble, on vît arriver cette histoire-là, il n'y auroit personne qui ne la passât sans hésiter, quelque plaisir que l'on pût s'en promettre.

Cid. Ce seroit selon le goût & les idées du Lecteur.

Clit. Il n'y en a point, je crois, qui aimât que, pour un long narré, l'on vînt lui couper le fil d'une situation qui pourroit l'intéresser.

Cid. Je ne vois pas pour moi ce qu'il y a de si intéressant dans celle où nous nous trouvons. J'avoue qu'elle peut être extraordinaire, & qu'il n'est pas bien commun qu'un homme vienne se mettre d'autorité dans le lit d'une femme qui n'est faite, d'aucune façon, pour qu'on prenne avec elle une pareille liberté. On ne trouveroit pas cela vraisemblable, & l'on feroit bien. Il devroit le paroître moins encore qu'elle l'eût souffert; mais pour de l'intérêt & une situation, je ne vois pas....

Clit. Eh bien! Madame, quand tout ce que vous dites seroit vrai, je n'en voudrois pas plus avoir devant moi-même le ridicule de vous faire des hif-

toires, lorſque je ne dois vous parler que de ma tendreſſe, & tâcher de vous déterminer à y être ſenſible.

CID. C'eſt donc fort ſérieuſement que vous en avez formé le projet?

CLIT. Oui, Madame, & ce n'eſt, en vérité, pas de cette nuit.

CID. Je croyois avoir quelques raiſons de penſer le contraire; & ſi la nuit étoit moins avancée, je pourrois vous les dire; mais je ſens le ſommeil qui m'accable, & je voudrois bien que vous me laiſſaſſiez tranquille.

CLIT. Voyez, je vous prie, combien vous êtes inconſéquente!

CID. C'eſt encore une diſcuſſion dans laquelle je ne me ſoucie pas d'entrer. Inconſéquente, injuſte même, pis encore ſi vous le voulez, je conviendrai de tout, pourvu qu'il vous plaiſe de quitter mon lit.

CLIT. Si vous ſaviez combien j'aurois d'envie de n'en rien faire?

CID. A la rigueur, cela ſe pourroit; mais je ne crois pas que dans cette occaſion ce ſoit ni vos deſirs, ni vos répugnances que je doive conſulter.

CLIT. Oh çà! parlons ſérieuſement. Que voulez-vous me donner pour que je ne diſe pas que j'ai couché avec vous?

CID. Voilà une très-mauvaise bouffonnerie, Monſieur. Ne badinons pas, je vous prie, ſur cet article. Quand je ſonge à ma ſotte complaiſance !...

CLIT. Et moi à mon imbécillité !.... Ah ! ce qui m'en conſole, c'eſt que, comme effectivement elle eſt incroyable ; perſonne ne la croira ; & dans une ſottiſe auſſi grande que celle que je fais, c'eſt toujours beaucoup que de pouvoir mettre ſon honneur à couvert.

CID. Je vous entends ! C'eſt-à-dire que vous ne vous tairez pas ſur cette aventure, & que vous ne manquerez pas de vous vanter de l'avoir pouſſée auſſi loin qu'il eſt poſſible, & de ne m'avoir ménagée en aucune façon.

CLIT. Je ne croyois pas, par exemple, que ce que je viens de dire, pût s'interpréter comme vous faites. Mais, à propos de cela pourtant, s'il vous plaiſoit de m'accorder quelques faveurs ?

CID. Quelques faveurs ! Ah ! je n'en accorde pas, ou je les accorde toutes.

CLIT. Toutes ! eh bien, ſoit. (*Ici il perd aſſez indécemment le reſpect. Elle ſe défend avec fureur, & lui échappe.*)

CID. (*Avec une colere froide.*) Je vois, Monſieur, que quoique vous viviez

avec moi depuis long-temps, vous ne m'en connoissez pas davantage. Je n'emploierai point contre vous des cris, qui ne feroient que rendre ma sottise publique : mais comme je ne suis ni prude, ni galante, que les coups de tempérament & les éclats de vertu ne sont pas à mon usage, je ne ferai pas de bruit; mais vous ne m'aurez point; & s'il est vrai que vous pensiez à moi, vous aurez le chagrin de me voir rompre avec vous pour jamais. C'est à vous à voir actuellement le parti que vous avez à prendre.

CLIT. Ah! Madame, que je suis loin encore du bonheur que vous aviez semblé me promettre! & que, si vous pensiez sur mon compte comme vous me l'avez dit, vous vous offenseriez peu de tout ce que mon amour pourroit tenter! Eh! ne vous ai-je pas donné de mon respect les preuves les plus fortes que vous puissiez jamais en exiger? Je vous adore! Quand ma passion pour vous seroit moins vive, vous êtes belle, je suis jeune! La situation où je me trouve avec vous, est peut-être la plus pénible situation dans laquelle on puisse jamais se trouver. Je meurs de desirs, & vous n'en doutez pas! Ce-

pendant n'ai-je pas été auſſi ſage que vous m'avez preſcrit de l'être! Mes mains ſe ſont-elles égarées? Ai-je abuſé des vôtres? Et maître de diſpoſer, du moins à bien des égards, de la plus aimable femme du monde, ne m'avez-vous pas trouvé auſſi retenu qu'aujourd'hui je le ſerois avec cette exécrable Araminte qui m'inſpire de ſi violents dégoûts? Je veux ne point mériter de récompenſe, & que vous ne croyiez pas me devoir des faveurs par cette ſeule raiſon que je n'ai pas tenté de vous en arracher; mais qu'au moins l'effort que je me ſuis fait, trop cruel pour n'être pas l'ouvrage de la paſſion la plus vive qui fut jamais, vous prouve la vérité de mes ſentiments!

Cid. J'admire les hommes, & je conſidere avec effroi tout ce que le moment peut ſur eux! Vous n'étiez pas venu ici dans l'intention de me marquer tant de tendreſſe; & quoiqu'il ſe puiſſe que vous ayez toujours eu pour moi une ſorte de goût, & que même je doive croire que depuis que vous me voyez libre, il s'eſt accru, j'ai plus d'une raiſon de penſer que je ne vous inſpire pas d'amour. Mais vous êtes déſœuvré, ſeul avec moi la nuit; & par

une imprudence que je ne me pardonnerai jamais, qui n'eſt preſque pas croyable, & dont moi-même je doute encore, j'ai ſouffert que vous vous miſſiez dans mon lit ! Quand je ſerois moins bien à vos yeux, je vous inſpirerois des deſirs, & ſur-tout celui de triompher de moi dans ce moment même, pour avoir une aventure ſinguliere à raconter. Convenez que ſi je vous prête quelques motifs, je dois du moins beaucoup au moment de cette violente paſſion que vous voudriez que je vous cruſſe.

CLIT. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Madame, que je ſais que l'on eſt auſſi ingénieux à trouver des raiſons contre ce qui déplaît, qu'habile à s'affoiblir celles qui s'oppoſent à un goût qui nous eſt cher. Vous n'ignorez pas quand vous voulez paroître penſer de moi ſi déſavantageuſement, que je n'ai jamais eu le ridicule d'être homme à bonnes fortunes, ni d'attaquer, pour la ſeule gloire de les vaincre, des femmes pour qui je ne ſentois rien. Vous m'avez autrefois rendu volontairement cette juſtice; mais les temps ſont changés, & ce ſeroit en vain qu'aujourd'hui je l'attendrois de vous. Il faudroit, pour l'obtenir, que je vous aimaſſe auſſi peu que

vous le desiriez. (*En cet endroit il lui baise la main avec tendresse & respect, & continue jusqu'à ce qu'elle lui répond. De son côté, elle l'écoute avec une extrême attention, & un air fort embarrassé.*) Eh! Madame, pourquoi me chercher des crimes? pourquoi avoir la crüauté d'ajouter au mépris dont vous payez ma tendresse? Vous ne m'aimez point? Est-il possible que vous ne croyiez pas me rendre assez malheureux! Vous me reprochez mon silence! Quoi! c'est parce que je n'ai jamais osé vous dire que je vous aime que vous doutez de mes sentiments? Hélas! & dans quel temps ai-je pu me flatter que cet aveu ne vous déplairoit point? Ai-je jamais pu, sans vous offenser, vous dire que je vous adorois? Ignorois-je vos engagements, & devois-je imaginer que vous me pardonneriez de vous croire légere ou perfide? Je vous vois libre enfin; & assez heureux pour l'être moi-même, je pouvois, il est vrai, vous parler de ma tendresse; mais trop vivement épris pour ne pas toujours craindre, mes yeux seuls ont osé vous en instruire. J'ai cru qu'avant que de vous la découvrir, je devois travailler à y disposer votre cœur. Vous m'avez vu constamment attaché

ſur vos pas, vous préférer à tout, ne chercher que les lieux où je me flattois de vous rencontrer, & ne connoître de plaiſir que celui de paſſer ma vie auprès de vous. Eh bien! Madame, continuez donc de me haïr: vous me verrez, toujours conſtant & ſoumis, préférer toutes les rigueurs dont vous m'accablerez, aux faveurs que je pourrois attendre d'une autre. Mon amour vous déplaît, je conſens à ne vous en jamais parler, pourvu que vous me permettiez de vous le témoigner ſans ceſſe.

CID. (*Avec émotion.*) Ah! traître! ſerois-je en effet aſſez malheureuſe pour deſirer que vous me diſiez vrai? (*Ici Clitandre la ſerre dans ſes bras, & elle ne ſe défend que mollement.*)

CLIT. Cidaliſe! charmante Cidaliſe! que ſi vous le vouliez, vous me rendriez heureux!

CID. Eh! croiriez-vous long-temps l'être? Vous donner mon cœur, & tout ce que je ſais qu'enfin je vous donnerois avec lui, ne ſeroit-ce pas me remettre volontairement dans l'horrible ſituation dont je ne fais que de ſortir? Glacée encore par le ſouvenir de mes peines, je vous avoue que je ne regar-

de l'amour qu'avec horreur, & que je voudrois vous haïr de ce que vous cherchez à me plaire, & de ce que peut-être ce n'eſt pas inutilement que vous le cherchez.

CLIT. (*En ſe rapprochant d'elle.*) Daignez, de grâce, ne vous pas faire de ſi triſtes idées. Que ce que j'ai été juſques ici vous raſſure ſur l'avenir. Tournez les yeux vers moi, & que, s'il ſe peut, ils ne s'y arrêtent plus avec peine! (*Elle ſoupire.*) Ces craintes cruelles ne ſe diſſiperont-elles point, & paroîtrez-vous toujours déſeſpérée de vous voir dans mes bras? (*Elle ſoupire encore, le regarde tendrement, s'approche de lui, & ne le trouve pas à beaucoup près auſſi reſpectueux qu'il lui promettoit de l'être.*)

CID. (*En ſe défendant.*) Ah!... Clitandre!... que faites-vous?... Si vous m'aimez!... Clitandre!... Laiſſez-moi!... je vous l'ordonne. (*Il obéit enfin; elle pleure, & s'éloigne de lui avec indignation.*)

CLIT. (*D'un ton piqué.*) Je m'apperçois trop tard, Madame, qu'emporté par mon ardeur, me flattant à tort que vous ne la déſapprouviez pas, je me ſuis expoſé à vous déplaire. La douleur que vous cauſe mon audace, m'ap-

prend que je ſuis le dernier des hommes à qui vous voudriez accorder les faveurs que je viens de vous ravir, & je ne comprends pas en effet comment j'ai pu m'aveugler ſur cela ſi longtemps. (*Elle ne lui répond rien ; il ſe tait auſſi, en ſoupirant : enfin, voyant qu'il ne lui parle plus.*)

CID. (*Sans le regarder, & d'un ton fort ſec.*) Je crois, Monſieur, qu'il ſeroit temps que vous me laiſſaſſiez tranquille.

CLIT. Oui, Madame, je le penſe comme vous. Je ferai même plus que vous ne ſemblez exiger, & je vais vous quitter pour jamais.

CID. Allez, Monſieur. Puiſſiez-vous oublier mon imprudence, & ne m'en faire un crime ni devant vous, ni devant perſonne !

CLIT. Eh! Madame, je puis n'être pas digne de votre tendreſſe; mais je le ſerai toujours de votre eſtime, & vos procédés, tout durs qu'ils ſont, n'altéreront jamais dans mon cœur le profond reſpect que j'ai pour vous.

CID. (*ironiquement.*) J'aime à vous l'entendre vanter, après la façon dont vous m'avez traitée !

CLIT. Je ne chercherai point à excuſer une choſe qui vous a déplu, quoiqu'il

ne me fût peut-être pas bien difficile de la justifier; mais vous me voulez coupable, & je croirois l'être en effet, si j'entreprenois de vous faire remarquer votre injustice. C'est au temps que je laisse à vous la faire sentir, & plaise au Ciel qu'il ne m'en venge pas! Adieu, Madame, je vais... (*Il paroît chercher quelque chose.*)

CID. *Toujours sans le regarder.*) Que cherchez-vous donc, Monsieur?

CLIT. Madame, c'est ma robe-de-chambre. Dans la situation où nous sommes ensemble, je ne crois pas qu'il fût bien décent que je parusse déshabillé à vos yeux.

CID. (*Toujours froidement.*) Vous vous avisez tard d'observer les bienséances avec moi. Attendez, Monsieur, vous l'avez jettée de mon côté, & je vais vous la donner.

CLIT. (*Se rapprochant d'elle avec transport.*) Cruelle! est-il bien vrai que vous me perdiez avec si peu de regret, & que ce soit l'homme du monde qui vous aime le plus tendrement, que vous accabliez de votre haine?

CID. Hélas! Monsieur, vous ne savez que trop que je ne vous hais pas.

CLIT. Eh bien! s'il est possible que je

me fois trompé, que ces yeux charmants, où je viens de lire une fi vive indignation, daignent me parler un plus doux langage ! (*Elle lui fourit tendrement.*) Oui, Cidalife, j'y retrouve quelques traces de cette bonté dont vous aviez bien voulu me flatter; mais qu'ils font loin encore de ce fentiment que les miens vous expriment, & que je ne puis parvenir à faire paffer dans votre cœur !

CID. (*Après quelques inftants de filence.*) Vous voulez donc abfolument que j'aime ? Eh bien, cruel ! jouiffez de votre victoire, je vous adore.

CLIT. Ah ! Madame !... ma joie me fuffoque ; je ne puis parler. (*Il tombe, en foupirant, fur la gorge de Cidalife, & y refte comme anéanti.*)

CID. Les voilà donc encore revenus dans mon cœur ces cruels fentiments qui ont fait jufques ici tout le malheur de ma vie ! Ah ! pourquoi avez-vous cherché à me les rendre ? Hélas ! j'ignorois, ou plutôt je cherchois à ignorer la force & la nature du goût qui m'entraînoit vers vous, & peut-être en aurois-je triomphé, fi vous n'euffiez pas cherché à me féduire.

CLIT. (*Avec ardeur.*) C'en eft trop

je ne puis plus tenir à tant de charmes! Venez, que j'expire, s'il se peut, dans vos bras!

CID. Un moment de grace, Clitandre. Vous me connoissez; & puisqu'enfin je consens à vous livrer mon cœur, vous ne devez pas douter que vous ne soyiez un jour maître de ma personne; mais laissez-moi m'accoutumer à ma foiblesse, & donnez-moi la consolation de ne pas succomber comme la malheureuse de qui vous venez de me raconter les horreurs.

CLIT. Quoi! vous pouvez craindre que je vous confonde avec elle?

CID. Si j'étois assez heureuse pour que vous fussiez mon premier engagement, & que vous connussiez mieux ma façon de penser, vous ne me verriez ni les mêmes scrupules, ni les mêmes craintes; mais je ne vous apporte pas un cœur neuf; & de quelque prix que le mien puisse vous paroître aujourd'hui, je tremble que vous ne l'estimiez pas toujours autant que vous paroissez le faire, & que le peu qu'il vous a coûté, ne vous le rende un jour bien méprisable.

CLIT. Pourriez-vous me soupçonner de penser mal de vous, & doutez-vous

de mon eſtime ? Mais oui, car vous m'avez dit que je vous prenois pour une Araminte. Il étoit aſſurément flatteur pour moi, ce propos-là.

CID. Je n'ai peut-être rencontré que trop bien, & la façon dont je me rends...

CLIT. Eh ! comment vouliez-vous ne vous pas rendre ? Vous m'aimez. Quoique vous ne me l'ayez dit que d'aujourd'hui, ce n'eſt cependant pas de ce moment ci que je le ſais. Votre confiance en moi, les ſacrifices que vous m'avez faits ſans que je vous les euſſe demandés, ni que vous-même peut-être cruſſiez m'en faire; la ſorte d'aigreur que, toute douce que vous êtes, vous preniez contre les femmes que je voyois un peu trop ſouvent, ou que je louois devant vous; la crainte que vous aviez que je ne vinſſe pas ici; l'empreſſement avec lequel vous m'y avez toujours cherché; la gayeté que je vous y ai vue; l'humeur qui vous a ſaiſie à l'arrivée de toutes ces femmes; les regards inquiets & troublés qu'en les voyant vous avez jettés ſur moi; tout enfin ne m'a-t-il pas inſtruit de votre tendreſſe ? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles diſpoſitions, accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaiſon, moins en garde

par conséquent contre les libertés que je prenois, sûre d'être aimée, pressée également par votre amour & par le mien, vous eussiez pu résister à mon ardeur? & devez-vous comparer ce qui se passe entre nous, à ce qui s'est passé entre Araminte & moi? (*Il n'est peut-être pas hors de propos d'avertir ici le Lecteur, que pendant que Clitandre parle, il accable Cidalise de caresses fort tendres, qu'elle ne lui rend point tout-à-fait; mais auxquelles elle ne s'opposent pas non plus à un certain point.*)

CID. (*Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.*) A vous parler franchement, on ne peut pas en avoir moins d'envie; & la seule chose que je puisse actuellement avoir quelque plaisir à croire, c'est que je ne pouvois faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe; car vous ne sauriez concevoir combien j'ai de peine à me le persuader.

CLIT. Vous ne m'en êtes que plus chere; mais à quelque point que j'approuve votre délicatesse, je serois fâché que vous ne l'employassiez qu'à vous tourmenter.

CID. Hélas! puis-je être aussi tranquille que vous voudriez que je le fusse,

quand je ſonge qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raiſons pour blâmer ma conduite, que vous ne venez de m'en dire pour que je puiſſe me l'excuſer ? (*Il ne lui répond qu'en entreprenant : elle ſe tait auſſi, mais elle réſiſte.*)

CLIT. En vérité ! Cidaliſe, ce que vous faites eſt de la derniere déraiſon. Vous ne m'aimez donc point ? (*Elle le ſerre tendrement dans ſes bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croye, lorſque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendreſſe, & démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer ? Accordez du moins quelque choſe à mes deſirs.

CID. Vous ne ſauriez ſûrement pas les contenir, & je n'aurai peut-être pas la force de les arrêter. (*Ici il lui demande quelque choſe, mais preſque rien.*)

CID. Grand Dieu !... me tiendrez-vous parole, & reſpecterez-vous mes craintes ?

CLIT. Oui, puiſqu'enfin je ne puis les bannir de votre eſprit. (*Ici elle conſent à ce qu'il lui a demandé ; & comme elle l'a prévu, & eſpéré peut-être, il lui manque de parole. Le Lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.*)

CID. (*Avec assez de majesté pour l'instant.*) Ah! Monsieur, vous savez nos conventions?

CLIT. Hors celles de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayons fait aucune ensemble; mais quittez, de grace, cet air & ce ton qui ne sont pas faits pour nous. La cérémonie que vous conservez encore avec moi, me fait presque douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, & je ne saurois vous exprimer à quel point j'en suis blessé.

CID. (*Avec transport.*) Ah! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendresse; & je serois trop heureuse, si je vous en voyois toujours aussi satisfait, que vous aurez toujours lieu d'en être persuadé.

CLIT. Vous me baisez pourtant sans plaisir; & pendant que mon cœur vole sur vos levres & s'y pénetre de la plus douce des voluptés, je vous vois vous refuser au même bonheur, ou être incapable de le sentir.

CID. Pourquoi vous plaisez-vous à faire de mes mouvements une peinture si infidele?... Convenez donc que vous êtes bien injuste!

Les transports de Cidalise autorisant en

quelque façon les témérités de Clitandre, il lui demande des complaisances. Comme, sans être les plus fortes que l'on puisse exiger d'une femme, elles ne laissent pas que d'être singulieres, elle les lui refuse. Il les demande encore; nouveau refus : il en est piqué, & use d'autorité avec une insolence que l'on peut dire sans exemple, ou qui du moins n'est pas bien commune, & doit apprendre aux femmes à ne pas laisser mettre quelqu'un dans leur lit si légérement.

CID. (*Désespérée.*) Non!... Je ne veux pas.... vous m'offensez mortellement! Eh bien! Monsieur, vous voilà!... voilà pourtant comme je puis compter sur vous.

Loin que de si violents reproches le contiennent, & que la résistance de Cidalise, qu'il doit croire très-réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réussit; car que fera-t-elle, & quelles sont ses ressources? Ce n'est pas qu'elle ne lui dise qu'il est un impertinent; mais quand une fois on a pris sur soi d'en être un, il y auroit assez peu de mérite, & moins encore de sûreté peut-être à cesser d'offenser. Il continue donc d'abuser de la supériorité de ses forces, tout indigne que cela est. Ensuite il la regarde en souriant, & d'un air aussi

contént que s'il eût fait les plus belles choses du monde, & veut même lui baiser la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnoissance, toute respectueuse qu'elle est, est assez froidement reçue.

CID. (*Outrée, & d'un ton terrible.*) Laissez-moi, je vous prie, Monsieur: je suis indignée contre vous; vos procédés sont odieux.

CLIT. Mais voyez donc quelle est votre injustice! Avez-vous pu penser, je laisse même l'amour à part, que comblé des caresses d'une femme telle que vous, la modération que vous me prescriviez, fût en mon pouvoir? D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Ne seroit-ce pas à moi à m'offenser de vous voir me refuser les complaisances les plus ordinaires? Vous êtes trop singuliere aussi.

CID. Cela n'est pas douteux! je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'est pas-là pourtant ce que vous m'aviez promis.

CLIT. Cessez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'aye été d'assez mauvaise foi pour vous promettre quelque chose. Songez que dans les

termes, où nous en sommes ensemble, il n'est plus possible que je vous faisse des impertinences; & lorsque c'est vous qui offensez l'amour, n'allez pas croire que je blesse votre dignité.

CID. (*Bien plus doucement.*) Mais, mon Dieu! pensez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi? Vous avez raison! Si ma résistance n'étoit fondée sur rien, elle seroit du dernier ridicule; mais enfin, que les motifs en soient pitoyables ou sensés, vous m'avez, quoique vous en disiez, promis de les respecter, & je me crois du moins en droit de me plaindre de ce que vous me manquez de parole.

CLIT. Vous êtes donc bien fâchée? Ah! revenez dans mes bras; je meurs d'envie de vous pardonner vos injustices! Venez! ne vous dérobez pas à ma clémence!

CID. (*En riant.*) En vérité! vous êtes singuliérement ridicule! Ah! Clitandre! je vous sens bien! (*Apparemment elle a ici quelques raisons pour lui parler comme elle fait.*)

CLIT. N'allez-vous pas vous fâcher encore?

CID. Dans le fond, j'aurois de quoi; mais je vois bien, au train que vous prenez, qu'il faudroit que je ne fisse que cela, & ne fût-ce que pour vous attraper, j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

CLIT. Pour m'attraper! Où avez-vous donc pris cela, s'il vous plaît.

CID. Est-il donc vrai que je sois si injuste?

Le Lecteur aura ici la bonté de prendre garde que c'est à lui qu'on fait cette question. Si par hasard, & ce qu'on a peine à croire, quelque femme lit cet endroit, elle en doit apprendre à ne jamais insulter personne qu'à bonnes enseignes; c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle se garde bien de parler, dans de certaines occasions, d'après de simples probabilités auxquelles il seroit possible qu'elle fût attrapée, & qu'elle ne sauroit, pour montrer des doutes offensants, être trop sûre physiquement que cela ne peut pas tirer à conséquence.

Clitandre prouve donc à Cidalise, qui d'abord lui demande pardon, & qui ensuite se fâche très-vivement, qu'elle auroit beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'est en vain qu'elle lui dit qu'une plaisanterie si simple ne devroit pas avoir des suites si sérieuses. Soit qu'il en

soit réellement piqué ou qu'il la prenne pour prétexte, il est certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il falloit bien que de façon ou d'autre cela finît, & qu'elle eût à se plaindre de lui autant que vraisemblablement elle s'en flattoit.

En cet endroit, Clitandre doit à Cidalise les plus tendres remerciments, & les lui fait. Comme on ne peut supposer qu'il y ait parmi nos Lecteurs quelqu'un qui ne se soit, ou n'ait été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire & d'entendre ces choses flatteuses & passionnées que suggere l'amour reconnoissant, ou que dicte quelquefois la nécessité d'être poli, l'on supprimera ce que les deux Amants se disent ici, & l'on ose croire que le Lecteur a d'autant moins à s'en plaindre, que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaisir à composer lui-même d'après ses sentiments, qu'il n'en trouveroit à les lire.

Il est bien vrai qu'il peut y en avoir quelques-uns qui, ne sachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on est remercié, ne seroient pas fâché de pouvoir ici s'en instruire; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuse, & avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaisir de la surprise.

CLIT.

CLIT. (*Se remettant auprès de Cidalise, qui n'ose pas le regarder, ou ne le regarde qu'avec confusion.*) Eh quoi ! charmante Cidalise, voudrez-vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plutôt me punir d'avoir osé me rendre heureux? Je suis coupable sans doute; mais si vous vouliez vous rendre justice, vous trouveriez non-seulement bien des raisons pour me pardonner mon crime, mais même de quoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plutôt. (*Elle se tait, soupire, & s'obstine à ne le pas regarder. Il continue.*) Levez donc sur moi vos yeux. Qu'ils me disent, si votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïssez pas ! je ne puis vivre un instant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur? (*Il lui baise tendrement les mains.*)

CID. (*Toujours fâchée.*) Ah! traître!

CLIT. Eh bien ! accablez-moi de tous les reproches imaginables : il n'y en a point sans doute que je ne mérite; mais encore une fois, regardez-moi ! Dites-moi donc, de grace, quelle est l'inquiétude qui vous agite?

CID. Hélas! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre?

CLIT. (*Vivement.*) Ah ! ne vous livrez pas à de si injustes terreurs ! Je vous adore ! Rien ne m'a jamais été aussi cher que vous ; rien ne me le sera jamais autant.

CID. (*En le regardant avec une extrême tendresse.*) Est-il bien vrai que vous m'aimiez encore ?

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidalise qu'en l'accablant des plus ardentes caresses. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas sa façon de lever les doutes, ceux de nos Lecteurs, à qui elle pourroit ne point paroître commode, en prendront une autre, comme de faire dire à Clitandre les plus belles choses du monde, & ce qu'ils croiront de plus fait pour rassurer une femme en pareil cas.

CLIT. Eh bien, ingrate ! êtes-vous rassurée ?

CID. Ah ! Clitandre, quel dommage que je sache si bien que le desir n'est pas de l'amour !

CLIT. C'est-à-dire que vous doutez encore du mien.

CID. (*En soupirant.*) Ce doute seroit moins déplacé que vous ne semblez le croire ; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer : pourtant vous ne les détruisez pas.

CLIT. En croiriez-vous plus à mes ferments?

CID. Cette façon de me parler de votre tendresse n'amuseroit pas tant vos sens, & flatteroit moins votre vanité; mais j'avoue que toute trompeuse qu'elle pourroit être encore, elle calmeroit plus mon cœur que les transports que vous mettez à sa place.

CLIT. (*Tendrement.*) Ah! comment pouvez-vous un instant penser que je ne goûte pas un plaisir extrême à vous parler d'un sentiment qui pénetre mon ame, & qu'à la vivacité dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la premiere fois de ma vie?

CID. Non, je vous ai coûté trop peu, pour que je sois aussi heureuse que vous me le dites.

CLIT. En vérité, vous êtes bien peu raisonnable!

CID. (*En lui baisant la main avec transport.*) Vous ne savez pas combien je vous aime! combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous! combien même je vous hais de m'avoir aimée si tard! & quand je songe en effet que si vous aviez voulu, je n'aurois pas eu le malheur d'avoir Eraste, puis-je ne pas vous détester de me l'avoir laissé prendre?

CLIT. Erafte ! ne commençoit-il pas à vous plaire quand je revins ?

CID. Non, il le cherchoit encore ; & fi vous m'aviez, à votre retour, confirmé ce que vous m'aviez écrit, il l'auroit cherché vainement.

CLIT. Ah! fi je l'avois cru ! Mais comment pouvois-je vous fuppofer pour mon amour dans de fi favorables difpofitions, lorfque je vous voyois plus froide & plus réfervée avec moi qu'avec qui que ce fût, & qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié ?

CID. Le defir de fuir tout engagement, & la crainte que vous ne nuififfiez plus que perfonne à mes réfolutions, furent les premieres caufes de la froideur que je vous marquai à votre retour; & la douleur de vous voir reprendre Célimene, lorfque, malgré moi-même, je me flattois que vous n'aimeriez que moi, m'infpira pour vous une haine fi violente, que je ne fais encore comment elle a pu s'effacer.

CLIT. Je vous avoue que vos fentiments ne m'ont pas tout-à-fait échappé, & qu'un jour même, fur un mot que vous dites à l'Opéra, & qui depuis m'a donné bien à rêver....

CID. (*En le baifant avec fureur.*) Tu

l'entendis, ingrat! & tu n'y répondis pas!

CLIT. Que voulez-vous? Erafte, de qui vous connoiffez les rufes, s'appercevant fans doute de l'impreffion que vous faifiez fur moi, & craignant qu'enfin je ne vous en parlaffe, vint le lendemain, avec le plus grand myftere du monde, m'apprendre, plus d'un mois avant que vous le priffiez, qu'il avoit tout réglé avec vous, & ce fut cette fauffe confidence qui m'empêcha de vous entendre & de vous répondre, & qui me fit me rengager avec Célimene.

CID. Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne fauriez concevoir à quel point ce fouvenir m'afflige, ni combien je me méprife d'avoir eu la foibleffe de me livrer au plus perfide de tous les hommes, & à celui de tous peut-être que j'étois le moins faite pour aimer.

CLIT. C'eft comme moi, qui ne faurois comprendre comment j'ai pris une Araminte, & dix vilaines bêtes de la même efpece.

CID. Belife, par exemple.

CLIT. Du moins elle eft jolie.

CID. J'en conviens; mais elle eft à tout le monde.

CLIT. Oui, un peu, cela eſt vrai. C'eſt qu'elle a, malheureuſement pour elle, une ſorte de nonchalance dans le caractere, qui l'expoſe à l'inconvénient de ne ſavoir pas réſiſter; car elle ſeroit, ſans cela, abſolument ou à-peu-près comme une autre.

CID. Comment vous engageâtes-vous avec elle?

CLIT. M'engager! moi! Je la pris, à la vérité; mais ce fut ſans avoir un moment l'intention de la garder. C'étoit tout à la fois la femme de France que je mépriſois le plus, & qui me coûtoit le moins.

CID. Vous la prîtes pourtant.

CLIT. Mais, oui, il le falloit bien. J'allois lui faire une viſite que je lui devois depuis aſſez long-temps. Je ne ſais comment elle étoit diſpoſée; mais elle me fit des agaceries, & de ſi vives, que tout le mépris qu'en ce moment même elle m'inſpiroit, ne m'empêcha pas d'y répondre. Savez-vous bien que dans le fond cela eſt horrible?

CID. Vous croyez rire; mais je vous aſſure qu'il n'y a rien de plus infâme que de ſe livrer, comme vous faites preſque tous, à toutes les occaſions qui ſe préſentent.

CLIT. Vous ne sauriez imaginer aussi combien nous nous faisons de reproches de ces honteuses fragilités, lorsque nous nous trouvons, comme j'avoue que j'étois alors, avec la plus violente passion du monde dans le cœur, & pour une femme charmante assurément, puisque c'étoit pour Aspasie.

CID. Je suis bien sûre, malgré cela, que Belise ne vous en crut que pour elle.

CLIT. Elle est vaine, je suis ardent; il étoit naturel que, dans ce moment-là, nous nous trompassions tous deux.

CID. Cependant vous adoriez Aspasie?

CLIT. Si je l'aimois! A la fureur!

CID. Mais comment accordiez-vous votre tendresse pour elle, avec les complaisances que vous aviez pour Belise?

CLIT. Oh! je n'avois vis-à-vis de moi-même ni la mauvaise foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Belise, & dans l'instant même où elles prenoient le plus vivement sur moi, vous ne sauriez imaginer combien elle étoit loin de mon cœur, & à quel point j'y sentois l'empire d'Aspasie.

CID. Je le crois. Vous revîtes pourtant Bélise ?

CLIT. Oui. Elle n'avoit jamais, à ce qu'elle disoit, soupé en petite maison, & elle me demanda en grace de lui donner une fête dans la mienne. Il ne me parut pas possible, dans les termes où nous en étions ensemble, de ne la pas satisfaire sur cette fantaisie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amusa quelque temps, & que tous les reproches que je m'en faisois, ne m'empêcherent pas de la garder un mois. Il est vrai qu'Aspasie en passa plus de la moitié hors de Paris, & qu'alors j'avois réellement besoin qu'une femme, que j'aimois, ne fût pas si long-temps absente.

CID. Infidele !... Ah ! laissez-moi donc.

Pour bien entendre cette exclamation, qui paroît venir à propos de rien, il est nécessaire de savoir que Clitandre tourmente toujours Cidalise de façon ou d'autre. Nouvelles propositions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre; complaisance de Cidalise. Il faut, au reste, qu'elle se plaigne de se trouver trop sensible, & de paroître craindre que ce ne soit pour Clitandre une raison de se défier de sa constance. Car sans cela, que voudroient dire les propos qu'on va trouver ici ?

Clit. Vous avez de ſingulieres idées, d'imaginer que je vous reprocherai d'être ſenſible, moi qui avois toutes les peines du monde à pardonner à Célimene de ne l'être pas.

Cid. Cela eſt plaiſant! A la voir, j'en aurois tout différemment jugé.

Clit. Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle, & vous ne ſauriez imaginer combien ſur cet article il faut peu croire aux phyſionomies.

Cid. Ai-je l'air d'être ſenſible, moi?

Clit. (*En la regardant avec attention.*) Mais oui; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet paſſablement.

Cid. Ah! vous me déſeſpérez. La choſe du monde que je crains le plus, c'eſt de paſſer pour être ſi tendre. Vous ne ſavez ce que vous dites. Cette langueur que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur ſenſible; mais il me ſemble que ce n'eſt que les femmes qui ont une extrême vivacité, que vous accuſez d'être......

Clit. Non pas les connoiſſeurs; & nous laiſſons aux jeunes gens, qui entrent dans le monde, à croire que toutes les femmes ont beaucoup de cette ſorte de ſenſibilité, & que ſur-tout c'eſt chez

celles qui ont du feu dans les yeux, une grande vivacité dans leurs actions, & de l'inconsidération dans leur conduite, que l'on en trouve le plus. Pour nous, de la langueur, de l'indolence, de la modestie, voilà nos affiches.

CID. Vous deviez bien importuner Célimene ?

CLIT. Beaucoup moins que vous ne pensez. Soit caprice, soit vanité, la chose du monde qui lui plaît le plus, est d'inspirer des desirs; elle jouit du moins des transports de son Amant. D'ailleurs, la froideur de ses sens n'empêche pas sa tête de s'animer; & si la nature lui a refusé ce que l'on appelle *le plaisir*, elle lui a en échange donné une sorte de volupté, qui n'existe, à la vérité, que dans ses idées, mais qui lui fait peut-être éprouver quelque chose de plus délicat que ce qui ne part que des sens. Pour vous, plus heureuse qu'elle, vous avez, si je ne me trompe, rassemblé les deux.

CID. Je ne sais pourquoi; mais il me semble que j'aimerois mieux le partage de Célimene que le mien.

CLIT. C'est-à-dire que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quel-

que point que les idées de Célimene s'enflammassent, & dans quelque volupté qu'elles fussent la plonger, ce désordre ne lui suffisoit pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être convaincue que les bornes que la nature lui avoit imposées, ne pouvoient se franchir, elle n'en desiroit pas moins cette jouissance entiere que rien ne pouvoit lui procurer. Son imagination s'embrasoit; elle se révoltoit contre la froideur de ses sens, & mettoit tout en usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentoit brûler, & qui se répandoit dans toutes ses veines, devenoit enfin un supplice pour elle, & je l'ai vue plus d'une fois pleurer d'être livrée à des desirs si violents, & de ne pouvoir ni les éteindre, ni les satisfaire.

Cid. Si elle n'a pu parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchoit, je ne lui conseille pas de le chercher avec un autre.

Clit. Je doute en effet qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait, puisque c'est une sorte d'Eraste qui m'a banni de son cœur; aussi ne suis-je pas plus flatté que surpris de la voir se ressouvenir de moi un peu tendrement.

Cid. La reprendrez-vous, Clitandre?

CLIT. Comme vous reprendrez Eraſte, de qui je doute qu'à quelque égard que ce puiſſe être, vous ayez été contente.

CID. (*D'un air aſſez mécontent.*) Ce qui me paroît aſſez ſingulier, c'eſt que vous ſemblez croire que ce que vous imaginez qu'il eſt, me le rendoit inſupportable : c'eſt pourtant lui qui m'a quittée.

CLIT. Je n'en ſuis pas étonné. Ces ſortes d'amants, qui, au reſte, ne le ſont jamais que par air, après avoir ennuyé beaucoup une femme, finiſſent toujours par la quitter, & même avec auſſi peu d'égards que s'ils n'avoient pas beſoin de ſa diſcrétion.

CID. Il faut, au propos que vous tenez, que vous ayez vécu avec des femmes bien extraordinaires !

CLIT. N'allez pas croire cela ! Je vous jure que hors Aſpaſie & vous, il n'y a jamais rien eu de ſi ordinaire que les femmes qui m'ont honoré de leurs bontés.

CID. Mais, à ce que je vois, vous en avez eu quelques-unes ?

CLIT. Mais, oui. Comment voulez-vous qu'on faſſe ? On eſt dans le monde, on s'y ennuye, on voit des femmes

qui, de leur côté, ne s'y amusent guère : on est jeune ; la vanité se joint au désœuvrement. Si avoir une femme n'est pas toujours un plaisir, du moins c'est toujours une sorte d'occupation. L'amour, ou ce qu'on appelle ainsi, étant malheureusement pour les femmes ce qui leur plaît le plus, nous ne les trouvons pas toujours insensibles à nos soins. D'ailleurs, les transports d'un Amant sont la preuve la plus réelle qu'elles ayent de ce qu'elles valent. J'ai quelquefois été désœuvré ; j'ai trouvé des femmes qui n'étoient peut-être pas encore bien sûres du pouvoir de leurs charmes, & voilà ce qui fait que, comme vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

CID. Quelle pitié ! Il me semble pourtant que vous m'avez dit plus d'une fois, & cette nuit même encore, que vous n'avez jamais été homme à bonnes fortunes.

CLIT. Je ne l'ai pas du moins été long-temps, & je puis vous jurer que j'ai aujourd'hui peine à comprendre comment & pourquoi j'ai fait un si pénible & si méprisable métier. Ce fut d'abord malgré moi, & par la fantaisie de quelques femmes qui alors donnoient le ton, que je devins à la mode. La ré-

putation que mes premieres affaires me firent, m'en attira nécessairement d'autres; & sans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles que leurs vices encore plus que leurs agréments, mettent sur le trottoir, qui ne se crussent obligées de m'avoir, & qu'à mon tour je ne me crusse obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? La tête me tourna, & si bien, que, sans Aspasie, que j'attaquai comme alors j'attaquois toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de respecter les vertus, & à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurois peut-être encore tous les travers qui me rendoient en ce temps-là si brillant & si ridicule.

CID. Vous vous en croyez donc bien corrigé?

CLIT. Je le crois peut-être à trop bon marché; mais en cas qu'Aspasie eût laissé quelque chose à faire, je suis entre vos mains, & je ne connois de plus digne de finir son ouvrage, que la seule personne qui, à sa place, auroit pu le commencer.

CID. (*En le baisant.*) Ah! Clitandre! (*Il la tourmente.*) Finissez donc! on ne

ſauroit impunément vous remercier de rien.

CLIT. Je ſuis donc bien inſupportable! (*Nouveaux tranſports de Clitandre; Cidaliſe s'en fâche d'abord, & finit par les partager.*)

CID. (*En le voyant ſourire.*) Ah! Clitandre, quand je meurs d'amour entre vos bras, ma foibleſſe n'eſt-elle pour vous qu'un ſpectacle riſible?

CLIT. Je n'aurois jamais cru, je vous l'avoue, que vous euſſiez trouvé dans mes regards de quoi me faire ce reproche? Tout ce que je fais, c'eſt que ſi je trouvois la même expreſſion dans les vôtres, je croirois avoir plus à vous en rendre graces qu'à m'en plaindre.

CID. Clitandre, ne me trompez pas, je vous en conjure! Je ne chercherai point à vous faire l'éloge de mon cœur; mais ſi vous ſaviez combien je ſuis vraie, & avec quelle vivacité je vous aime, vous rougiriez de ne m'aimer que médiocrement.

CLIT. Non, vous ne m'aimez pas, puiſque vous pouvez vous faire ſur moi de pareilles inquiétudes.

CID. (*En le baiſant avec tranſport.*) Je ne t'aime pas! Ah! Dieu!

CLIT. (*En la preſſant dans ſes bras.*)

Calmez-vous donc, je vous en conjure à mon tour; ſongez que vos craintes me déſeſperent. Jouiſſons tranquillement du bonheur de nous aimer, & que ce ſoit la ſeule choſe qui nous occupe! Oui! vos ſentiments ſeuls peuvent égaler les miens, s'il eſt vrai cependant que je puiſſe jamais vous inſpirer autant d'amour que vous m'en faites ſentir.

CID. Ah! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui ſe pardonne ſes erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, & qui peut-être même n'eſt pas contente de vous voir ſi tranquille ſur l'uſage, qu'avant que d'être à vous, elle a fait de ſon cœur.

CLIT. Quoi! vous voudriez que j'euſſe l'injuſtice?...

CID. Oui! je voudrois que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Eraſte & de Damis, ſans vous faire changer de couleur; que ſi j'avois le malheur de les rencontrer, vous ne m'en fiſſiez pas un moindre crime que ſi j'euſſe cherché à les revoir. Si vous ſaviez combien les femmes que vous avez aimées, ou avec qui ſeulement vous avez vécu, me ſont odieuſes, vous vous reprocheriez ſans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

CLIT. Il feroit peut-être encore moins déraifonnable que dangereux que je leur vouluffe tant de mal d'un bonheur qu'ils ne poffedent plus. Je vous adore! ne me fouhaitez pas jaloux! Si vous faviez jufques à quel excès cette paffion m'emporteroit, vous ne voudriez pas, fans doute, m'en trouver fi fufceptible.

CID. Ah! qu'importe? Soyez injufte, foupçonneux, emporté. Comblé fans ceffe des preuves de mon amour, ne vous croyez jamais affez aimé. A quelque point que vous portiez la jaloufie, vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre, toujours plus honnête que Cidalife ne voudroit, croit devoir encore la remercier des preuves de paffion qu'elle lui donne; mais elle s'oppofe fi férieufement à cette politeffe, qu'il eft forcé de renoncer à fes projets. Il la boude; elle le baife, le raille fur fa prétention, & ofe même lui foutenir qu'il n'eft pas malheureux, pour fa vanité, qu'elle ne s'y prête pas. Ce propos le choque, il lui foutient que la vanité n'a pas autant de part qu'elle le penfe, au defir qu'il auroit de lui rendre graces des chofes obligeantes qu'elle vient de lui dire; & comme elle s'obftine à ne le pas croire, il croit devoir lui prou-

ver qu'il n'a pas de mensonge à se reprocher. Enfin, elle lui rend justice; mais loin d'en être plus disposée à le laisser lui marquer sa reconnoissance comme il le desireroit, elle l'assure que tout ce qu'elle peut est de le plaindre. Cette plaisanterie ne lui plaît pas, & il se plaint de la trouver si peu complaisante.

CLIT. Je ne croyois pas, je l'avoue, que l'on pût badiner sur un malheur tel que le mien. Cela est, si vous me permettez de vous le dire, d'une barbarie sans exemple.

CID. Mauvais plaisant! J'aurois presque envie, pour consoler Araminte du peu de cas que vous aviez fait de ses charmes, & des rigueurs dont vous l'accablez ici, de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit un des plus galants Chevaliers à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuse merci. Elle seroit, à ce que je crois, bien étonnée?

CLIT. Non, elle ne vous croiroit pas, & sa vanité, en effet. devroit la rendre très-incrédule sur cet article.

CID. Eh! Julie; dites-moi, n'a-t-elle pas eu plus à se louer de vous qu'Araminte?

CLIT. Ah! nous revoici à Julie à préſent? C'eſt-à-dire, que vous voulez abſolument que je l'aye eue? Je ne crois pourtant pas....

CID. L'avoir eue, ſans doute.

CLIT. Mais quand j'aurois quelque doute là-deſſus, il ſeroit mieux placé que vous ne croyez; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dînée. Eſt-ce là-dans le fond ce que l'on peut appeller avoir une femme?

CID. Comment peut-on n'avoir qu'une après-dînée une femme d'une certaine façon? Julie! en vérité, je ne l'aurois jamais cru.

CLIT. Ne la blâmez pas, rien ne ſeroit plus injuſte. Il eût été infâme à elle de me garder plus long-temps, & vous-même en conviendrez quand vous ſaurez de quelle façon les choſes ſe ſont paſſées. Vous vous ſouvenez que l'été de l'année derniere fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours, où l'on étouffoit, j'allai la voir. Je la trouvai ſeule dans un cabinet dont toutes les jalouſies étoient fermées; de grands rideaux, tirés par-deſſus, y affoibliſſoient encore la lumiere. Elle étoit ſur un ſopha, fort négligemment étendue, vêtue plus négligemment encore. Un ſim-

ple corſet, dont les rubans étoient à-demi dénoués, un jupon fort court étoit ſes ſeuls ajuſtements. Sa tête étoit nue, & ſes cheveux, ainſi que le reſte de ſa perſonne, étoient dans cette ſorte de dérangement, mille fois plus piquant pour nous que quelque parure que ce ſoit, quand, comme chez elle, il eſt ſoutenu par tout ce que la propreté la plus recherchée, la jeuneſſe & les graces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous ſavez combien elle eſt jolie. Elle m'avoit ſouvent tenté, & je le lui avois quelquefois dit en paſſant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de le lui dire encore. L'attitude dans laquelle je la ſurprenois, étoit charmante, & je conſeillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impreſſions. Son jupon, ſurtout, lui couvroit aſſez peu les jambes. Elle ne l'ignoroit pas ſans doute; mais comme, après les vôtres, je n'en connois pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien changer à la poſition où elle étoit. Dans l'inſtant que j'allois lui dire à quel point j'étois frappé de ſes charmes, elle mit la converſation ſur l'horrible chaud dont nous

étions accablés depuis quelques jours. Vous ſavez qu'elle a fait des cours chez Pagny, & qu'elle donne quelquefois à dîner à quelques illuſtres de l'Académie des Sciences, & il ne vous paroîtra pas ſans doute bien extraordinaire que, moyennant tout cela, elle croye ſavoir parfaitement la Phyſique. Je l'avois ſi ſouvent plaiſantée ſur la fantaiſie qu'elle avoit d'être ſavante, qu'elle crut devoir ſaiſir une ſi belle occaſion de me prouver qu'elle l'étoit devenue. Elle entama donc une diſſertation ſur les effets de la chaleur, & ſur la ſorte d'anéantiſſement où elle nous plonge lorſqu'elle eſt extrême; ce qu'autant que je puis m'en ſouvenir, elle prétendoit être cauſé par la trop grande diſſipation des eſprits, & par le relâchement des fibres. Je la contredis; elle s'anima, & ſi bien, qu'elle vint enfin juſques à me ſoutenir que ce jour-là notamment, il n'y avoit point d'homme qui, dans les bras de la femme non-ſeulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne ſe trouvât abſolument éteint. Je donnois dans le moment même le plus furieux démenti du monde à ſon opinion; cependant, quelque avantage que j'euſſe ſur elle, je me

contentai de lui dire modeſtement que je craignois qu'elle ne ſe trompât. Ma modeſtie & la douceur de mon ton la perſuaderent apparemment que je n'avois, pour n'être pas de ſon avis, aucune bonne raiſon, & que je contrediſois ſimplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fiérement qu'elle étoit ſûre de ce qu'elle avançoit, & que les premiers Phyſiciens du monde penſoient comme elle là-deſſus. Je lui répondis, toujours avec la même douceur, qu'il n'étoit pas impoſſible que l'on fût excellent Phyſicien, & que l'on ſe trompât pourtant ſur cette matiere; qu'il ſe pouvoit que ces grands hommes, ſur l'autorité de qui elle ſe fondoit, n'euſſent décidé que d'après eux-mêmes, & que c'étoit à moi que j'oſois appeller de leur jugement.

CID. Aſſurément ! vous ne pouviez guere jouer à la phyſique de tour plus noir.

CLIT. Je devrois bien par exemple, vous remercier de cela; mais vous ne voudriez peut-être pas?

CID. Cela eſt à parier : continuez votre hiſtoire.

CLIT. Eh bien; Julie, tenant de plus

en plus à ſon idée, & peut-être ayant fait là-deſſus quelque expérience ſecrete dont elle n'oſoit pas s'appuyer devant moi, mais qui pouvoit n'en être pas moins la cauſe de ſon opiniâtreté, me dit enfin, d'un air de vanité qui me choqua, je l'avoue, que s'il y avoit au monde un homme ſur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le ſoutenoit, cet homme-là étoit un phénomene. Jugez combien moi, qui avois depuis plus d'un quart-d'heure, l'honneur d'être ce phénomene, & qui ne m'en croyois guere plus rare, je fus étonné qu'elle priſât tant une choſe dont je faiſois ſi peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuſer contre elle, je lui répondis, toujours avec la même humilité, que je ne croyois pas qu'un homme, qui auroit en lui-même de quoi n'être pas de ſon avis, dût s'en eſtimer beaucoup davantage. Là-deſſus elle me dit, mais d'un air qui me faiſoit aiſément juger à quel point elle me croyoit éloigné d'avoir de ſi fortes preuves contre ſon ſyſtême, que j'étois comme tous les ignorants, de qui la fantaiſie eſt de diſputer contre l'évidence même, & ſouvent même contre leur ſentiment intérieur. Je lui repréſentai ſur cela qu'il

pouvoit y avoir des miracles; mais je la vis si décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la convaincre que les Physiciens pouvoient n'avoir pas toujours raison. Elle fut stupéfaite; jamais je n'ai vu de Philosophe plus humilié. Cependant, soit amour-propre, soit préjugé, les reproches succéderent bientôt à sa confusion. Sans m'en allarmer, je pris la liberté de lui représenter qu'elle m'avoit forcé, en n'admettant aucune de mes raisons, à recourir à une démonstration qui pût la réduire au silence, & lui prouver que quelque générale que puisse être une regle, on doit toujours y supposer des exceptions. J'ajoutai que pour l'honneur de la Physique, ou pour achever de se convaincre qu'elle avoit eu tort, elle ne pouvoit se dispenser de pousser l'expérience jusqu'au bout; que jusques-là je ne prouvois qu'à demi contre son systême, & qu'il lui seroit honteux de se tenir pour subjuguée, lorsqu'il n'y avoit encore contre elle que des apparences qui pouvoient ne pas soutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue; le desir de m'humilier à mon tour; la singularité de la chose;

chose; le moment; la preuve déja offerte, & que les contradictions n'affoiblissoient pas; plus que tout cela, sans doute, l'envie de s'éclairer l'emporterent sur les scrupules vains qui la retenoient encore. Un soupir assez tendre; cette rougeur que le desir & l'attente du plaisir font naître si différente de celle que l'on ne doit qu'à la seule pudeur; des yeux où brilloit l'ardeur la plus vive, & qui trahissoient l'air sévere qu'elle avoit pris; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandoit pas mieux que de s'instruire, & je ne sais quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquois, m'apprit en même-temps que je ne viendrois pas aisément à bout de son opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avois à lui donner, j'allai fermer la porte, & revins avec ardeur lui prouver la fausseté de son opinion.

Cid. Et vous l'en convainquîtes, sans doute?

Clit. Oui, mais ce ne fut pas sans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle se rendit. Il est vrai que je la tourmentai cruellement; mais aussi je la désabusai bien.

Cid. Oh! je m'en rapporte à vous.

CLIT. Cela eſt encore bien obligeant, par exemple !

CID. Et ſans prétentions ; c'eſt peut-être ce que vous ne croirez point.

CLIT. C'eſt du moins ce que j'aurois le plus grand deſir du monde qui ne fût pas. Si par haſard vous vous trompiez ?

CID. Que Julie ſe trompât en décidant affirmativement ce que les circonſtances peuvent rendre les autres, cela étoit tout ſimple ; mais que je m'abuſe en ſentant ce que je ſuis, c'eſt ce qui ne peut pas être. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit, je veux que vous acheviez votre hiſtoire. Je l'ai, je crois, aſſez bien payée, pour que vous ne puiſſiez ſans injuſtice m'en refuſer la fin.

CLIT. Comme, ſi Julie n'eſt pas bonne Phyſicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes qu'il y ait au monde, j'aurois extrêmement deſiré que le cours que je lui faiſois commencer, ne ſe fût pas borné à ce jour-là, & je la preſſai très-vivement de s'engager avec moi. Plus reconnoiſſante du ſoin que j'avois pris de l'éclairer, qu'elle n'étoit fâchée de ce que j'avois eu raiſon contre elle, je l'y aurois ſans doute déterminée, ſi l'amour extrê-

me dont alors elle brûloit pour Cléon, & la crainte que le commerce savant que je voulois lier avec elle, ne lui fût suspect, ne l'eussent obligé de me refuser. Persuadé cependant qu'après ce qui venoit de se passer, je retrouverois sans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'insistai pas jusques à me rendre importun, & nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis ces occasions que je croyois devoir trouver si facilement. Sans avoir avec moi de procédés dont je pusse me plaindre, elle a seulement évité que je ne la trouvasse seule, tant qu'elle m'a vu pour elle une sorte d'empressement. L'hyver dernier pourtant, malgré toutes ses précautions, je la rencontrai seule chez Lucile, qui n'étoit pas encore rentrée. La solitude où nous nous trouvions, ranima mes desirs, & l'air contraint qu'elle avoit avec moi, & que j'interprétois mal, les encouragea. Je lui demandai, en souriant, si par hasard elle n'auroit point de doutes sur la façon dont le froid opere sur nous. Elle rougit; je me jettai à ses genoux, & lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre & de pressant : elle en fut plus embarrassée

qu'émue. Les droits qu'elle m'avoit donnés, & dont, par les libertés que j'osois prendre en lui parlant, je ne paroissois que trop me souvenir, loin, comme je m'en flattois, de séduire ses sens, ne faisoient que l'affliger. N'osant, après ce qui s'étoit passé entre nous, s'armer d'une sévérité qui auroit pu me paroître ridicule, & désespérée de la légéreté dont je la traitois, elle se mit à pleurer amérement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détestée, & qui est en effet la plus indigne d'un honnête homme, est de remporter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre, mais n'en doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avoit pour ne me pas résister, je ne lui causasse la plus vive douleur, je lui demandai pardon de ce que j'avois fait, & renonçai à ce que je voulois faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne lui laissoient pas espérer, que je crois qu'elle m'auroit accordé par reconnoissance plus encore que je n'avois tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucie ne fût pas rentrée. Les bonnes actions, au reste, ne demeurent jamais sans récompense, & je fus le soir même dédomma-

gé par Lufcinde du facrifice que j'avois fait à Julie.

Cid. (*Avec empressement.*) Ah! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'hiftoire de Lufcinde. C'eft de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, & je ne puis vous exprimer la joie que je reffens quand j'imagine qu'il lui eft arrivé quelque chofe de peu digne de la majefté de fentiments dont elle fe pique.

Clit. Je veux bien vous faire ce plaifir; mais je ne vous confeille pas de croire que je vous donne pour rien une de mes plus belles hiftoires, fur-tout lorfqu'elle excite fi vivement votre curiofité.

Cid. (*Tendrement.*) Vous êtes un cruel homme!

Clit. Je conviens que j'abufe un peu du defir que vous me marquez d'entendre cette hiftoire, & que dans le fond cela n'eft pas généreux; mais je me fuis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, & vous êtes bien heureufe que je ne puiffe pas vous la mettre à plus haut prix.

Cid. Eh bien! fi demain vous voulez venir paffer la nuit avec moi, nous verrons.

CLIT. Si je le voudrai! Quoi! vous en doutez? Oui! je coucherai sûrement demain avec vous, puisque vous voudrez bien me recevoir dans vos bras; mais vous savez quelle gêne cruelle va succéder à mes transports! mes yeux même n'oseront vous rien dire de ce que je sens, ou du moins ils ne le devroient point. Puis-je vous répondre cependant que mes desirs, plus irrités que satisfaits, ne me trahiront pas? Je me sens, & ne vous réponds pas de moi, si je vous quitte dans la fureur où je suis. Songez que nous avons à tromper sur nos sentiments des personnes fort méchantes & fort éclairées. Eh! comment voulez-vous que je puisse dissimuler les miens, quand je ne pourrai vous regarder sans la plus vive émotion; que vos yeux ne se tourneront pas vers moi, sans pénétrer jusques à mon ame; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche, sans desirer de vous la fermer avec mes levres; qu'enfin tout, en vous voyant, me rappellera sans cesse les plaisirs dont vous m'avez comblé, & me jettera dans l'impatience d'une jouissance nouvelle? Laissez régner dans mon cœur une volupté plus tranquille, vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoique

vous puissiez accorder à mes desirs, il ne m'en restera que trop encore pour mon supplice !

CID. Eh bien! sois content!... jouis de toute ma tendresse & des transports que tu m'inspires! Tu m'apprends, qu'avant toi, je n'ai pas été aimée, & je sens avec plus de plaisir encore, que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles... tu pénetres... tu accables mon ame!... Mais, sens-tu comme je t'aime?... je ne me connois plus, je meurs de ton amour & du mien.

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre, quelque vive qu'elle puisse être. On n'ignore point que tout ce que se disent les amants, n'est pas fait pour intéresser, & que souvent les discours qui les amusent le plus, sont ceux qu'il seroit le plus difficile de rendre, & qui valent le moins la peine d'être rendus. On supprime donc ici, comme en quelques autres endroits, les propos interrompus qu'ils se tiennent, & l'on n'y rend les deux Interlocuteurs que lorsque le Lecteur peut, sans se donner la torture, entendre quelque ch se à ce qu'ils se disent.

CID. (*Voyant que Clitandre la regarde encore avec des yeux menaçants.*) Ah! Clitandre, n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore? Ne me re-

gardez pas comme vous faites, je vous en conjure; & s'il se peut, laissez-moi jouir paisiblement de vos sentiments & des miens.

CLIT. Quel sujet d'inquiétude vous donné-je donc?

CID. Ne pourrois-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour, & que vous me plaisez singuliérement, lorsque vous ne faites peut-être que m'effrayer.

CLIT. Vous êtes injuste de me prêter cette réflexion: je vous proteste que je ne la faisois pas. Je me rends simplement à l'impression que font sur moi vos charmes, & ne pense point du tout que la façon dont je vous l'exprime, soit de toutes celles que je pourrois prendre, celle dont vous me devez savoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus, à vous dire vrai, que ce doive être pour vous une raison de douter de ma tendresse.

CID. Vous avez de nous dans le fond une opinion bien singuliere, & je vous avoue que je ne suis pas sans crainte d'en être un jour la victime.

CLIT. Il est si peu vrai que je pense de toutes les femmes de la même façon, que je n'ai point été surpris de ne pas

recevoir de vous des compliments fur un mérite qui a paru à la refpectable Araminte digne des plus grands éloges.

CID. Je ferois étonnée en effet que nous louaffions les mêmes chofes.

CLIT. Il eft jufte auffi de dire que, fans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penfer & la fienne, vous n'avez pas les mêmes befoins.

CID. Que je ferois humiliée s'il vous étoit poffible de faire entre nous, fans la plus grande injuftice, la plus légere comparaifon !

CLIT. Je ne crois point, par exemple, quelque aifément que vous conceviez des terreurs, avoir jamais à vous guérir de celle-là.

CID. En vérité ! c'eft une odieufe femme, & j'aime à croire, pour l'honneur de mon fexe, qu'il y en a peu qui lui reffemblent.

CLIT. Il y en a de fon genre, je crois, plus que vous ne penfez, & moins que nous ne difons.

CID. Mais à propos, vous me devez l'hiftoire de Lufcinde.

CLIT. Non, toutes réflexions faites, elle vous plairoit peu, & je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuferoit. C'eft une chofe fi fim-

ple, ſi ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'eſt une aventure de carroſſe, de ces choſes que l'on voit tous les jours, une miſere enfin.

CID. N'importe, je veux la ſavoir.

CLIT. Convenez que vous cherchez encore plus à me diſtraire qu'à vous amuſer.

CID. Soit; mais parlez toujours.

CLIT. Oronte, qui le ſoir même que j'avois rencontré Julie chez Lucie, s'étoit en ſoupant brouillé, je ne ſais pourquoi, avec Luſcinde, s'en alla ſans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la remeneroit, & qu'en conſéquence elle n'avoit pas fait revenir ſon carroſſe, elle fût auſſi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, & me propoſa de la remettre chez elle. Nous nous connoiſſions depuis long-temps, & même dans une eſpece d'intervalle elle avoit paru avoir ſur moi quelques vues. Auſſi-tôt que nous fûmes ſeuls, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut ſi humiliée de ce qui venoit de ſe paſſer, que je crus qu'étant auſſi ſincérement ſon ami que je l'étois, je ne pouvois me diſpenſer ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle

prît ce parti-là, qu'au reste je tâchai de lui faire envisager comme le seul qu'elle pût prendre en honneur, après le sanglant affront qu'on lui faisoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit nécessaire qu'elle se vengeât : mais à quelque point que la colere l'animât, je ne la persuadai pas d'abord, aussi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle se vengeât dans le moment même. Les propos tendres dont j'entremêlois mes conseils, me parurent aussi lui faire assez peu d'impression ; cependant le temps pressoit. Je sentois que si je lui laissois le temps de la réflexion, je la perdrois, ou en supposant qu'elle ne pardonnât pas à Oronte une brusquerie qui n'avoit, selon toute apparence, que quelque jalousie, ou moins encore peut-être, pour sujet ; qu'il faudroit, pour la déterminer en ma faveur, des soins que je ne me souciois pas de lui rendre. Je me souvins qu'un jour qu'il étoit question de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, & qu'elle avoit même dit, en plaisantant, qu'elle les trouvoit moins offensantes que l'indifférence. Mais quelque espérance que j'eusse qu'une impertinence de ma part pourroit la

bleſſer moins que de la part d'un autre, ce moyen me paroiſſoit un peu violent; & tout preſſé que j'étois qu'elle ſe déterminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle ſe faiſoit en ne ſe vengeant pas. Soit que le deſir me donnât plus d'éloquence que de coutume, ſoit, comme il n'arrive que trop ſouvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ſes réflexions ne fiſſent qu'ajouter à ſa colere, & que par cette raiſon il me fallût moins pour la perſuader, je la trouvai beaucoup plus diſpoſée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment. D'abord que je la ſentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des diſcours plus animés que ceux que je lui avois déja tenus, & la preſſai de ne point permettre que je ne réparaſſe que le plus léger des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter ſon ſilence en ma faveur, & j'agis en conſéquence. Je lui montrois peu de ſentiments, mais beaucoup d'ardeur, & il n'eſt que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, & mene même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un inſolent, je le ſavois bien; qu'elle crieroit, mais

elle ne crioit pas ; & quand elle auroit eu recours à quelque chofe de fi indécent, mon cocher, à moins que je n'euffe crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque chofe à Lufcinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre ; mais que l'amour, le defir, (excufes éternelles de toutes les impertinences qui fe font faites, fe font, & fe feront) devoient me juftifier à fes yeux ; qu'au refte, puifque l'un & l'autre m'avoient emporté fi loin, & que plus je devenois coupable, plus je trouvois de raifons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel jufques au bout. Je ne fais fi c'eft qu'un ton ferme vous impofe prefque toujours, ou qu'en même-temps que je trouvois, comme je lui difois, des raifons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excufer ; mais elle s'adoucit au point de me dire fimplement que cela étoit ridicule. Quand je n'aurois pas fenti, par la foibleffe de cette expreffion, combien la colere qu'elle avoit contre moi, s'affoibliffoit, mon parti étoit pris, & je n'en aurois pas plus ceffé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment ; mais quelles que fuf-

ſent là-deſſus ſes idées, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'avant que d'arriver chez elle, elle étoit vengée.

CID. Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle ?

CLIT. Cela eſt vrai, mais elle eſt longue, & j'ai un cocher qui a un ſi prodigieux uſage du monde, que je ne remene jamais de femme la nuit, qu'il ne ſuppoſe que j'ai des choſes fort intéreſſantes à lui dire, & qu'il ne prenne en conſéquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois, ſi je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de ſa part, devenoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle étoit d'une colere, & moi d'un emportement qui devoient néceſſairement la déterminer, la rue eût-elle même été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions ſur la promptitude ſinguliere avec laquelle elle s'étoit vengée, ſoit qu'elle craignît qu'Oronte, naturellement ombrageux, n'apprît qu'après l'avoir remenée, j'étois entré chez elle, nous ne fûmes pas plutôt à ſa porte, qu'elle reprit le ton majeſtueux, & me dit que cela étoit infâme, que de ſes jours elle n'iroit en carroſſe avec moi, qu'elle ne m'auroit ja-

mais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vîte ; que je ne concevois pas moi-même comment j'avois osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étois d'une honte horrible, d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guere plus à mon usage qu'au sien, & que j'osois lui jurer qu'elle étoit la premiere avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification, aussi obligeamment tournée, ne lui plairoit pas, & je fus peu surpris de la voir me remercier, avec beaucoup d'aigreur, de la préférence que je lui avois donnée. L'amour, le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit, & qu'entre autres duretés elle me disoit que je la prenois apparemment pour une fille d'Opéra, mon carrosse étoit entré dans sa cour; & je me préparois à la conduire respectueusement chez elle, lorsqu'elle me dit avec emportement, qu'elle ne vouloit pas que je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il seroit du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main; que ses gens & les miens ne sauroient qu'en penser; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colere,

ſans s'expoſer à les inſtruire de ce qui étoit arrivé ; qu'elle ſe perdroit par cette indiſcrétion ; que je lui étois trop ſincérement attaché pour la laiſſer ſe livrer à des mouvements qui pouvoient avoir de ſi fâcheuſes ſuites ; que d'ailleurs il m'étoit impoſſible de la quitter, ſans lui avoir mille fois demandé pardon à ſes genoux, & ſans avoir, par mon reſpect, tâché d'obtenir ma grace. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant ſortir impétueuſement du carroſſe. Je la retins, & paroiſſant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne ſouffrirois pas qu'elle ſe perdît. Soit qu'elle jouât tous ces mouvements pour ſe réhabiliter un peu dans mon eſprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort long-temps ſans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut laſſe de feindre de ſa colere, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet ; que le deſir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de deſcendre avec elle, que le deſir de ménager ſa réputation ; mais qu'elle ſauroit ſe dérober à mes inſolentes entrepriſes, & qu'elle ne me parleroit qu'en préſence de ſes femmes. Eh bien, Mada-

me, lui répondis-je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaiſir de les avoir pour témoins de tous les tranſports que vous m'inſpirez. Quoique cette courte réponſe & la fermeté de mon ton lui impoſaſſent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faiſois, & elle me répondit courageuſement : Nous verrons! Eh bien! Madame, repliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-deſſus nous deſcendîmes de carroſſe, moi l'appellant Marquiſe la plus familiérement du monde, & pour ne lui laiſſer aucun doute ſur mes intentions, lui ſerrant de toutes mes forces la main que je lui tenois. Oh! tant qu'il vous plaira, Monſieur le Comte, me dit-elle tout bas; mais vous n'en partirez pas moins, je vous aſſure. En honneur! lui répondis-je, je ne vous conſeille point de me le propoſer, ſi vous ne voulez pas vous expoſer à une ſcene qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, & la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fiſſe un éclat, la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à paſſer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoiſſez, & qui donne ſur le jardin. Elle ſe mit d'abord à s'y prome-

ner avec une ſorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuyeroit bientôt, je ne m'y oppoſai pas; & debout, les yeux baiſſés, dans un morne ſilence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'aſſeoir. Enfin, elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée ſur une de ſes mains, & tout-à-fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureuſement. Je ne l'y vis pas plutôt, que je courus me jetter à ſes genoux. Elle me repouſſa d'abord avec aſſez de violence; mais enfin je ſaiſis la main cruelle qui me repouſſoit, l'accablai des baiſers les plus ardents. Elle fit, pour la retirer, quelques efforts, dont, tout exagérés qu'ils étoient, je ſentis aiſément la molleſſe. J'oſai alors la ſerrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuſe tendreſſe de l'amour qu'avec la bruſque pétulance du deſir. Quoique je ne cruſſe pas avoir à la ramener de bien loin, & que ſa colere m'eût peu allarmé, je ne pouvois, après le manque de reſpect dont elle ſe plaignoit, & qui, à dire la vérité, avoit été un peu violent, ne pas paroître la croire auſſi fâchée qu'elle affectoit de l'être, ſans lui donner peut-être contre moi plus de fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer. Je ne l'aimois pas,

mais elle me plaisoit; & quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'insolence que je lui avois faite, de façon à me faire penser qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avoit pas mis non plus l'aménité & les graces inséparables du consentement. Enfin, je l'ignorois encore à certains égards, & je ne voulois pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'auroit cherché à excuser son crime qu'en rejettant sur elle la moitié; mais quoique je susse parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle que je ne fusse beaucoup moins coupable, je mis tout généreusement sur le compte de mon insolence. Tout en lui faisant des protestations de respect, j'écartois, mais d'une main qui paroissoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'assez belles choses. Je ne sais si la façon honnête dont je m'y prenois, & qui en effet annonçoit beaucoup d'égards, l'empêchoit de s'opposer à mes entreprises, ou si, toute à sa colere, elle ne pensoit pas à ce que je faisois; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avois assurément de quoi louer ce qui s'offroit à mes yeux; mais je crus que des transports lui diroient mieux que des éloges, l'impression que

j'en recevois, & je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond respect dont je me vantois pour elle, avec mes emportements, & qu'elle voyoit aisément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même; mais elle crut apparemment que je le sentois aussi-bien qu'elle, & qu'il seroit inutile de me le dire; ou mes transports, auxquels je joignois de temps-en-temps toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, & peut-être troublant ses-sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconséquence. En paroissant toujours me résister, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prieres cependant n'avoient pu encore en obtenir un regard; & quoique je n'eusse pas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions & pour m'encourager à en profiter, je voulois, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, & je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin, j'obtins cette faveur; & comme je m'en étois douté, je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colere. Ce moment de bonté de sa

part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la preſſai donc encore de me le rendre, & ne l'en preſſai pas vainement. Ah ! laiſſez-moi, Monſieur, me diſoit-elle aſſez tendrement ; & s'il ſe peut, ne vous faites pas haïr davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fuſſent prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï, & je pris la liberté de lui demander ſi c'étoit ainſi qu'elle pardonnoit. Un ſourire, plus tendre peut-être qu'elle ne le croyoit elle-même, fut toute ſa réponſe, & vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai ſa bouche de ce ſouris. Elle s'attendoit ſi peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le temps de s'arranger de façon que je n'obtinſſe que les apparences de la faveur que je lui raviſſois, & que j'en jouis auſſi délicieuſement que ſi elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois, (car vous penſez bien que dans le carroſſe mille choſes avoient été négligées) n'étoit pourtant pas ſans contradiction. Si de temps en temps j'avois lieu de me louer de l'indulgence de Luſcinde, plus ſouvent même elle ſavoit me prouver que je ne lui faiſois que vio-

lence ; & quoique je sentisse que le desir étoit en elle plus vrai que la colere, cette alternative me blessoit. Cependant comment le lui dire, sans lui rendre une liberté dont elle auroit pu abuser contre moi ? Il auroit fallu essuyer de nouveaux reproches, me jetter dans de nouvelles justifications, & perdre dans ces miseres un temps que je pouvois mieux employer. Je crus, toutes réflexions faites, que le meilleur moyen que j'eusse pour triompher de son entêtement, étoit de m'entêter à mon tour, & bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussi-tôt que je la sentis aussi raisonnable que je le desirois, j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards, & je voulus voir jusques où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter, & j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir, & convaincu que j'avois porté les égards bien au-delà de ce que la situation l'exigeoit, je me déterminai, en soupirant, au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discus-

ſion, & m'en trouvai parfaitement bien. Il eſt vrai que Luſcinde me fit ſentir d'abord qu'elle ſe croyoit encore offenſée; mais je la vis enfin, plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître, oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte, & qu'elle ne m'aimoit pas, & trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

CID. Comment, traître! vous m'aviez dit que cette hiſtoire ne m'amuſeroit pas? & je la trouve délicieuſe!

CLIT. Dans le fond, elle n'eſt pas abſolument mauvaiſe. Je penſe pourtant que Luſcinde la trouveroit déteſtable, & voilà comme on ne plaît pas à tout le monde; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

CID. Non.

CLIT. Comment non.

CID. D'ailleurs, elle n'eſt pas finie, cette hiſtoire, & je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance; encore pourrois-je voir ſi vous ne m'en deviez plus rien.

CLIT. Mais ſi je ne veux pas la finir, moi?

CID. Je doute que j'y perdiſſe beaucoup, & que vous ne m'ayez pas raconté ce qu'elle a de plus intéreſſant.

CLIT. Eh bien! par exemple, vous vous trompez. Mais, quoi qu'il en ſoit, il n'en eſt pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reſte qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

CID. Ne me parlez pas comme cela, car ſérieuſement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh! pour cela non, vous ne m'attrapperez plus. (*Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.*)

CLIT. Ah! cela eſt beau! voilà d'agréables procédés!

CID. Je ſuis fâchée qu'ils vous déplaiſent; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au-lieu de me tourmenter comme vous faites, & d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules, que ne me finiſſez-vous cette hiſtoire?

CLIT. Allons, je le veux bien, puiſqu'enfin il en faut paſſer par-là. Vous croyez peut-être que je ne ſuis ſi doux que parce que cela m'eſt plus commode que de m'obſtiner contre vous? Il eſt pourtant réel....

CID. Oh! mon Dieu! je vous rends là-deſſus toute la juſtice poſſible.

CLIT. C'eſt que je ne voudrois pas que vous cruſſiez....

CID.

Cid. Eh non ! je ne crois rien à votre désavantage, soyez tranquille..... En vérité ! je vous dispensois des preuves. Eh bien ! je suis convaincue, aurai-je enfin le reste de l'histoire ?

Clit. Les torts se trouvant assez également partagés entre Luscinde & moi pour qu'elle ne pût, avec quelque apparence de justice, me dire encore que j'étois un impertinent, elle ne fut pas plutôt revenue de l'erreur où je venois de la plonger, qu'elle baissa les yeux avec les marques de la plus grande confusion. Je sentis que dans le premier moment, ce ne seroit point par des transports que je la tirerois d'un état si désagréable, & je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyois qu'elle se faisoit, qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte, & en lui représentant vivement à quel point il lui avoit manqué. J'ajoutai que l'on pouvoit pardonner à un homme des scenes particulieres; mais que quand il s'oublioit assez pour en faire de publiques & pour ne rien respecter, il étoit impossible de lui passer des éclats si scandaleux, & que j'osois assurer que, depuis que j'étois dans le monde, je n'avois rien vu d'aussi déplacé que la scene

de ce foir-là, & qu'elle étoit la feule qui eût pu fi long-temps garder un Amant qui ne favoit exprimer fon amour que par les jaloufies les plus injurieufes & les plus violents procédés. Ce difcours produifit fur elle l'effet que j'en avois efpéré. Elle reprit feu, convint que j'avois raifon, s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connoiffez, & ne fut plus furprife que d'avoir attendu fi tard à fe venger d'un Amant fi incommode & fi peu refpectueux. A mefure qu'elle ceffoit de fe trouver fi coupable, je devenois, comme de raifon, fort innocent à fes yeux. Le zele ardent qu'elle me voyoit pour fes intérêts, je ne fais quelles comparaifons elle s'avifa de faire entre Oronte & moi, & qu'en ce moment elle tournoit à mon avantage; une forte de goût que peut-être elle prit fubitement pour moi, la forcerent enfin à prendre ce ton tendre & familier que je lui avois jufques-là vainement defiré. J'y répondis de la façon qui pouvoit l'encourager le plus; & quoiqu'à dire la vérité, ce ne fût point par le fentiment que dans cette converfation je brillaffe le plus, elle trouva que j'étois l'homme de mon fiecle qui avoit

le plus de délicatesse, & même s'étonna fort de ne s'en être pas apperçue plutôt. Ce qui lui avoit paru, avec quelque sorte de raison, la plus énorme des insolences, ne fut bientôt plus qu'une de ces témérités dont l'Amant le plus respectueux ne peut pas toujours se défendre; un de ces moments malheureux où l'on est emporté malgré soi-même, & qu'il est impossible qu'une femme ne pardonne pas lorsque c'est par l'amour, & non par le desir qu'on est entraîné. Quoique tous ces propos m'assurassent suffisamment de ma grace, je voulus qu'elle m'accordât tout ce dont l'impétuosité de ma passion m'avoit forcé de me priver, & que, pour effacer jusques aux plus légeres traces de mon impertinence, nous suivissions toutes les progressions que notre affaire auroit eues, si nous eussions eu le temps de la filer. Je lui dis donc le plus vivement du monde que je l'adorois. Bientôt l'aveu le plus tendre me paya de celui que je venois de faire, & fut suivi de toutes les petites faveurs qui pouvoient le confirmer. Celles-là en amenerent d'autres; elle ne m'opposa de résistance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaisirs.

L'amour entroit, à la vérité, dans tout cela pour assez peu de chose ; mais nous fûmes long-temps sans nous appercevoir qu'il nous manquât. Quoiqu'elle ait mille choses charmantes ; que peu de femmes en rassemblent tant ; qu'elle soit vive, sensible, & qu'elle ait pour un Amant, ou l'à-peu-près de cela, mille graces, toutes plus piquantes les unes que les autres, je ne sais par quel caprice de goût elle me paroissoit plus faite pour amuser un homme quelque temps, que pour le fixer. Nous ne nous en appercevons peut-être pas ; mais à quelque point que ce qu'on appelle *mœurs* & *principes* soit décrédité, nous en voulons encore. Je n'avois donc nulle envie de la garder, à moins que (comme j'ai, lorsque je n'aime point, on ne peut pas moins d'orgueil) elle ne se fût arrangée de façon qu'Oronte, ou même quelque autre, ne m'eût sauvé auprès d'elle l'embarras de la représentation, & ne m'eût permis de rester dans la foule. Quoique je ne désespérasse pas de l'amener sur cet article à un accommodement, elle me disoit des choses si tendres, & prenoit si sérieusement pour l'avenir de si grandes mesures, que je ne fa-

vois comment lui expofer un projet qui prouvoit fi peu de fentiment & même d'eftime. Ce n'étoit pas qu'il ne me fût aifé de lui promettre plus encore qu'elle n'exigeoit ; mais je ne voulois pas avoir avec elle le mauvais procédé de la faire rompre avec un homme qui étoit du moins fort néceffaire à fa vanité, lorfque je ne voulois pas le remplacer. Je ne me preffai cependant point de la tirer d'une erreur où dans cet inftant j'avois befoin qu'elle reftât, & qui, en excufant fon ardeur, la faifoit fe livrer à la mienne fans crainte, & même fans fcrupule. Quelque vive que fût entre nous la converfation, j'étois affuré qu'elle ne fe foutiendroit pas toujours fur le ton où nous l'avions commencée, & je crus, pour lui expofer mes intentions, devoir attendre qu'elle vînt à languir. Auffi-tôt que ce moment que, malgré les plaifirs que je goûtois, j'attendois avec impatience, fut arrivé, je me mis à lui parler du défefpoir où feroit Oronte de perdre, & par fa feule faute, la feule femme qui pût rendre un homme parfaitement heureux. Elle me demanda fi je croyois qu'il y fût fi fenfible, & je lui répondis affirmativement que je ne doutois

pas qu'il n'en mourût de douleur. Ce sera donc par vanité, reprit-elle; car à sa façon de se conduire, il ne se peut pas que je lui suppose un autre sentiment. Oh! pour fort amoureux, repliquai-je, il est impossible que vous ne conveniez pas qu'il l'est. Là-dessus je lui exprimai finement, mais avec autant de feu que d'étendue, tout ce qu'Oronte avoit fait pour lui prouver qu'il avoit pour elle tout l'amour qu'il est possible de sentir; & en avouant qu'il avoit des torts avec elle, je lui fis remarquer qu'il n'en avoit aucun qu'elle pût imputer à l'indifférence; que depuis quatre ans qu'il l'adoroit, elle n'avoit à lui reprocher que des jalousies, à la vérité fort dures, fort offensantes, & qu'elle avoit raison de vouloir punir, mais qui n'étoient en lui un crime singulier que par leur emportement & leur continuité, puisque tout Amant en est coupable plus ou moins. Dans l'instant où j'avois commencé à lui parler d'Oronte, j'avois vu ses sourcils se froncer, & son visage devenir sévere, comme si elle eût voulu par-là me dire de ne lui point parler d'un objet qui lui déplaisoit; mais lorsque j'eus commencé à m'étendre sur l'amour qu'il

avoit pour elle, & sur-tout ce qu'il avoit fait pour lui prouver à quel point elle lui étoit chere, elle prit insensiblement, malgré elle, l'air de l'intérêt; se mit à rêver profondément, à soupirer de même, & enfin il lui fut impossible de retenir ses larmes au portrait, qu'en la suppliant de l'oublier, je lui fis de sa tendresse & de ses agréments, & de pouvoir comprendre comment elle avoit pu lui faire un moment l'injustice de ne s'en pas croire adorée.

CID. En vérité! vous êtes singuliérement méchant!

CLIT. Que vouliez-vous donc que je fisse? Que je la gardasse?

CID. Non, mais que vous ne la prissiez pas.

CLIT. J'aurois mieux fait sans doute; mais sans compter qu'elle est assez bien pour qu'on puisse être tenté de l'avoir, j'avois à me venger d'Oronte, qui, pendant que j'étois aimé d'Aspasie, avoit indécemment fait tout son possible pour me supplanter. Je m'étois bien promis de ne pas manquer la premiere occasion qui se présenteroit de lui en marquer ma reconnoissance, & je crus ne le pouvoir mieux qu'en lui rendant sa Maîtresse, après ce que j'en avois fait,

CID. Rien n'étoit assurément ni plus judicieux, ni plus équitable.

CLIT. Mais, oui : c'étoit, je crois, le seul parti qu'il y eût à prendre. Mes discours cependant embarrassoient Luscinde, d'autant plus qu'en lui exagérant les charmes & la tendresse d'Oronte, je lui parlois avec feu de mes sentiments. Je vis avec un secret plaisir qu'il s'en falloit peu qu'elle ne crût, & l'aimer à la folie, & me haïr fort raisonnablement. Je ne me fus pas plutôt apperçu de l'un & de l'autre, que je me mis en devoir de reprendre avec elle des libertés, qui, par notre dernier arrangement, devenoient entre nous tout-à-fait simples ; mais dont, par la nouvelle révolution que son cœur venoit d'éprouver, il étoit impossible qu'elle ne me fît pas un crime. Avec quelque adresse qu'elle cherchât à me dérober son trouble, ses remords, ses nouveaux vœux, & la répugnance avec laquelle elle se livroit encore à des transports, qui, quelques instants auparavant, prenoient tant sur son ame, elle m'inspiroit trop peu d'amour, & j'ai trop d'usage de ces sortes de choses pour qu'elle pût me tromper sur ses mouvements. Elle ne répondoit plus, soit à mes caresses, soit à mes pro-

testations, que par ce sourire faux & cette complaisance froide & forcée que l'on a pour un Amant qui ne plaît plus, & à qui l'on n'ose le dire. Muette, les yeux baissés, se refusant même, lorsqu'elle sembloit se prêter toute entiere à ce même objet qu'elle venoit d'oublier si parfaitement; non, jamais je n'ai vu l'humeur & le dégoût se peindre avec si peu de ménagement & tant de naïveté. Un moment d'orgueil me fit regretter d'avoir voulu m'en donner le plaisir, & je fus sur le point d'être assez injuste, pour la gronder le plus vivement du monde, de me faire essuyer des humiliations que je m'étois moi-même cherchées. Heureusement pour elle & pour moi, ce mouvement de fatuité ne fut pas long; & loin de m'aveugler sur la sorte de chaleur qu'il rendoit à mes sens, & de le prendre pour de l'amour, je sus m'en rendre le maître, & me voir tel que j'étois. Ne pouvant sortir, que par des reproches, de l'embarras où je m'étois mis, je les fis du moins décents & modérés; & j'eus tout le soin possible que rien de trop humiliant pour elle ne les empoisonnât. J'avois raison; car j'avois assurément plus de tort qu'elle, qui auroit borné tout son resi-

fentiment contre Oronte à fe plaindre de lui avec moi, & tout au plus à de fimples projets de vengeance, fi je n'euffe pas abufé contre elle de l'état violent où elle fe trouvoit, & que je ne lui euffe pas arraché des faveurs qu'elle n'eût peut-être jamais fongé d'elle-même à m'accorder. Ce fut donc fans fiel & fans amertume que je me plaignis qu'elle s'étoit trompée fur fon cœur, lorfqu'elle avoit cru que je lui faifois oublier Oronte. Un regard & un foupir, qui m'apprirent combien en effet elle fe reprochoit de l'avoir cru, furent toute fa réponfe. Je lui dis alors tout ce que l'on peut dire d'honnête & de flatteur à une femme par qui l'on eft quitté, & l'affurai que j'étois d'autant moins furpris du malheur qui m'arrivoit avec elle, qu'au milieu même de tout ce qu'elle avoit fait pour moi, elle m'avoit fait fentir combien elle tenoit encore à l'homme qu'elle fembloit me facrifier. J'ajoutai qu'il me feroit, s'il fe pouvoit pourtant, plus cruel encore de la pofféder malgré elle-même, qu'il ne m'auroit été doux de la tenir de fon cœur; que quelque chofe que j'en puffe fouffrir, je devois ceffer de me croire des droits de l'inftant où elle ne les avouoit plus, &

que j'aimois mieux n'avoir auprès d'elle que le stérile non d'ami, que de conserver malgré elle le titre d'Amant, lorsqu'il ne pourroit servir qu'à faire le malheur de sa vie.

Que quelques femmes sont singulieres! Il est certain qu'après ce qui venoit de se passer entre nous deux, & dans la situation où elle se trouvoit, il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que la douceur avec laquelle je lui permettois de cesser de m'aimer. J'aurois naturellement dû en attendre des remerciements; mais elle sentit plus le tort que, par cette facilité à me dégager, je semblois faire à ses charmes, que le sacrifice que je faisois à ses sentiments; & si elle eût la force de ne pas s'en plaindre, elle n'eût pas celle de me dissimuler le mécontentement de son amour-propre. Je ne sus, pendant quelque temps, si je paroîtrois l'avoir remarqué, ou si je continuerois à suivre mon objet; mais la reflexion, que je fis que tout ce que je lui dirois sur cela ne feroit qu'allonger cette scene, & que cru amoureux ou indifférent, elle n'en retourneroit pas moins à son premier goût, me détermina pour le second parti. Après quelques tergiversations, de vengeur je

devins confident. Ce second rôle ne flattoit pas autant ma vanité que le premier; mais comme il me convenoit davantage, ce fut sans aucun chagrin que je vis Luscinde passer, vis-à-vis de moi, de toutes les fureurs de l'amour à la plus cruelle froideur. Quelle révolution!

Mais, ô cruel Amour! ce sont-là de tes coups!

Luscinde enfin, poussa l'indifférence si loin, & prit en même-temps une si grande confiance en mon amitié, qu'elle ne craignit pas de me consulter sur ce qu'elle avoit à faire. Je lui répondis avec le même sang froid que d'abord que je voulois bien me sacrifier, rien n'étoit moins embarrassant que son affaire; que je me flattois qu'elle me rendoit assez de justice pour ne pas douter de ma discrétion; mais que comme il se pouvoit qu'Oronte, qui véritablement est d'une jalousie à désespérer, apprît que j'avois passé la nuit chez elle, & qu'il ne s'en tourmentât si l'on paroissoit vouloir le lui cacher, j'irois ce matin-là même le gronder sur ses caprices, & lui dire que j'avois vainement employé la plus grande partie de la nuit à la prier de les lui pardonner. Elle approuva l'arrangement que je lui propo-

fois, & me promit une amitié éternelle.

CID. Cela eſt aſſurément bien beau de part & d'autre, & cette affaire ne pouvoit pas plus noblement ſe terminer.

CLIT. Se terminer! Oh! elle ne l'eſt pas encore.

CID. Quoi! lui arriva-t-il encore de changer d'avis? En vérité! je le voudrois.

CLIT. Oh! que non! Ce que j'ai encore à vous dire, eſt d'une bien plus grande beauté; mais tout admirable que cela eſt, je ne veux pourtant pas trop vous le faire attendre.

Dans l'inſtant que j'allois quitter Luſcinde, & que nous ne nous faiſions plus que de très-foibles proteſtations d'amitié, il me parut plaiſant d'en obtenir encore des faveurs, malgré l'amour ardent dont alors elle brûloit pour Oronte. Cette idée me parut à moi-même ſi ſinguliere, & ſi peu faite pour réuſſir, moi ne voulant employer ni menaces ni violence, que je crus ne pouvoir trop finement la mettre en œuvre. Je feignis donc de la regarder avec plus d'ardeur que jamais. Je pouſſai de profonds ſoupirs, levai au Ciel des yeux d'une triſteſſe à faire pleurer. Comme emporté par la

force des mouvements qui m'agitoient, je me précipitai à ses genoux, & n'épargnai rien enfin de tout ce qui pouvoit lui prouver que j'étois accablé du sacrifice qu'elle me forçoit de lui faire, & ne craignis même pas d'ajouter qu'il étoit assez vraisemblable que je n'y survivrois pas. Quand il auroit été possible que de si grandes plaintes ne l'eussent pas émue, son amour-propre avoit été trop piqué de la facilité avec laquelle je m'étois détaché d'elle, pour qu'il ne fût pas infiniment sensible à mon retour. Elle me pria donc bien sérieusement de continuer de vivre. Je la conjurai à mon tour, s'il étoit vrai qu'elle s'intéressât à ma vie, de me recevoir encore une fois dans ses bras. Cette proposition parut l'étonner; mais à ses regards je jugeai qu'elle ne la trouvoit pas si absurde, & même qu'elle ne m'en savoit pas absolument mauvais gré. Il se pouvoit aussi que la nécessité de me ménager, & la crainte que je ne me vengeasse de ses refus par quelque malhonnête indiscrétion, entrassent pour beaucoup dans la douceur avec laquelle elle la recevoit. Quoi qu'il en soit, elle me répondit seulement, avec toute la bonté que je pouvois attendre d'une amie sincere, que mes re-

grets n'en feroient que plus cruels; & que si j'étois sage, je devrois bien plus songer à éteindre mon amour qu'à chercher à le rallumer. Je convins qu'elle avoit raison; mais je n'en insistai pas moins, & le caprice, la crainte & la vanité lui tenant lieu de tendresse, & même de compassion : Au moins, Clitandre, me dit-elle en se préparant à me secourir, souvenez-vous que c'est vous qui le voulez; & si ma complaisance pour vous produit l'effet que j'en crains, ne soyez pas assez injuste pour m'en rendre responsable. Croyant alors m'avoir suffisamment averti, elle se livra d'assez bonne grace à mes empressements. Je vous avouerois bien une noirceur que je lui fis; mais c'est que je crains qu'elle ne vous paroisse trop forte. Dans le fond, ce n'est pourtant qu'une expérience, & il n'est pas défendu d'en faire.

Cid. Au contraire, elles ne peuvent qu'être utiles, & d'ailleurs c'est le goût d'aujourd'hui.

Clit. C'étoit, ainsi que vous avez pu le juger par mon récit, non-seulement sans amour, mais même avec d'assez foibles desirs que je l'avois priée de m'accorder une derniere preuve de son amitié. Il étoit par conséquent tout

ſimple que je ne fuſſe pas ému à un certain point. Son cœur n'étoit pas non plus dans une diſpoſition plus favorable que le mien, & nous commençâmes tous deux cet entretien, ſans apporter à ce que nous diſions une attention aſſez marquée pour que nous ne puſſions pas voltiger ſur d'autres objets. Nous reſtâmes aſſez long-temps tous deux dans cette ſorte d'indifférence. Enfin, il me parut qu'elle commençoit à ne plus voir les choſes avec tant de déſintéreſſement. Ce n'étoit pas qu'elle m'aimât plus qu'elle ne me l'avoit promis ; mais apparemment elle s'amuſoit davantage. Il me prit envie de voir s'il eſt vrai que la machine l'emporte ſur le ſentiment, autant que bien des gens le prétendent ; & pour m'éclairer ſur cela, dans l'inſtant que Luſcinde ſembloit avoir oublié toute la nature, ou ne plus exiſter que pour moi : Ah ! Madame, m'écriai-je, pourquoi faut-il que dans des moments ſi doux, je ne puiſſe perdre le ſouvenir de mon rival ? ou pourquoi du moins ne puis-je vous le faire oublier ? Car enfin, je ne le vois que trop, l'heureux Oronte peut ſeul vous occuper. Déſeſpérée de vous voir dans mes bras, vous n'aſpirez qu'au

bonheur de vous retrouver dans les ſiens, & ce ſeroit en vain que je me flatterois de le bannir un ſeul inſtant de votre cœur.

Non, Clitandre, me répondit-elle courageuſement, vous ne vous abuſez pas, je l'adore.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'en faiſant à Oronte une ſi tendre déclaration, elle m'accabloit des plus ardentes careſſes, & me donna même les plus fortes preuves de ſenſibilité qu'en ce moment-là je puſſe attendre d'elle.

CID. Et vous avez conclu de cette épreuve ſi honnête....

CLIT. Que les femmes diſent plus vrai que nous ne croyons, quand elles affirment que les plaiſirs les plus vifs ne font point oublier à une femme, qui penſe avec une certaine délicateſſe, l'objet dont elle a le cœur rempli; & que quand ce n'eſt pas lui qui les lui procure, il n'eſt pas moins celui à qui elle voudroit toujours les devoir; ah! c'eſt une choſe bien vraie que celle-là! mais, pour en être convaincu, j'avois réellement beſoin d'une expérience comme celle que j'ai faite.

CID. Ah! ſcélérat!

CLIT. Pourquoi donc? Que peut-

on faire de mieux que de chercher à ſe guérir de ſes préjugés, & ſur-tout de ceux auxquels les autres peuvent perdre? Au reſte, pour ceſſer de vous parler de Luſcinde, je lui tins parole dans tous les points. Vous êtes la ſeule à qui j'aye raconté cette hiſtoire. Je forçai Oronte à s'avouer coupable, & l'envoyai aux pieds de Luſcinde lui demander pardon de ſes injuſtices. J'intercédai même pour lui, & j'eus la gloire de voir mettre dans le traité qu'ils conclurent entre eux, que c'étoit à ma ſeule conſidération qu'on lui accordoit la paix. Cette aventure enfin m'a donné un vrai plaiſir, & je n'y ai depuis jamais ſongé ſans rire.

CID. Et moi, je ne vous entends pas ſans trembler. Vous me paroiſſez avec les femmes d'un libertinage & d'une mauvaiſe foi qui me donnent les plus vives terreurs, & qui me font cruellement repentir de ma foibleſſe pour vous.

CLIT. Je ne vous conterai plus d'hiſtoires, puiſque le ſeul uſage que vous ſachiez en faire, eſt de vous tourmenter; & pour vous faire mettre des bornes à vos craintes, j'en mettrai déſormais à ma confiance. Ce que je puis pourtant vous jurer, & avec la véri-

té la plus exacte, c'eſt que je ſuis naturellement fidele, & que vous ſerez, j'oſe vous le dire, étonnée de ma régularité.

CID. Hélas! Dieu le veuille! (*Elle fait ſonner ſa pendule.*) Déja ſept heures!

CLIT. Pour moi, je ne me leve ordinairement qu'à dix, & je doute que ce ſoit avec vous que j'apprenne à devenir plus matineux. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'il ne ſe peut pas que je vous quitte ſans vous avoir bien raſſurée.

CID. (*Sortant de ſon lit.*) Et moi, je vous proteſte que je ſonnerai plutôt Juſtine que de ſouffrir que vous me tourmentiez davantage.

CLIT. Ah! ſans doute! cela ſeroit beau! Croyez-moi, venez vous recoucher.

CID. Et mon lit? Vous m'avez promis de le refaire.

CLIT. Volontiers. Je puis dire, ſans trop me vanter, que Juſtine, toute fameuſe qu'elle eſt, ne fait pas un lit mieux que moi. (*Ils refont le lit.*)

CID. Hélas! tant mieux! Je n'eus jamais plus beſoin d'être bien couchée.

CLIT. C'eſt-à-dire, qu'on ne pourra vous faire ſa cour qu'un peu tard?

CID. Oh! très-tard, en effet. Et je

vous défends de plus de parler à aucune des femmes qui ſont ici, à Luſcinde ſur-tout, que je ne ſois lévée.

CLIT. Je ne vois pas pourquoi elle vous paroît plus à craindre qu'une autre; mais ce dont je ſuis convaincu, c'eſt que je ſerois pour elle moins dangereux que perſonne, & que depuis notre aventure, elle a penſé ſur moi abſolument comme Julie, quoique j'aye plus d'une fois tenté de la faire vivre avec moi ſur le ton de liberté qui auroit à la fois convenu aux deſirs qu'elle m'inſpiroit, & au peu d'amour que j'avois pour elle.

CID. Il eſt en effet aſſez ſingulier qu'elle ne ſe ſoit pas prêtée à des vues ſi raiſonnables.

CLIT. Mais oui : cela eſt peut-être plus extraordinaire que vous ne penſez. Eh bien! que dites-vous de votre lit?

CID. Que jamais il ne m'a paru mieux fait. Je ſuis bien ſurpriſe de vous trouver ce talent!

CLIT. Il ne vous paroît peut-être rien; mais je vous jure que juſques à un certain âge, il y en a peu qui ſoient auſſi néceſſaires que celui-là.

CID. Vous avez beau le vanter! je

vous jure que je ne vous en eſtime pas davantage.

CLIT. Je trouve, à ce que vous me dites-là, aſſez peu de reconnoiſſance; & je ne ſais ſi, pour vous punir de votre ingratitude, il ne me feroit pas permis de gâter un ouvrage dont on me fait ſi peu de gré.

CID. Ah! cela ſeroit horrible lorſque, ſi vous l'aviez voulu, j'aurois été, ſans vous avoir la plus légere obligation, on ne peut pas mieux couchée.

CLIT. Vous m'avez inſulté!

CID. Eh bien! je veux pouſſer l'injure juſqu'au bout; je ne vous crains pas.

CLIT. Je trouve à cela, ſi vous me permettez de vous le dire, plus de courage que de prudence; mais ne ſeroit-ce pas pour avoir le plaiſir d'être vaincue, que vous me défieriez?

CID. Non pas abſolument; mais ſeroit-il bien vrai que ma ſécurité fût ſi déplacée?

CLIT. Je me flattois de vous avoir corrigée de ces doutes-là, par exemple.

CID. En vérité! s'il faut vous parler ſérieuſement, je n'en ai pas.

CLIT. Cela ne ſeroit-il point un peu obſcur? Me rendez-vous juſtice? me faites-vous injure? Ah! ce doute

me tourmente trop pour me le laisser. (*Il se venge.*)

CID. Ah! Clitandre, je vous demande pardon.

CLIT. Il est bien temps!

CID. En vérité! vous êtes bien vain!... Un lit, qui étoit le mieux fait du monde.... Vous êtes réellement insupportable!

CLIT. Trouvez-vous?...

Le Lecteur ne doit pas conclure de ce que lui dit Cidalise, que c'est sérieusement qu'elle le gronde. Il est vrai qu'elle a peut-être un peu d'humeur. (Eh! qui n'en auroit pas à sa place?) Mais il est pour le moins tout aussi vrai qu'elle finit par ne lui en plus montrer.

CID. Vous en irez-vous, à présent?

CLIT. Si vous le voulez absolument, il le faut bien; mais je ne saurois m'empêcher de vous dire qu'en pareil cas, on ne m'a jamais renvoyé de si bonne heure.

CID. Cela se peut; mais, de grace, allez-vous-en. (*Il ouvre la porte.*)

CID. Ah! Clitandre, bien doucement, je vous prie.

CLIT. Un autre talent que j'ai, c'est d'ouvrir une porte plus doucement que personne, & de marcher

